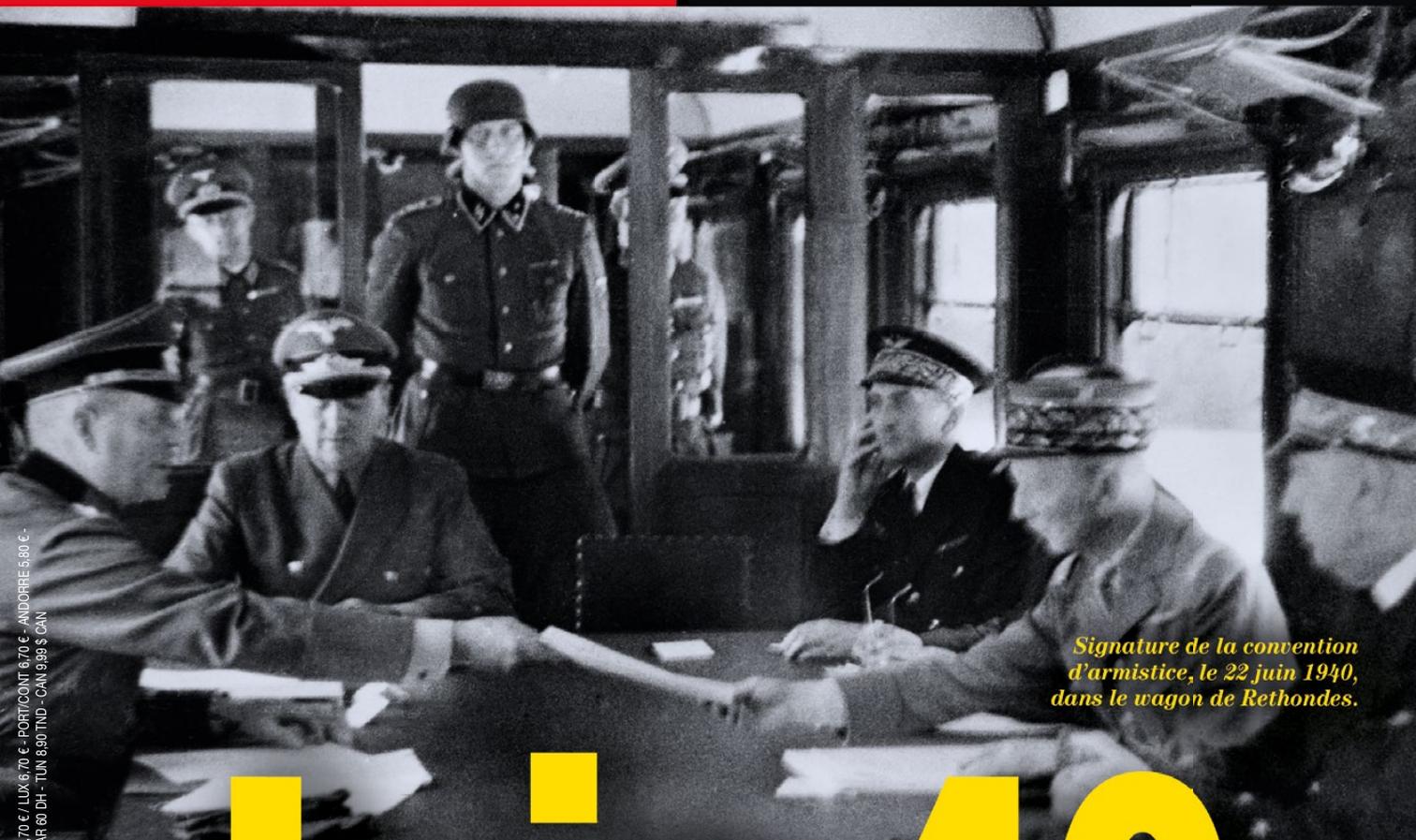


historia.fr
Historia

N°1 depuis 1909

+
LE GUIDE
CULTURE
DU MOIS

7 juin 1820
**L'ASSASSINAT
DU DUC DE BERRY**
par Franck Ferrand



*Signature de la convention
d'armistice, le 22 juin 1940,
dans le wagon de Rethondes.*

Juin 40

LES 20 JOURS OÙ TOUT A BASCULÉ

De la débacle militaire à l'appel du 18 juin et à l'armistice

JUIN 2020 - N°882 - ALL 7,20 € - BEL 6,70 € - ESP 6,70 € - GRE 6,70 € - ITA 6,70 € - LUX 6,70 € - PORTUGAL 6,70 € - ANDORRE 5,80 € -
CH 11 FS - DOMS 6,70 € - MAY 8,10 € - TOMA 1570 XPF - TOMS 880 XPF - MAR 60 DH - TUN 8,90 TND - CAN 9,99 \$ CAN

M 05067 - 882H - F - 5,70 € - RD





HISTOIRE TV

Les histoires qui font l'Histoire

1940

LES DÉBUTS DE L'ENFER

Tous les mardis à partir de 20.40

Un éclairage complet sur cette période clé de la Seconde Guerre mondiale

Avec notamment l'inédit **1940, LA DÉBÂCLE** raconté par **Gilles Bouleau**
MARDI 2 JUIN 20.40 (rediffusion mercredi 10 juin 21.30)

Et aussi **MAI 1940, LES ENFANTS DE L'EXODE - 1940-1942, L'EMPIRE CONVOITÉ**
- ARLETTY, UNE PASSION COUPABLE

© TFI Production - Bundés - Gaumont Pathe Archives



Suivez-nous sur histoire.fr



canal 121



canal 118



canal 205



canal 122



canal 177

REPLAY
DISPONIBLE
JUSQU'À
30 JOURS

Pour toute question concernant votre abonnement :
Tél. 01 55 56 70 56.

Historia service abonnements, 4, rue de Mouchy,
60438 Noailles Cedex. E-mail : abo.historia@groupe-gli.com
Tarifs France : 1 an, 10 n° + 1 n° double *Historia* : 60 € ;
1 an, 10 n° + 1 n° double *Historia* (mensuel)
+ 6 *Historia Spécial* (bimestriel) : 88 €.
Belgique : Edigroup. Tél. : 070 233 304
Suisse : Edigroup. Tél. : 022 860 84 01.
Tarifs autres pays nous consulter.

Anciens numéros : SERVICE VENTE AU NUMERO - VPC
8 rue d'Aboukir - 75002 Paris - Tél. 01 70 98 19 24
mail : commandes@sophiapublications.fr.

Président-directeur général et directeur de la publication :
Claude Perdriel.

Directeur général : Philippe Menat.

Directeur éditorial : Maurice Szafran.

Directeur éditorial adjoint : Guillaume Malaurie.

Directeur délégué : Jean-Claude Rossignol.

RÉDACTION

Rédacteur en chef : Éric Pincas (1939).

Rédacteur en chef adjoint chargé des Spéciaux :
Victor Battagion (1940). **Assistante :** Florence Jaccot (1923).

Secrétaires de rédaction : Alexis Charniquet (1946) ;
Xavier Donzelli (1945) ; Jean-Pierre Serieys (1947).

Directeur artistique : Stéphane Ravaux (1944).

Rédacteur graphiste : Nicolas Cox (1943).

Rédactrices photo : Ghislaine Bras (1942),

Anne-Laure Schneider (1907), Lorette Cambianica (stagiaire).

Conception graphique : Dominique Pasquet.

Comité éditorial : Jean-Yves Boriaud, Olivier Coquard,
Bruno Dumézil, Patrice Gélinet, Jean-Yves Le Naour,
Catherine Salles, Thierry Sarmant, Laurent Vissière.

La rédaction est responsable des titres, intertitres, textes de
présentation, illustrations et légendes.

Responsable administratif et financier : Nathalie Tréhin (1916) ;
comptabilité : Teddy Merle (1918).

Directeur des ventes et promotion :

Valéry-Sébastien Sourieau (1911) ;

Ventes messageries : À juste titres – Laetitia Canole – Réassort
disponible : www.direct-editeurs.fr – 04 88 15 12 45.

Agrément postal Belgique n° P207 231.

Diffusion librairies : Pollen/Dif'pop'.

Tél : 01 43 62 08 07 - Fax : 01 72 71 84 51.

Responsable marketing direct : Linda Pain (1914).

Responsable de la gestion des abonnements : Isabelle Perez (1912).

Fabrication : Christophe Perrusson.

Rédactrice Web : Véronique Dumas (vdumas@sophiapublications.fr).

Activités numériques : Bertrand Clare (1908).

RÉGIE PUBLICITAIRE

Mediaoobs – 44, rue Notre-Dame-des-Victoires, 75002 Paris.
Fax : 01 44 88 97 79.

Directeur général : Corinne Rougé (01 44 88 93 70,
crouge@mediaoobs.com).

Directeur commercial : Christian Stéfani (01 44 88 93 79,
cstefani@mediaoobs.com).

Publicité littéraire : Quentin Casier (01 44 88 97 54,
qcasier@mediaoobs.com). www.mediaoobs.com

Impression : Elcograf Spa (Vérone - Italie)

Imprimé en Italie/Printed in Italy. Dépôt légal : juin 2020.

© Sophia Publications. Commission paritaire : n° 0321 K 80413.
ISSN : 1270-0835. *Historia* est édité par la société Sophia Publications.

Ce numéro contient un encart abonnement *Historia*
sur les exemplaires kiosque France, un encart abonnement
Edigroup sur les exemplaires kiosque Suisse et Belgique,
un TT1 Sophia Boutique montre sur les exemplaires abonnés

PHOTOS DE COUVERTURE :

Collection Roger-Viollet/Roger-Viollet, Baltet/Sipa.

Origine du papier : Autriche - Taux de fibres recyclées : 0% -

Eutrophisation : PTot = +0,008kg/tonne de papier - Ce magazine est
imprimé chez Elcograf Spa (Vérone - Italie), certifié PEFC



PAR ÉRIC PINCAS

UN MOIS DE JUIN PAS COMME LES AUTRES...

Marqué au fer rouge... Le 23 juin 1940, quelques heures seulement après la signature de l'armistice entre la France et l'Allemagne, Pierre Laval est nommé ministre d'État dans le gouvernement de Pétain, le général Weygand sanctionne de Gaulle par voie disciplinaire et mon père pousse ses premiers cris dans une maternité d'Agen. Force est de reconnaître le peu de poids de ce dernier événement dans la destinée du pays ! Mais cette confession personnelle – une fois n'est pas coutume – ne cède à l'impudique que sa force symbolique. Dès les premières fois que j'ai entendu mon père prononcer sa date de naissance, j'ai compris, au son de sa voix où se mêlaient gravité et bravade, que celle-ci n'était pas tout à fait ordinaire... Gravité, oui, car il n'est pas anodin de venir au monde dans une France humiliée, traumatisée, bafouée, atteinte au plus profond de son intégrité et de son identité. Bravade sans aucun doute, car le défi de la survie était loin d'être gagné pour tous ces bébés de juin 1940 dont les familles se dispersaient sur les chemins de l'inconnu. Vivre et grandir quand on est un enfant de cet été pas comme les autres, c'est porter un lourd héritage, celui d'une génération d'un pays effondré, divisé, déchiré entre les forces de l'ombre et les voix de l'espérance venues de la Résistance. Puis c'est parvenir à trouver le chemin de la résilience. Mais comment en est-on arrivés là ? Quels furent les moments décisifs de ce drame national que personne n'avait vraiment vu venir ? Jour par jour, et presque heure par heure, Éric Teyssier, Jean-Pierre Guéno et Paul-François Trioux retissent le fil des événements : la tragédie vécue par les millions de civils poussés sur les routes de l'exode, l'acharnement insoupçonné et trop vite oublié des soldats français déterminés à ne rien céder à l'ennemi, les doutes et les attermolements des politiques, à l'heure des choix, entre renoncement, petites lâchetés et actes héroïques. Nos historiens vous racontent dans ces pages, avec force et émotion, ces vingt jours où tout a basculé. Vingt jours d'une descente aux enfers au souvenir indélébile. ♦

VIVRE ET GRANDIR
QUAND ON EST
UN ENFANT DE CET
ÉTÉ 1940, C'EST
PORTER UN LOURD
HÉRITAGE



POUR CONTACTER LA RÉDACTION, adressez votre courrier électronique à redaction@historia.fr

1940

IL EST DEVENU DE GAULLE

EXPOSITION

15 FÉVRIER - 17 OCTOBRE 2020



MÉMORIAL CHARLES DE GAULLE COLOMBEY-LES-DEUX-ÉGLISES

www.memorial-charlesdegaulle.fr





COLL. O. CALONGEADOC - PHOTOS

16

▶ LA PLAYLIST **Historia** VIALMA

Juin 1940, vingt jours décisifs pendant lesquels quelques gouvernants décidèrent du sort de millions de civils. C'est pourtant cette masse de gens ordinaires qui a dû en affronter toutes les conséquences pendant les cinq années suivantes. Le compositeur américain Aaron Copland écrivit *Fanfare for a Common Man* en 1942 pour leur rendre hommage. Véritable hymne à chacun d'entre nous, repris dans presque tous les films de guerre, il évoque notre capacité à être grand ensemble. Un message valable en 2020, à écouter sur **Historia.fr** grâce à notre partenaire Vialma.

8

MÉMENTO

Le choix de la rédaction.

15 **La chronique d'Emmanuel de Waresquiel**

16

DOSSIER

JUIN 1940, LES 20 JOURS OÙ TOUT A BASCULÉ

20 **Les routes de l'exode** Jean-Pierre Guéno

22 **Sur la Somme, le courage malgré tout**
Éric Teyssier

27 **De Gaulle-Churchill, première rencontre**
Éric Teyssier

29 **Le gouvernement mène la vie de châteaux**
Paul-François Trioux

32 **De Gaulle: les 13 lettres mystère**
Jean-Pierre Guéno

34 **Paris, ville ouverte** Éric Teyssier

35 **Il faut sauver l'or de la banque de France!**
Denis Lefebvre

36 **Les reines d'une République aux abois**
Éric Teyssier

38 **Continuer la lutte depuis l'Afrique du Nord?**
Éric Teyssier

42 **Paris-Londres, le mariage désespéré**
Éric Teyssier

44 **Résister ou renoncer: 24 heures pour décider**
Jean-Pierre Guéno

48 **Les six appels du 18 juin** Jean-Pierre Guéno

50 **Le front des Alpes: la victoire oubliée**
Éric Teyssier

52 **Un armistice sous écoute** Jean-Pierre Guéno
54 **Bibliographie** Denis Lefebvre

CONTRIBUTEURS



JEAN-PIERRE GUÉNO Historien, auteur d'une cinquantaine d'ouvrages, en particulier de la série inaugurée avec *Paroles de poilus*, il a sorti, en 2019 chez Hugo Image, *Les Plus Beaux Manuscrits du général de Gaulle*.



ÉRIC TEYSSIER Maître de conférences à l'université de Nîmes, chroniqueur à *Historia*, passionné d'histoire vivante, il vient de publier son second roman historique, *L'An 40: la bataille de France* (Michalon, 2020).



PAUL-FRANÇOIS TRIOUX Longtemps grand reporter, puis directeur de magazines, éminent spécialiste de géopolitique, il travaille désormais dans le monde de l'édition.



DENIS LEFEBVRE Contributeur régulier à *Historia*, il a publié de nombreux livres, parmi lesquels, avec Pécau et Tiberly, la BD historique *L'Or de France* (Le Lombard, 2 tomes, 2011 et 2012).



BRIDGEMAN IMAGES



DR



SERGEY DZUBRAVANYI STOCK PHOTO

56

RÉCITS

56 LE DUC DE BERRY SE MEURT

Franck Ferrand

62 JEANNE D'ARC

GAGNE SA PLACE AU PARADIS

Xavier Héлары

66 ALPHONSE LAURENCIC, LE GEÔLIER DIABOLIQUE

Virginie Girod

72

CULTURE

72 EXPOS

Joëlle Chevê

76 Rahaël, la clarté d'un génie du trait et de la couleur

Élisabeth Couturier

78 ÉCRANS

Documentaires, jeux de rôle... sans oublier les rendez-vous radio à podcaster.

82 LIVRES

La sélection polar, essai, BD et jeunesse.

90 VOYAGE

Novgorod la vénérable

Claire L'Hoër

94 GASTRONOMIE

L'immaculé blanc-manger

Patrick Rambourg

96 MOTS CROISÉS

98 La chronique de Guillaume Malaurie

CONTRIBUTEURS



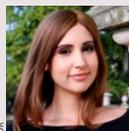
DR

CLAUDE LELIÈVRE est professeur honoraire à l'université Paris Descartes. Il s'est imposé comme l'un des meilleurs spécialistes de l'histoire des politiques scolaires du XIX^e et du XX^e siècle.



GIL LEFALCONNIER

XAVIER HÉLARY Professeur à l'université Lyon III, il a notamment codirigé, avec Philippe Contamine et Olivier Bouzy, *Jeanne d'Arc, histoire et dictionnaire* (Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2012).



DR

VIRGINIE GIROD Docteur en histoire, c'est une spécialiste de l'histoire des femmes et de la sexualité dans l'Antiquité. Elle a signé plusieurs ouvrages, dont le récent *La Véritable Histoire des douze Césars* (Perrin, 2019).



DR

CLAIRE L'HOËR Normailienne, agrégée d'histoire, elle a notamment publié *Les Paradoxes de l'Histoire* (Cherche Midi, 2010) ainsi qu'un très remarqué *Anne de Bretagne : duchesse et reine de France* (Fayard, 2020).



LA FRANCE EN JUIN 1940

Capitulation, collaboration, Résistance...
Retour sur un moment charnière de l'Histoire de France.

TOUS LES JEUDIS À 20H40

Dès le 04 juin sur la chaîne

**TOUTE
L'HISTOIRE**

TOUTE LA PROGRAMMATION SUR WWW.TOUTELHISTOIRE.COM

La photo du mois



L'ART SAUVE LE MONDE... DE L'ENNUI

Sans doute avez-vous eu vent de cette tendance, parmi toutes celles qui ont fleuri sur le Net récemment, des reproductions vivantes de tableaux célèbres. Ébauché à la fin du XVIII^e siècle, à la mode dans la seconde moitié du XIX^e, ce divertissement connaît, à la faveur des dernières semaines d'enfermement, un net regain d'intérêt. Qui n'aura pas échappé au Getty Museum, à l'origine d'un challenge lancé aux internautes, qui ont largement relevé le défi. Ici, c'est *Le Tricheur à l'as de carreau*, chef-d'œuvre de Georges de La Tour (v. 1635-1638), qui a inspiré cette famille... modèle. Que l'on cherche à s'amuser, à s'instruire, à se faire remarquer, voire tout à la fois, cette pratique ouvre un monde de l'art trop souvent jugé élitiste à un large public, parfois jeune. Un engouement bienvenu qu'il conviendra d'entretenir. J.-P. S.



AGF/IMAGESFERRI/LEUNG



EDOUARD METZ

Mémento

RUBRIQUE COORDONNÉE PAR VÉRONIQUE DUMAS

BACCALAURÉAT

Une première pour les terminales



ANNALES Même pendant la Seconde Guerre mondiale, les épreuves du baccalauréat avaient été maintenues.

La suppression des épreuves du baccalauréat est une première historique. Même en pleine guerre, en juin 1940 et en juin 1944, elles ont eu lieu; ainsi que dans la foulée des événements de mai 1968. Début juin 1940, la situation militaire devient difficile. La date du baccalauréat est avancée autour de la mi-juin, et les épreuves sont décentralisées. Le 14 juin, des épreuves se tiennent effectivement dans des endroits inhabi-

tuels, comme les caves des facultés. Mais, à partir du 17 juin, elles sont le plus souvent reportées. Un certain nombre d'élèves obtiendront pourtant leur diplôme. En 1944, les épreuves du baccalauréat commencent début juin, juste avant le débarquement en Normandie. Il ne sera pas décidé de les interrompre par la suite, en dépit du contexte dangereux. Souvenirs d'une ancienne élève de l'ENS de Fontenay, alors candidate

en Normandie : « Les copies brûlent dans l'incendie du rectorat de Caen. Les épreuves écrites doivent être recommandées [...]. L'écrit se passe avec plusieurs alertes et le responsable des épreuves prend des risques en nous demandant de ne pas quitter la salle d'examen. » Nombre de lycéens appartenant à la Résistance, voire à des maquis, n'hésitent pas à se présenter à l'examen, au risque de se faire rafler, comme ce fut

le cas pour dix d'entre eux en pleine épreuve de sciences naturelles au lycée de Bourg-en-Bresse. Finalement, la récapitulation publiée le 12 juillet 1944 montre qu'il y a eu 12 999 reçus (sur 27 851 inscrits), soit des résultats presque identiques à ceux de l'année précédente.

En 68, pas de mais!

Les grèves ont paralysé les établissements scolaires et les services administratifs pendant un mois et demi en 1968. Début juin, le ministre de l'Éducation nationale, François-Xavier Ortoli, se prononce pour un examen uniquement oral, plus rapide à organiser. La circulaire du 7 juin précise les modalités exceptionnelles des épreuves, qui se tiendront à la fin du mois : « Les examinateurs auront à tenir compte du dossier scolaire des candidats, qui comportera, en sus des renseignements habituels : la liste des questions non traitées, visée par leurs professeurs et le chef d'établissement; une mention de l'avis global du conseil de classe. » Chaque candidat dispose d'une journée pour passer l'ensemble de ses épreuves orales (qui peuvent aller jusqu'à sept). Il y aura 82 % de reçus (contre 62 % en 1967 et 63 % en 1969). ♦

CLAUDE LELIÈVRE

Confidentiel Conséquence du réchauffement climatique, la fonte des glaces a permis la découverte de centaines de vestiges vikings près du col de Lendbreen, en Norvège, datés entre 300 et 1500 apr. J.-C. Raquettes pour chevaux, flèches, chaussures en cuir, mitaine, etc. ont ainsi pu être préservés quasi intacts durant des siècles. **MATHILDE SAMBRE**

JEUX OLYMPIQUES

La malédiction de Tokyo

Les Jeux olympiques de Tokyo, qui auraient dû se dérouler du 24 juillet au 9 août 2020, ont été reportés en raison de la pandémie de coronavirus à 2021, du 23 juillet au 8 août. En 1940, déjà, les XII^e Jeux prévus dans la capitale nipponne avaient été annulés. La raison officielle avancée, encore aujourd'hui, est le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale. Ce raccourci historique occulte un autre motif beaucoup moins avouable. Lorsqu'il présente sa candidature en 1932, face à la Finlande et à l'Italie, le Japon souhaite montrer la rapidité de sa reconstruction après le séisme meurtrier de 1923, tout comme aujourd'hui, neuf ans après la catastrophe nucléaire de Fukushima. Mais il espère aussi améliorer ses relations diplomatiques avec l'Occident, assombries par l'invasion japonaise de la Mandchourie en 1931, point de départ de la guerre sino-japonaise qui éclate



en 1937. En 1936, le Comité international olympique désigne Tokyo et Sapporo pour la tenue, respectivement, des JO d'été et d'hiver de 1940. Les préparatifs sont lancés, mais, dans l'intervalle, la pression de la Grande-Bretagne et des États-Unis contre la poursuite de l'expansionnisme nippon en Chine finit par avoir raison de l'événement. En juillet 1938, le Comité olympique japonais renonce. Les Jeux d'été, attribués ensuite à la Finlande, tout comme ceux d'hiver, seront en définitive supprimés en septembre 1939. Suspendus pendant toute la durée de la guerre, les JO renaîtront en 1948, à Londres, mais le Japon, dans le camp des vaincus, ne sera pas autorisé à y participer. Tokyo devra attendre 1964 pour accueillir les épreuves de la XVIII^e édition. **VÉRONIQUE DUMAS**



LA CHRONIQUE DE NOTA BENE

Retrouvez chaque mois dans nos colonnes le billet de Benjamin Brillaud, vidéaste n° 1 des chaînes d'histoire sur le Web, ainsi que sa vidéo sur www.historia.fr

L'ÎLE DE SEIN SE DÉCOUVRE !

Fouettée par les vents au large de la pointe du Raz, à l'ouest de la Bretagne, la petite île de Sein entre dans l'Histoire par la Seconde Guerre mondiale. À partir de 1939, de nombreux hommes sont mobilisés sur le front tandis qu'une garnison y reste en place. Le 22 juin 1940, le gardien de phare prévient les habitants : un certain général de Gaulle s'adresse aux Français depuis Londres. Ils se réunissent autour des rares radios de l'île, notamment celle de l'hôtel de l'Océan, posée sur le rebord d'une fenêtre qui donne sur le quai, et écoutent avec attention les mots qui leur sont adressés. Des mots qui résonnent... Quand les Allemands exigent que tous les hommes entre 18 et 60 ans se tiennent à la disposition des forces d'occupation, c'en est trop pour les Sénéans. La quasi-totalité des hommes restants embarque sur des navires de pêche ! En juin 1940, lorsque le général de Gaulle passe en revue ses troupes dans l'Olympia Hall de Londres, 400 hommes seulement sont présents. Quel n'est pas son étonnement de constater que près d'un quart de l'assemblée vient d'une même petite île bretonne. Il se serait alors exclamé : « L'île de Sein, c'est donc un quart de la France ! » Un engagement qui lui vaudra d'être nommée compagne de la Libération à la fin de la guerre. Ajoutez à cela la croix de guerre et la médaille de la Résistance, et l'île devient dès lors la commune française la plus décorée de la Seconde Guerre mondiale... Vive la Bretagne ! ♦

Mémento

Messagerie. Ce temps d'enfermement, qui suspend aussi les conférences, est l'occasion de se (re)plonger, par la grâce d'Internet, dans quelques colloques passés. • Le cycle du musée de l'Armée consacré à *Churchill - de Gaulle : partenaires et rivaux* (2015) vaut notamment le détour (www.museedelarmee.fr; onglet Au programme; Conférences et colloques). • Le colloque

PANDÉMIE Un peu de tenue !



PESTE Tunique en lin, gants, besicles, tige pour examiner les malades, le médecin qui lutte contre la peste possède un équipement spécifique. La pièce essentielle : son masque en forme de bec. Il contient des herbes (menthe...), des fleurs séchées (roses, œillets...), des épices, du camphre ou du vinaigre pour éloigner les mauvaises odeurs censées propager la maladie.



GRIPPE ESPAGNOLE Vite débordés par l'ampleur de la maladie, médecins et infirmières se prémunissent comme ils peuvent. Un journal de l'époque ironise : après le masque à gaz, le masque de gaze. Le D' Roux, de l'Institut Pasteur, recommande de l'imprégner d'antiseptiques : térébenthine, eucalyptol, baume du Pérou – ou, à défaut, une simple compresse d'eau bouillie...



COVID-19 Combinaison imperméable avec capuche, lunettes, gants : plus un centimètre de la peau du soignant ne doit être à découvert. Le masque FFP (*filtering facepiece particles*) protège, notamment, des agents biologiques (virus, bactéries...) en filtrant jusqu'à 99 % des particules dans l'air. CARL ADERHOLD



3 QUESTIONS À Chantal Abergel et Jean-Michel Claverie

Réactiver un virus préhistorique ne relève pas de la science-fiction pour Chantal Abergel et Jean-Michel Claverie, deux chercheurs en génomique de la faculté d'Aix-Marseille. Rencontre autour de ces virus du passé qui pourraient affecter notre présent.

Qu'est-ce que *Pithovirus sibericum*, dont la découverte a passionné les microbiologistes ?

Ce sont des virus géants qui infectent des amibes. Comme les virologistes filtrent les échantillons pour éliminer les bactéries, ces virus sont restés longtemps inconnus parce qu'ils étaient trop grands. Ils ont été si bien préservés par le permafrost que nous avons pu les réactiver après 30 000 ans passés dans la glace sibérienne.

Des éléments pathogènes pour l'homme sont-ils aussi présents dans vos échantillons du permafrost ?

Oui, et la présence de virus d'amibes réactivables est un indicateur qu'il existe de nombreux autres virus vivants dans ces échantillons. Mais, bien évidemment, aucun virus pathogène pour les animaux ou les plantes ne fait l'objet de tentative de réactivation !

Mais ces virus, quand ils viennent à être libérés, représentent-ils un danger sanitaire ?

Dans l'Arctique, le permafrost fond tous les étés et libère des virus vieux de plusieurs milliers d'années. Jusqu'à présent, ils étaient inoffensifs parce qu'ils ne rencontraient pas d'hôtes à infecter dans ces zones peu peuplées. Avec l'ouverture de nouvelles voies navigables et de forages miniers à grande échelle, ces virus pourraient infecter des humains et provoquer des épidémies. Car nous n'avons plus le souvenir immunitaire pour nous défendre face à des virus vieux d'un million d'années...

PROPOS RECUEILLIS PAR JENNIFER KERNER

sur l'héritage laissé par Pierre Brossolette (réalisé par l'Assemblée nationale en 2013) est disponible sur www.pierrebrossolette.com (onglet Le colloque). • **La conférence de presse du général de Gaulle** du 9 septembre 1965, sur le site fresques.ina.fr, invite à un formidable voyage dans le temps (tapez « Charles de Gaulle paroles publiques 9 septembre 1965 » dans la barre de recherche). J.-P. S.

NATIONALISATIONS UN MOTEUR À TROIS TEMPS

La crise sanitaire a stoppé net l'économie et mis de grandes entreprises, comme Air France, en péril. « Si, pour protéger notre patrimoine industriel, il faut aller jusqu'à la nationalisation [...], je n'aurai aucune hésitation », a annoncé le ministre de l'Économie, Bruno Le Maire. L'occasion d'opérer un retour sur les trois précédentes vagues de nationalisations et leurs motivations. **ÉRIC TRÉGUIER**

1936 Nationalisations stratégiques

Au pouvoir en mai 1936, le Front populaire, qui doit faire face à la remilitarisation de l'Allemagne, nationalise les usines d'armement et l'aéronautique puis, en 1937, les chemins de fer. Léon Blum veut aller plus loin, mais il est bloqué par ses alliés communistes. Ceux-ci, convaincus de l'effondrement « naturel » du système capitaliste, craignent que les nationalisations ne le retardent...

1945 Nationalisations punitives

De Gaulle est un fervent partisan des nationalisations, annoncées dès 1942. Les premières (les mines, Renault...) sanctionnent ceux qui ont participé à l'effort de guerre allemand. Les autres (la Banque de France, les quatre établissements bancaires majeurs et la plupart des assureurs) renforcent le rôle central de l'État. Il s'agit alors de mieux contrôler les flux de capitaux et de financer la reconstruction.

1981 Nationalisations idéologiques

L'arrivée au pouvoir, en mai 1981, de François Mitterrand est l'occasion d'appliquer une des ses « 110 propositions ». Dès 1983, le secteur public occupe près du quart des salariés du pays. Les secteurs les plus touchés sont l'industrie (Thomson, Rhône-Poulenc, Pechiney...) et la finance (Paribas, CCF, CIC...). Une grande partie sera « privatisée » par la droite, de retour au pouvoir en 1986...

DÉBARQUEMENT **#ensemblesouslaterre**

Avertis par la Résistance, les premiers déguerpissent dès le 5 juin 1944. Ils seront au total des centaines, environ un millier, à quitter leurs maisons de Fleury-sur-Orne, au sud de Caen, pour échapper au pilonnage allié qui accompagne le Débarquement. Hommes, femmes, enfants trouvent refuge à plus de 20 mètres sous terre, dans une carrière de calcaire de deux hectares, le froid et l'humidité. Là, le temps d'une réclusion qui durera six semaines, la vie s'organise : des murets sont dressés, des draps tendus pour délimiter grossièrement des espaces d'habitation. Latrines, couchages, braseros sont aménagés, ainsi qu'une cuisine collective. Une ébauche de petite ville



– dont les galeries se parcourent alors... à bicyclette! – en même temps qu'une caverne d'Ali Baba pour l'équipe interdisciplinaire (archéologues, topographes, historiens...) qui étudie le site depuis 2015, en s'intéressant, notamment, aux conditions d'occupation et aux comportements sociaux en milieu confiné. Au cas où... J.-P. S.



INSOLITE
de Frédéric
Gersal

UNE FAMILLE EN MORTS

La mort vient encore de frapper les Kennedy. Faut-il croire ceux qui parlent d'une « malédiction » ? Cette fois, c'est Maev Kennedy McKean et son fils Gideon, qui, pris dans des vents violents, ne sont pas rentrés d'une sortie en canoë dans la baie de Chesapeake. Maev était l'une des petites-filles de Robert Kennedy, tombé sous les balles d'un assassin en 1968. Comme son frère, le président JFK, en 1963. Auparavant, c'était l'ainé, Joseph Kennedy J', qui est mort dans son bombardier pendant la Seconde Guerre mondiale. À la génération suivante, les décès accidentels se succèdent : David d'une overdose, Michael dans un accident de ski, John John et son épouse dans un crash aérien. Aujourd'hui, Joseph Kennedy III, petit-fils de Robert, représentant du Massachusetts au Congrès, est bien décidé à reprendre le flambeau familial. Inutile de lui parler de malédiction !

Mémento

Confidentiel France Télévisions a dévoilé les premières images de *Leonardo*, sa prochaine coproduction internationale consacrée à la jeunesse du célèbre peintre Léonard de Vinci. Si le tournage de cette série en huit épisodes mêlant fiction et faits historiques est actuellement interrompu, sa diffusion devrait avoir lieu courant 2021 en France. M. S.



MOTIK EUSHIK-OLIGAMMA-RAPHO

Restaurée, la pyramide de Djoser accueille de nouveau les visiteurs.

SAQQARAH À TOMBEAU OUVERT

La pyramide à degrés du pharaon Djoser, à Saqqarah, au sud du Caire, la plus ancienne au monde encore visitable, est rouverte aux touristes après des années de restauration. Vieille de 4 700 ans, haute de 60 m, elle domine la première nécropole familiale d'Égypte de la région de Memphis, l'ancienne capitale. Le site est inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco depuis 1979. V. D.

NEANDERTAL DE BEAUX BRINS

Dans l'abri du Maras (Ardèche), les résidus d'une corde à trois brins vieille de plus de 40 000 ans ont été découverts. Fait à partir de conifères par des néandertaliens, ce vestige est minuscule (6,2 mm sur 0,5 mm), mais la découverte énorme ! Elle est la preuve que l'homme de Neandertal savait compter jusqu'à trois ! J. K.

LES PÉPITES DE LA BNF/GALLICA

<https://gallica.bnf.fr/>

Carte drôlatique de l'Europe en 1870

Paul Hadol (1835-1875), illustrateur et caricaturiste, est resté fameux pour sa *Ménagerie impériale* (1871) et sa *Carte drôlatique d'Europe pour 1870*. Son titre dit tout de sa nature : un savant mélange des cartes traditionnelles et des cartes zoomorphisées ou anthropomorphisées, auquel il ajoute les ressorts caricaturaux. Cette *Carte drôlatique* est un état des lieux précis d'une situation diplomatique explosive, comme le suggèrent les degrés des méridiens transformés en fusil. Par une légende, Hadol donne quelques clés d'interprétation, qu'il faut compléter en identifiant les personnages, les animaux, et les clichés contemporains sur les pays et leurs dirigeants. La France, en zouave napoléonien, prête à frapper avec sa baïonnette, regarde avec animosité vers l'est. En effet, elle n'est séparée de la Prusse que par la Suisse, enfermée en son chalet, et la Belgique exsangue, la main droite de Bismarck convoitant déjà la Hollande. L'Autriche-Hongrie est quant à elle écrasée par le poids de la Prusse et

constitue un faible rempart contre une Turquie qui s'éveille, pendant que sa partie asiatique, alanguie et indifférente, fume le narguilé. Plus à l'est, la Russie, en croque-mitaine terrifiant, dépose dans sa hotte ses conquêtes. Garibaldi personnifie une Italie réunifiée, pleine de fougue mais fragile. La Corse (française) et la Sardaigne (italienne), profitant de cette agitation, sont soudées en un Gavroche frondeur. L'Espagne, en duègne à volants et éventail (la reine Isabelle II, exilée), fume et contient le zouave français, écrasant au passage un Portugal terrifié. Le Danemark, amputé des duchés de Schleswig et de Holstein, est cul-de-jatte. La Grande-Bretagne, en douairière irritée par cette cacophonie, se bouche les oreilles en tentant de contenir les ruades de l'Irlande, ourson mal léché. Bientôt traduite et vendue dans toute l'Europe, la carte sera actualisée par les différents camps jusqu'à la Première Guerre mondiale.

AGNÈS SANDRAS, DÉPARTEMENT PHILOSOPHIE, HISTOIRE, SCIENCES DE L'HOMME DE LA BNF



Carte drôlatique d'Europe pour 1870 dressée par Hadol Bnf, département Cartes et plans, GE D-9955 <https://c.bnf.fr/lgu>



ANTOINE MOREAU DUHAUT

PROPOSITIONS POUR L'HISTOIRE

Peut-être l'isolement éloigne-t-il du commentaire de l'actualité, même rapporté au passé. Et puis les événements présents, avec leur poids de vide et d'incertitudes, ne donnent vraiment pas envie de s'y intéresser. Alors parlons un peu de ce que nous aimons. Les circonstances et l'occasion font le larron. À quoi sert l'historien ? Comment travaille-t-il ? Quelle est sa méthode, quels sont ses angles de tir ? Vous ne trouverez pas de grandes théories dans cette page, mais seulement quelques observations en forme de propositions.

1 L'historien s'intéresse aux discours du passé et aux hommes qui les ont produits. Rien n'est jamais donné pour lui. Il y a loin des récits qui disent le vrai de l'Histoire à la vérité historique. L'Histoire est une construction ; et l'historien, son architecte.

2 L'objet principal de l'historien, c'est le temps, et, sa matière, ce sont ses sources. Ses qualités sont comme induites de cette évidence : l'honnêteté, l'humilité, la lenteur, la patience, la curiosité et bien sûr l'intuition, à condition que celle-ci reste sa danseuse. Au fond, l'historien est un peu climatologue, qui s'imprègne surtout de l'air du temps des périodes sur lesquelles il travaille. Cela le dispense des anachronismes.

3 L'Histoire n'est pas une « boîte à outils » dont on se servirait à volonté pour

comprendre le présent et, pis encore, pour lui lécher les bottes. Elle peut tout juste l'éclairer. Avec elle, on apprend à douter, on exerce ses incertitudes. Elle n'est pas non plus le « monde d'hier », une sorte de paradis perdu qui serait là pour nous rassurer ou nous consoler, sur l'air de « c'était mieux avant ». C'est un objet de connaissance et de contradictions. On ne rêve pas aux fantômes. On autopsie le cadavre.

4 L'historien se promène dans un champ de ruines. Il sait qu'il ne reconstruira jamais « au modèle » ou à l'identique. Il trouvera toujours, parmi ses anciens occupants, un nouvel habitant dans sa maison, et c'est lui-même.

5 Il part en voyage, mais c'est un voyage dans le temps. Ses cartes, ce sont ses sources. Il en est le géographe. C'est lui qui en invente la signalétique : les

courbes de niveau, les rivières et les montagnes, les zones habitées, les cultures et les forêts. S'il fait une erreur de légende, il se trompera de direction et se perdra.

6 L'Histoire est à la mémoire ce que l'analyse et l'esprit critique sont à l'amour et à la haine. On n'y fait pas de morale ni de politique. Mais il n'y a d'Histoire que dans la succession des mémoires qui la font vivre. Jetez une pierre dans l'eau. Autour du point d'impact du projectile se dessineront des cercles concentriques, de plus en plus flous au fur et à mesure qu'ils s'éloignent de leur centre. Voilà la mémoire. Elle est élastique, elle se déforme et se transforme avec le temps et selon les contextes dans lesquels elle s'inscrit. On ne comprendrait rien d'un homme ou d'un événement du passé sans s'intéresser à ces réinventions-là.

7 Il y a deux façons de faire de l'Histoire. À la manière du voyageur des Lumières qui à peine arrivé dans une ville inconnue choisit un point haut pour en avoir une vue panoramique. C'est le président de Brosses au sommet de la tour de Pise, dans ses *Lettres d'Italie*. À la façon

des romantiques qui commencent par se perdre au détour des ruelles, explorent les passages, aiment être surpris et ne jurent que par les détails. Peut-être faut-il être l'un et l'autre. Mais mieux vaut commencer par démêler les fragments du passé avant de chercher à en avoir une vue d'ensemble.

8 L'historien est un homme des traces. Il partage quelque chose avec les grands détectives des romans d'autrefois, un Nestor Burma ou un Rouletabille : l'esprit de curiosité, l'exercice de la méthode, les facéties de l'intuition. Il mène l'enquête. Non pas que l'Histoire soit une énigme, plutôt un entassement, un empilement de ce que d'aucuns appellent improprement des preuves et qui ne sont que des récits contradictoires, divers, subjectifs, interrompus, plus ou moins déformés selon le moment où ils ont été écrits, selon la personnalité de leurs auteurs ou de leurs destinataires. On ne raconte pas un événement de la même façon dans une lettre dictée à chaud ou des Mémoires rédigés trente ans plus tard, dans la distance et la déformation du temps. ♦

DOSSIER

JUIN 1940

LES 20 JOURS OÙ TOUT A BASCULÉ

Forte de ses traditions militaires, sûre de ses généraux, confiante dans son matériel, l'armée française attend le choc des divisions ennemies. Le 10 mai, l'attaque se déclenche, le front est percé, les illusions s'effondrent.

Dans cette débâcle sans précédent, nos soldats se défendent souvent comme des lions, tandis que les hommes politiques, empoisonnés par le venin de la défaite, errent de villes en châteaux, sous le regard de ceux qui ont compris que la lutte ne faisait que commencer...



« L'étrange défaite »

Prisonniers français dans un poste de secours allemand en Seine-et-Marne. Pendant quarante-sept jours, ces soldats se sont battus avec courage : ce furent les premiers résistants.

COLL. G. CALOINE/AVOC-PIHODS



1. Depuis 1936, la France a préféré du « beurre plutôt que des canons ».

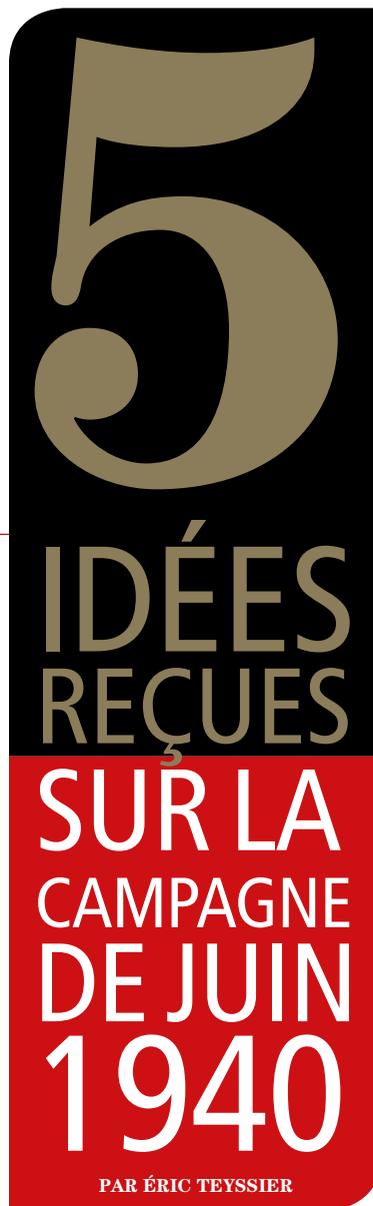
C'est largement faux. Entre 1936 et 1939, le budget militaire français passe de 10 à 40 milliards de francs. En 1939, la France consacre 60 % de ses dépenses publiques à la guerre, contre 65 % de l'autre côté du Rhin. Toutefois, l'économie et la population du Reich pèsent presque deux fois plus que celles de la France. Aussi, l'alliance avec le Royaume-Uni demeure vitale pour les Français.

2. Les Italiens ont bombardé des colonnes de réfugiés français en juin 1940.

C'est un mythe, même si certains témoins affirment avoir vu les cocardes vert, blanc, rouge des Italiens – mais la Regia Aeronautica avait adopté les faisceaux de lecteur pour identifier ses appareils. Ces témoins ont simplement confondu avec les cocardes françaises, car les avions italiens n'avaient pas assez d'autonomie pour bombarder les routes de l'exode. Cette croyance vient du sentiment de trahison des Français après le « coup de poignard dans le dos » de Mussolini, qui a déclaré la guerre, le 10 juin, à une France à genoux.

3. En 1940, les soldats français ne se sont pas battus avec vaillance.

Voilà un bel exemple de french bashing, le « dénigrement antifrçais » étant très répandu dans le monde anglo-saxon et, souvent, entretenu en France. En frappant le point faible du dispositif français à Sedan, les Allemands ont entraîné, localement, un mouvement de panique. Par la suite, les troupes tricolores se sont souvent battues avec acharnement – une résistance qui a ainsi permis le rembarquement de la quasi-totalité du corps expéditionnaire britannique. Devant Dunkerque, le général von Küchler parle ainsi des soldats français : « C'est stupéfiant. Je retrouve en ces soldats la même fougue que ceux de Verdun en 1916. Nous ne perçons nulle part et nous subissons des pertes effrayantes. »



4. Les chars français étaient peu nombreux et médiocres.

Archi-faux. Le 10 mai 1940, la France aligne 2 982 chars légers (de type R35 et H39) et 935 chars de combat (modèles D2, B1 bis et Somua). Malheureusement, beaucoup d'engins dorment dans les dépôts et ne monteront jamais au front. Face à ces chars modernes, la Wehrmacht ne dispose que de 700 panzers de types III et IV et 350 chars tchèques Pz 35 et 38. Sur le plan du blindage et de l'armement, la supériorité penche nettement du côté français : aucun char allemand n'est capable de stopper un B1 bis, même à courte distance. Si 2 000 panzers I et II font masse, ils ne sont armés que de mitrailleuses et de canons de 20 mm, incapables d'affronter les chars français. La faiblesse de nos blindés réside dans leurs moyens de communication insuffisants, mais, surtout, dans leur emploi. Le général Delestraint (1879-1945) schématisera ainsi la situation : « Les Allemands avaient trois paquets de 1 000 chars contre 1 000 paquets de trois chars. »

5. La campagne de France a été une promenade militaire pour les Allemands.

C'est loin d'être le cas. Surpris à Sedan, le soldat français se ressaisit pendant le siège de Dunkerque et sur la Somme, (du 5 au 12 juin), causant des pertes significatives en hommes et en matériel à son adversaire : au cours de la campagne du Benelux et de celle de France, près de 50 000 soldats du Reich sont tués. Les pertes journalières de la bataille de France sont même supérieures à celles qu'enregistrera la Wehrmacht lors de l'invasion de la Russie durant les premières semaines de l'été 1941.

LES ACTEURS DE CES JOURNÉES DÉCISIVES

PAR PAUL-FRANÇOIS TRIOUX

L'ÉTAT, C'EST LUI – PAS EUX



AKG-IMAGES/IT NEWS AGENCY/OST

Albert Lebrun

Réélu président de la République en 1939, il est dépassé par les querelles d'ego au sein des différents gouvernements qu'il préside.



AKG-IMAGES/IT NEWS AGENCY/OST

Paul Reynaud

Président du Conseil. Soumis à toutes les influences, notamment celle de sa maîtresse, il conserve les « mous », favorables, dès la fin mai, à l'armistice – que lui refuse.

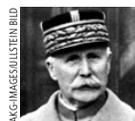


AKG-IMAGES/JEAN DREUZAIRE

Charles de Gaulle

Sous-secrétaire d'État à la Défense, il est proche de Reynaud. Au cours de deux missions à Londres, il a rencontré Churchill, qui lui offrira aide et assistance. Il devient le chef de la France libre.

L'ARMISTICE À TOUT PRIX



AKG-IMAGES/ILLUSTRATION BILD

Philippe Pétain

Vice-président du Conseil. Le « héros de Verdun » réclame sans cesse un arrêt des combats dans toutes les réunions, menaçant même de démissionner.



AKG-IMAGES/DE AGOSTINI BIBLIOTECA AMBROSIANA

Pierre Laval

Favorable à l'armistice, il est le véritable artisan du premier gouvernement Pétain à Bordeaux, le 17 juin. Il n'y participera pourtant pas en raison de l'opposition de certains ministres, mais prendra sa revanche le 23 juin. Jugé, il sera fusillé le 15 octobre 1945.



POPPER/OTOVA GETTY IMAGES/GETTY IMAGES

Paul Baudouin

Sous-secrétaire d'État, il ne cessera d'intriguer en sous-main pour l'armistice et l'accession de Pétain. Celui-ci le nommera aux Affaires étrangères, poste qu'il occupera jusqu'en 1941.



HISTORIC COLLECTION/ALAMY STOCK PHOTO

Yves Bouthillier

Ministre des Finances de juin 1940 à avril 1942. Il jouera un grand rôle dans la dissolution des syndicats. Opposé à Laval, il est déporté par la Gestapo. En 1947, il sera condamné à trois ans de prison.



LESTON/FRANCE/AGAMA, RAPIO

Jean Prouvost

Directeur de *Paris-Soir*, il est ministre de l'Information. Pétain en fait son ministre de la Propagande (poste dont il démissionne dès juillet). Il attaque dans son journal les parlementaires du *Massilia*. Après la guerre, il prendra la tête de *Paris Match* et du *Figaro*.



HENRI MARTINI/ROGER-VIOLETT

Joseph Ybarnégary

Ministre d'État du gouvernement Reynaud, il soutient Pétain, qui le prendra dans son gouvernement à la Jeunesse et à la Famille.

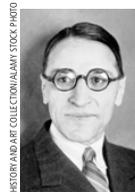


MARGARET BOURKE-WHITE/WIKI-MEDIA COLLECTION VIA GETTY IMAGES

Maxime Weygand

Généralissime depuis le 19 mai. Il s'efforce de convaincre Reynaud de demander l'armistice. Il entre dans le gouvernement Pétain puis part pour Alger comme délégué général. Passé en justice en 1945, il sera libéré sur un non-lieu après un an de détention.

CEUX QUI TENTENT DE POURSUIVRE LA LUTTE EN AFRIQUE DU NORD



HISTORICAL AND ART COLLECTION/ALAMY STOCK PHOTO

César Campinchi

Ministre de la Marine. Il sera mis en résidence surveillée à Marseille, où il entrera dans la Résistance.



ILLUSTRATION BILD VIA GETTY IMAGES

Yvon Delbos

Ministre de l'Éducation nationale. Il demeurera en prison jusqu'en 1942. Ministre du gouvernement Ramadier en 1947.



BURDEZAN/IMAGES

Georges Mandel

Ministre de l'Intérieur. Ramené en France, détenu par les Allemands, il sera assassiné par la Milice en juillet 1944.



HENRI MARTINI/ROGER-VIOLETT

Georges Monnet

Proche de Blum, ministre du Blocus de Reynaud du 22 mars au 16 juin 1940.

DES ANGLAIS SUR LA ROUTE DE LA VICTOIRE



INTERFOTODIA COLLECTION

Winston Churchill

Premier ministre depuis le 10 mai. Il multiplie les déplacements en France. Mais les demandes répétées des Français de plus d'avions britanniques se heurtent à son obsession de conserver des réserves en vue de contrer la prochaine attaque allemande.



KENNETH N. COLLINGS/ILLUSTRATION/ARCHIVE/GETTY IMAGES

Sir Edward Spears

Il a été nommé par Churchill pour faciliter les relations avec Reynaud. D'où sa présence ininterrompue durant les journées de juin 1940. Il repart à Londres avec de Gaulle, mais se fâchera avec lui en 1941, après l'affaire de Syrie.



La valise et le cercueil

Français et Belges fuient l'avance ennemie. Entravant les convois militaires et mitraillés par la Luftwaffe, ils contribuent, bien malgré eux, au chaos général.

TIME LIFE PICTURES/GETTY IMAGES

LES JOURS D'AVANT

LES ROUTES DE L'EXODE

Saint-Exupéry parle de l'« interminable sirop » de l'exode : plus de dix millions de civils errant sur les routes, dans les campagnes et dans les villes de France, et qui croisent cinq millions de soldats français, les uns prêts à mourir en héros, les autres en pleine déconfiture.

PAR JEAN-PIERRE GUÉNO

Vendredi
10
MAI 1940

DEPUIS PLUS DE HUIT MOIS QUE L'ALLEMAGNE A ENVAHI LA POLOGNE, le 1^{er} septembre 1939, depuis que la Grande-Bretagne et la France ont déclaré la guerre à l'Allemagne deux jours plus tard, l'armée française est restée quasiment inactive derrière la ligne Maginot. On a vécu une « drôle de guerre » : le calme avant la tempête. Et, soudainement, au cœur du printemps, Hitler a déclenché la foudre. Les flots de civils qui fuient

LES DATES CLÉS DU 5 AU 25 JUIN 1940

NUIT DU 5 AU 6

Formation de l'ultime gouvernement Reynaud.

DIMANCHE 9

Reynaud envoie de Gaulle à Londres. Première rencontre avec Churchill.

LUNDI 10

Le gouvernement

quitte Paris. L'Italie déclare la guerre à la France.

MARDI 11

Début du 7^e Conseil suprême franco-britannique au château du Muguet (dit « conférence de Briare »), en présence de Churchill.

MARTIN

De Gaulle rencontre le général Huntziger, que Reynaud et lui veulent nommer à la place de Weygand.

MERCREDI 12

Suite et fin du Conseil suprême. Départ de Churchill pour Londres.

JEUDI 13

Retour de Churchill en France, à la demande de Reynaud. 8^e et dernier Conseil suprême franco-britannique à Tours. La rupture entre les deux alliés est consommée.

13h30 Radio Paris

annonce que Paris est ville ouverte.

18h Conseil des ministres ; décision de rejoindre Bordeaux.

VENDREDI 14

Les Allemands entrent dans Paris.

SAMEDI 15

21h À Bordeaux, Reynaud informe

l'ambassadeur britannique et Spears de la décision du conseil des ministres de demander aux Allemands un armistice. Télégramme de Roosevelt : son gouvernement n'entrera pas en guerre.

les combats ruissellent vers le sud et l'ouest. La panique gagne les Français du Nord et accroît la cohue. Lille perd 90 % de sa population. Les avions à croix gammée mitraillent les routes pour humilier les militaires, terroriser les civils et générer le formidable chaos, l'électrochoc qui doit précipiter la victoire éclair des troupes nazies. Dans une France qui compte plus de 40 millions d'habitants, la guerre nouvelle vient de réveiller les peurs des conflits passés. On comptera bientôt, au fil des semaines, neuf millions de Français sur les routes, sans compter deux millions de Belges: le «peuple des routes».

Fin novembre 1939, malgré ses 39 ans et son piètre état de santé, Antoine de Saint-Exupéry est affecté au 2 / 33, un groupe de reconnaissance stationné à Orconte, dans la Marne. Il doit se battre pour combattre. Son âge et ses étourderies de pilotage jouent contre lui. Cependant, ses arguments finissent par convaincre. Quand la guerre éclair s'intensifie, le 2 / 33 doit mesurer la progression allemande dans les Ardennes. Depuis le Bourget, depuis Orly et depuis Nangis, entre le 17 mai et le 10 juin, le capitaine de Saint-Exupéry multiplie les missions de reconnaissance au-dessus d'Arras, d'Amiens, de Péronne, de Soissons, de Château-Thierry. Il survole, lors de ces missions d'observation, l'exode et le peuple des routes aux commandes de son Bloch 174. Il découvre, de son cockpit, le grand décor urbain et champêtre de juin 1940... ♦

TÉMOIGNAGE

Saint-Exupéry, pilote en guerre

Je survole donc des routes, noires de l'interminable sirop qui n'en finit plus de couler. On évacue, dit-on, les populations. Ce n'est déjà plus vrai. Elles s'évacuent d'elles-mêmes. Il est une contagion démente dans cet exode. Car où vont-ils, ces vagabonds? Ils se mettent en marche vers le sud, comme s'il était, là-bas, des logements et des aliments, comme s'il était, là-bas, des tendresses pour les accueillir. Mais il n'est, dans le Sud, que des villes pleines à craquer, où l'on couche dans les hangars et dont les provisions s'épuisent. Où les plus généreux se font peu à peu agressifs à cause de l'absurde de cette invasion qui, peu à peu, avec la lenteur d'un fleuve de boue, les engloutit. Une seule province ne peut ni loger ni nourrir la France! Où vont-ils? Ils ne savent pas! Ils marchent vers des escales fantômes, car à peine cette caravane aborde-t-elle une oasis, que déjà il n'est plus d'oasis. Chaque oasis craque à son tour, et à son tour se déverse dans la caravane. Et si la caravane aborde un vrai village qui fait semblant de vivre encore, elle en épuise, dès le premier soir, toute la substance. [...] L'ennemi progresse plus vite que l'exode. Des voitures blindées, en certains points, doublent le fleuve, qui, alors, s'empâte et reflue. Il s'agit d'un immense troupeau qui piétine, fourbu, devant l'abattoir. Sont-ils cinq, dix millions livrés au macadam? C'est un peuple qui piétine de fatigue et d'ennui, au seuil de l'éternité. J'ai la vision soudaine, aiguë d'une France qui perd ses entrailles. Tous les garages, tous les hangars, toutes les granges ont vomi dans les rues étroites les engins les plus disparates, les voitures neuves et les vieux chars qui depuis cinquante ans dormaient, périmés, dans la poussière, les charrettes à foin et les camions, les omnibus et les tombereaux. On y vide les maisons de leurs trésors. À bord des camions, des autos, des charrettes, des chars à bancs, c'est un mélange d'enfants, de matelas et d'ustensiles de cuisine. Tous ces vestiges d'une ère mécanique! Ces assemblages de pistons, de soupapes, de magnétos et d'engrenages, jusqu'à quand fonctionneront-ils?

Extrait de *Pilote de guerre* (Éditions de la Maison française, New York, 1942).



PHOTO: Z.COMULSTEIN BUD

MINUIT Reynaud informe à son tour l'ambassadeur des États-Unis de la demande française.

DANS LA NUIT De Gaulle, parti par voie maritime depuis Brest, arrive à Londres. Entre-temps, fin de la collaboration

militaire franco-britannique.

DIMANCHE 16 Entrevue de Gaulle-Churchill.

11h Conseil des ministres; Pétain, vice-président du Conseil, menace, une fois de plus, de démissionner.

12h À Londres, de Gaulle reçoit Jean Monnet, qui lui fait part d'une initiative: «l'union des deux peuples», Grande-Bretagne et France ne faisant plus qu'un seul pays.

16h30 De Gaulle dicte à Reynaud,

par téléphone, la déclaration britannique que vient d'adopter le cabinet de guerre anglais en faveur de l'union.

17h15 Le conseil des ministres refuse cette union.

22h Reynaud démissionne. Désigné

par Lebrun, Pétain conclut le dernier conseil des ministres de la III^e République.

LUNDI 17 Pétain demande un armistice.

MARDI 18 Appel de De Gaulle depuis Londres.

SAMEDI 22

Signature de l'armistice. L'occupation partielle de la France par l'Allemagne est établie.

MARDI 25 Convention d'armistice signée entre la France et l'Italie. P-F. T.

LA BATAILLE DEVANT PARIS (4 JUIN AU 10 JUIN)

SUR LA SOMME, LE COURAGE MALGRÉ TOUT

Appelé alors que le front craque, le généralissime Weygand tente de contenir l'avancée des panzers grâce à des positions défensives et en lançant ses derniers chars dans la bataille... Trop peu, trop tard, et surtout sans couverture aérienne britannique...

PAR ÉRIC TEYSSIER

Bis repetita

En concentrant leurs blindés dans quelques unités, les Allemands enfoncent des coins puissants dans les lignes françaises, qui, en mai, voleront en éclats. Cette stratégie leur réussira à nouveau quelques semaines plus tard. • Panzer II de la 10^e division blindée près de Wadelincourt (Ardennes), le 13 mai 1940, durant la bataille de Sedan.





AVIATION MUSEUMS/DOR

Lundi
3
JUIN 1940

TROIS GROSSES BERLINES ACCOMPAGNÉES DE MORTARDS DE LA GARDE RÉPUBLICAINE FONT ROUTE

à 100 kilomètres au nord de Paris. Dans les environs de Compiègne, les véhicules s'arrêtent près d'un chantier. Paul Reynaud, président du Conseil, son vice-président, le maréchal Pétain, et le général Weygand, commandant en chef des armées alliées, sortent des voitures. Accompagnés d'un aréopage de ministres et d'officiers, ils viennent visiter les points d'appui qui doivent protéger la capitale; 50 000 travailleurs belges réfugiés et 100 000 ouvriers français ont été mobilisés avec leurs ingénieurs pour renforcer la ligne de défense.

Sur son aile droite, le dispositif s'appuie solidement sur la ligne Maginot. Weygand y a prélevé toutes les divisions de couverture qu'il pouvait prendre. Ces troupes ont été réparties d'est en ouest, depuis le sud de Sedan jusqu'au sud d'Abbeville, le long des cours de l'Aisne et de la Somme. Sur le chantier qu'ils visitent, les officiels ne découvrent aucun ouvrage bétonné, mais seulement quelques réseaux de barbelés qui défendent des tranchées et des fossés antichars peu profonds. De l'Aisne à la mer, Weygand n'a pu réunir qu'une soixantaine de divisions, chargées de veiller sur plus de 200 kilomètres de front. Face à lui, l'ennemi en aligne plus de cent, dont dix divisions blindées.

Manque d'air La victoire se gagnera dans les cieux. Les Français espèrent être épaulés par la RAF britannique. Mais Churchill, devant l'avance foudroyante allemande de mai-juin, entend réserver ses avions à la défense du royaume. • Messerschmitt Bf 109 en août 1940.

En raclant les fonds de tiroir, les Français peuvent encore aligner un millier de chars. Mais, malgré les demandes pressantes de De Gaulle, la plupart de ces blindés sont encore dispersés en petits groupes. Sur la question des chars, le ministre de l'Armement se veut optimiste. Selon Raoul Dautry, dans les usines, les cadences sont passées à douze heures de travail par jour, sept jours sur sept. Les chaînes de montage produisent chaque mois une cinquantaine de chars B1 bis. C'est sans doute le meilleur blindé au monde et il en sortira cent par mois au mois d'août. Le mois d'août... Pour le généralissime Weygand, la bataille qui vient se compte en jours, pas en mois.

ALORS QU'IL INSPECTE DES TRANCHÉES CREUSÉES À LA PIOCHE, PAUL REYNAUD SE TOURNE VERS SON CONSEILLER MILITAIRE, LE LIEUTENANT-COLONEL DE VILLELUME :

“

– Combien de temps cela peut retenir les Allemands ?

– De cinq à dix minutes...

”

Face à lui, les Allemands achèvent de résorber la poche de Dunkerque (3 juin 1940). Les marines anglaise et française ont sauvé plus de 300 000 hommes, mais en abandonnant la totalité de leurs matériels. Devant un assaut allemand imminent, Maxime Weygand est parvenu à reconfigurer entièrement son système tactique. Âgé de 73 ans, cet ancien bras droit du maréchal Foch a abandonné la notion de front continu, car il n'en a plus les moyens. Face aux Allemands, il a pourtant donné des instructions très claires à ses troupes.

Des points de résistance ont été préparés. Ces « hérissons », bien pourvus en artillerie, doivent faire face à l'ennemi dans toutes les directions. Le front sera percé, les panzers passeront, mais ces abcès de fixation resteront derrière eux et fragiliseront leur avancée. Les réserves de chars et l'artillerie de campagne pourront alors les attaquer avec de bonnes chances de succès. Pour cela, on n'hésite pas à recourir au système D. Des pièces de 75 mm ou des 47 antichars sont placées sur des tracteurs tout-terrain pour servir d'engins mobiles contre les panzers. Si Reynaud et ses ministres conservent encore un peu d'espoir, Pétain ne se fait guère d'illusions. Pour le vieux maréchal, la guerre n'est pas une affaire de mots, mais de chiffres : des millions >>>

»» d'obus, des dizaines de divisions, des milliers de chars d'assaut et d'avions. De 1916 à 1918, il a toujours demandé plus de matériel aux ministres pour économiser le sang de ses soldats. À présent, il constate que les politiques tentent de suppléer au manque d'armes en sacrifiant davantage de troupes. Même s'il ne le dit pas encore, Weygand n'est pas loin de penser la même chose. Il a confiance dans la valeur de ses soldats. Leur belle défense devant Dunkerque a permis le rembarquement des troupes dans des conditions désastreuses. Mais, pour vaincre, l'héroïsme ne suffit pas. Il faut aussi des avions, beaucoup d'avions, et c'est bien là que le bât blesse. Depuis le 10 mai, les chars français ont pu infliger des pertes sérieuses aux

panzers. Même s'ils ont été mal utilisés, ils ont souvent dominé leurs adversaires. En revanche, le rapport des forces est bien différent dans les airs. Les aviateurs français doivent souvent lutter à un contre quatre, avec des avions globalement inférieurs aux appareils allemands. Pour vaincre, il faut

qu'ils transfèrent la totalité de leur aviation en France. Weygand voudrait aussi qu'ils renvoient, dès maintenant, les régiments sauvés à Dunkerque. En ce début du mois de juin, il n'y a plus qu'une seule division écossaise sur le front et les restes d'une brigade blindée anglaise. Reynaud sait tout cela. Depuis des jours, il harcèle Winston Churchill à ce sujet. Mais ce dernier soutient qu'il doit d'abord rééquiper les troupes sauvées à Dunkerque avant de les renvoyer en France. Il ne dispose plus que de trois divisions en Angleterre; deux autres provenant du Canada et d'Australie les rejoindront bientôt.

Quant à ses précieuses escadrilles, Churchill estime qu'elles doivent demeurer en Angleterre pour défendre les îles Britanniques, qui, pourtant, n'ont pas encore été attaquées. Pour Weygand, l'affaire est entendue: les Anglais jouent double jeu. À ses yeux, la jonction entre les armées du Nord et du Sud aurait été faite si les Anglais n'avaient pas continuellement regardé vers la mer. À présent, leur refus d'engager à fond leur RAF marque leur volonté d'abandonner leur allié français.

LE 8 JUIN AU SOIR, WEYGAND DRESSE UN SOMBRE PORTRAIT DE LA SITUATION À REYNAUD ET À DE GAULLE:

“

Après la Somme, il y a la Seine et après la Seine, il n'y a plus rien. De Gaulle répond alors: 'Comment plus rien? Et l'Empire? Et le monde?' ”



Des Français bien coiffés

Développé en 1915, le casque Adrian (du nom du sous-intendant militaire Louis Adrian, qui les a commandés) se caractérise par une crête sommitale. Fabriqué à des millions d'exemplaires, il contribue à la silhouette légendaire du poilu français. En 1926, un nouveau modèle est produit dans un acier plus résistant. En 1935, la couleur change en même temps que celle de l'uniforme, qui passe du bleu horizon au kaki. En 2020, des tests menés par des ingénieurs américains ont démontré que le casque Adrian protégeait dix fois mieux du souffle des explosions que le casque allemand grâce à cette crête, qui se révèle efficace contre les ondes de choc. É. T.

Mercredi
5
JUIN 1940

L'ATTAQUE ALLEMANDE DÉBUTE LE 5 JUIN SUR LA SOMME. Von Bock commande trois armées entre Abbeville et Saint-Gobain. Face à lui, Weygand n'a pu réunir qu'un mince rideau de troupes. À grand-peine, celles-ci ont dû se frayer un chemin à travers les millions de ré-



La théorie Bras droit du maréchal Foch, Maxime Weygand est présent à Rethondes le 11 novembre 1918. Le 17 mai 1940, il est nommé généralissime à la place de Gamelin. Si sa stratégie est bonne, elle arrive trop tard et, surtout, manque cruellement de moyens...



La pratique Officier adepte des coups de main, Rommel reçoit la plus haute distinction allemande en 1917, la croix Pour le Mérite (*sous la croix de fer, ci-dessus*). En 1940, il applique les mêmes techniques : intrépidité, audace et rapidité.



fugés qui encombrant les routes (*lire p. 20-21*). Il lui aurait fallu encore quelques jours pour renforcer son aile gauche, mais les Allemands ne lui ont pas accordé ce délai. Face à l'attaque, les soldats français se battent avec un acharnement qui surprend l'ennemi. La tactique du « hérissron » est appliquée à la lettre. Enfermés dans des villages avec quelques pièces d'artillerie, les soldats en uniforme kaki font preuve de la même détermination que leurs pères à Verdun. Partout, les blindés allemands percent le front sans provoquer la moindre panique. Alors que les panzers foncent en avant, les fantassins en vert-de-gris ont du mal à suivre. Ils sont attaqués sur les flancs par les Français, et les pertes quotidiennes enregistrées par la Wehrmacht dépassent les 5 000 hommes. Pendant trois jours, un rayon d'espoir éclaire l'état-major français. À présent, il faut contre-attaquer et briser les unités de panzers. Mais, pour cela, les chars manquent. La France en disposait bien un mois plus tôt, mais plus de 2 000 ont été perdus dans le Nord. Ce qui reste à Weygand équivaut à moins de trois divisions panzers – et encore, nos dernières unités blindées n'ont, une nouvelle fois, pas été regroupées.

Vendredi

7

JUIN 1940

ALORS L'INÉLUCTABLE SURVIENT. L'EXTRÉMITÉ GAUCHE DU FRONT FRANÇAIS CRAQUE DANS LA SOIRÉE. À la tête de sa 7^e division blindée, Rommel parvient à contourner les points d'appui français. Malgré les risques, il fonce sur Rouen et coupe en deux la 10^e armée française. Rejeté sur la côte, le 9^e corps d'armée franco-britannique capitule le 12 juin, >>>

Seuls contre tous Pour stopper la 7^e division panzer de Rommel, les chars français, excellents (ici un B1), sont mal utilisés par l'état-major et s'avèrent incapables d'arrêter les blindés allemands.



FRANCE ADOLF CATTEAU

Fors l'honneur Reconstituer les combats de juin 1940 (comme ici au fort des Dunes, à côté de Dunkerque), c'est saluer la bravoure de ces combattants injustement oubliés.

L'histoire vivante de la bataille de France

En France, de nombreuses associations de reconstitution ont choisi le thème de la bataille de France. En se consacrant à cette période, ces passionnés rappellent opportunément que les soldats français n'ont pas démerité. Ils présentent ainsi, de façon dynamique, les tenues et le matériel de l'armée française de 1940. Ce sont notamment des chars, que l'association France 40 véhicules restaure et présente au public. Elle sauvegarde ainsi une part de notre mémoire en redonnant vie à des véhicules souvent récupérés à l'état d'épave. Conserver ce patrimoine et partager la passion de l'Histoire avec le public, tels sont les buts des 30 associations réunies au sein du Collectif France 40. Ce collectif organise des manifestations et collabore régulièrement à des documentaires de qualité. Avec leur savoir et leurs matériels, les reconstituteurs apportent cette plus-value d'authenticité indispensable lorsque l'on transpose l'Histoire à l'écran. Pour l'anniversaire des 80 ans de la campagne de France, le musée des Blindés, à Saumur, consacre également une exposition temporaire à la bataille de France. Une occasion de découvrir la richesse des collections de ce musée. É. T.

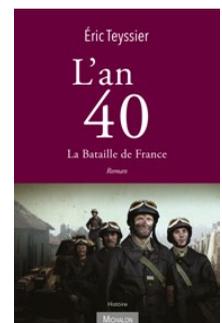
>>> sans avoir pu renouveler l'exploit de Dunkerque. Le 9 juin, Rundstedt lance à son tour les trois armées qu'il a disposées entre Soissons et l'Argonne. Hitler ordonne une attaque de part et d'autre de Paris. Ses deux groupes d'armées ont pour tâche de percer le front puis de se

déployer en éventail vers le sud sans chercher à prendre la capitale. Celle-ci tombera comme un fruit mûr. Face à ce nouvel assaut, les Français se battent sur l'Aisne avec autant de hargne que sur la Somme. À Rethel, le général de Lattre de Tassigny parvient même à

stopper l'attaque allemande. Mais Weygand ne dispose plus de réserve. Le 10 juin, alors que Mussolini déclare la guerre à la France, la Seine et la Marne sont franchies. À la tête de ses panzers, Guderian fonce en direction du sud et de l'est. Dans un vaste mouvement tournant, il pourra bientôt encercler toute la ligne Maginot ! Face à cette ruée, les soldats de Weygand continuent la lutte. Dans le ciel, les chasseurs tricolores affrontent les avions à croix noire avec l'énergie du désespoir. La Luftwaffe perd des centaines d'appareils dans la bataille, mais le courage des héritiers de Guynemer ne peut rien face à l'énorme disproportion des forces. Au sol, transpirant sous leurs lourdes capotes, les fantassins et les artilleurs français ne voient pas ces duels aériens. Ils combattent le jour, décrochent le soir et marchent la nuit pour recommencer le lendemain. Au centre du front, les Français se replient vers la grande banlieue parisienne. Mais Paris ne sera pas défendue. Débordée par la Normandie et par la Champagne, l'armée française ne peut même plus se sacrifier pour protéger la capitale...

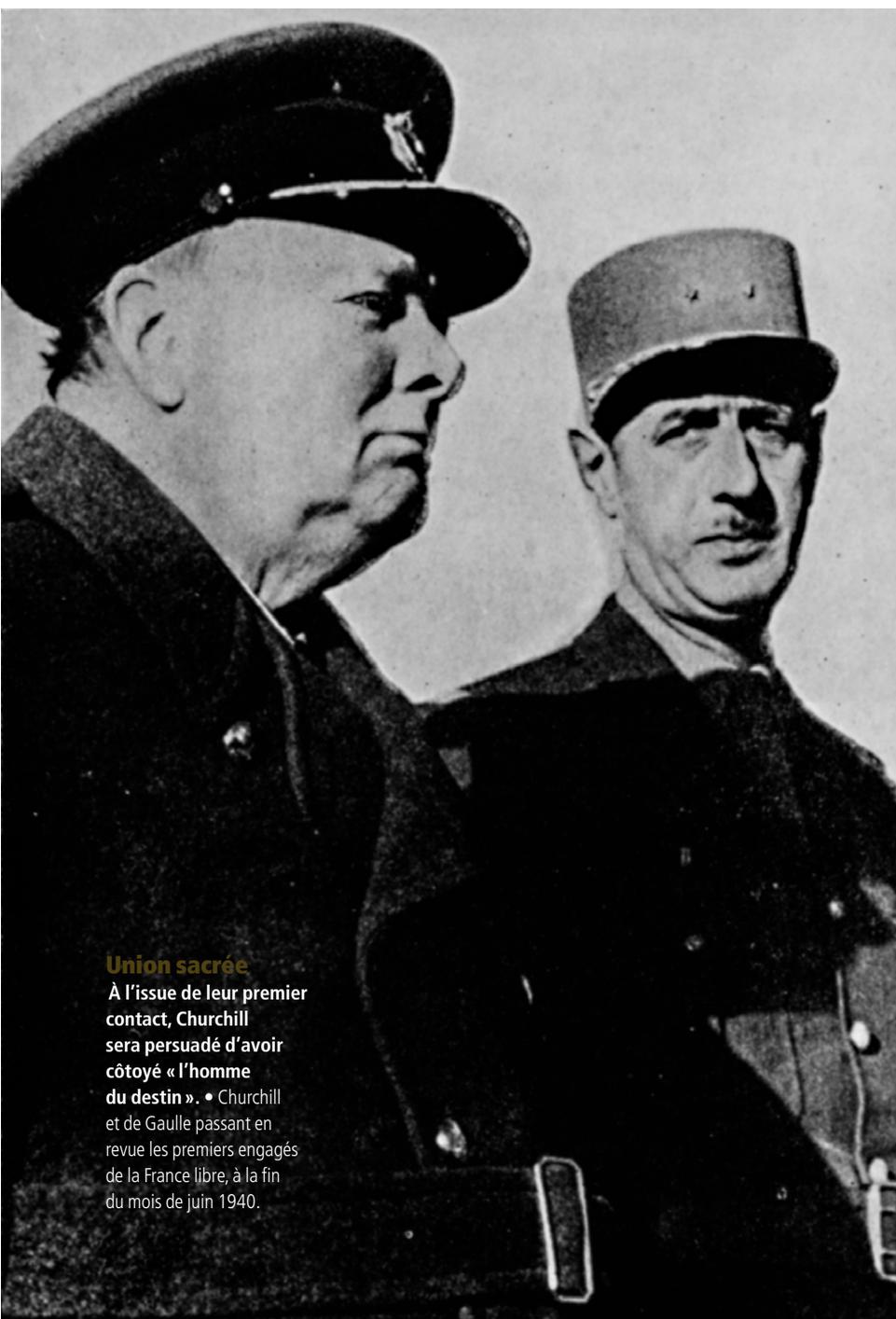
Le 12 juin, Weygand signe un ordre de repli général. À présent que le soldat français a sauvé l'honneur de l'armée, c'est aux politiques de prendre la décision que la situation militaire impose. L'armistice, le mot est lâché. Chaque jour qui passe apporte son lot de morts civils et militaires. Les villes et les villages bombardés le sont en pure perte, car plus rien ne peut arrêter l'ennemi. Désormais, un poids énorme pèse sur les épaules de Paul Reynaud. ♦

Dans cette fresque romanesque très documentée, Éric Teyssier – diplômé en sciences politiques, maître de conférences à l'université de Nîmes et chroniqueur à *Historia* – retrace l'histoire d'un équipage de char B1 ainsi que de civils plongés dans la bataille de France. **L'An 40** (Michalon, 2020, 462 p., 25 €).



LA BATAILLE DEVANT PARIS (4 JUIN AU 10 JUIN)

DE GAULLE-CHURCHILL, PREMIÈRE RENCONTRE



Le 9 juin à Londres, lors de leur première entrevue, les deux géants, l'un déjà célèbre, l'autre encore inconnu, savent, malgré leurs désaccords, que la guerre – qui ne fait que commencer – s'achèvera par la défaite de l'Allemagne nazie.

PAR ÉRIC TEYSSIER

Dimanche

9

JUIN 1940

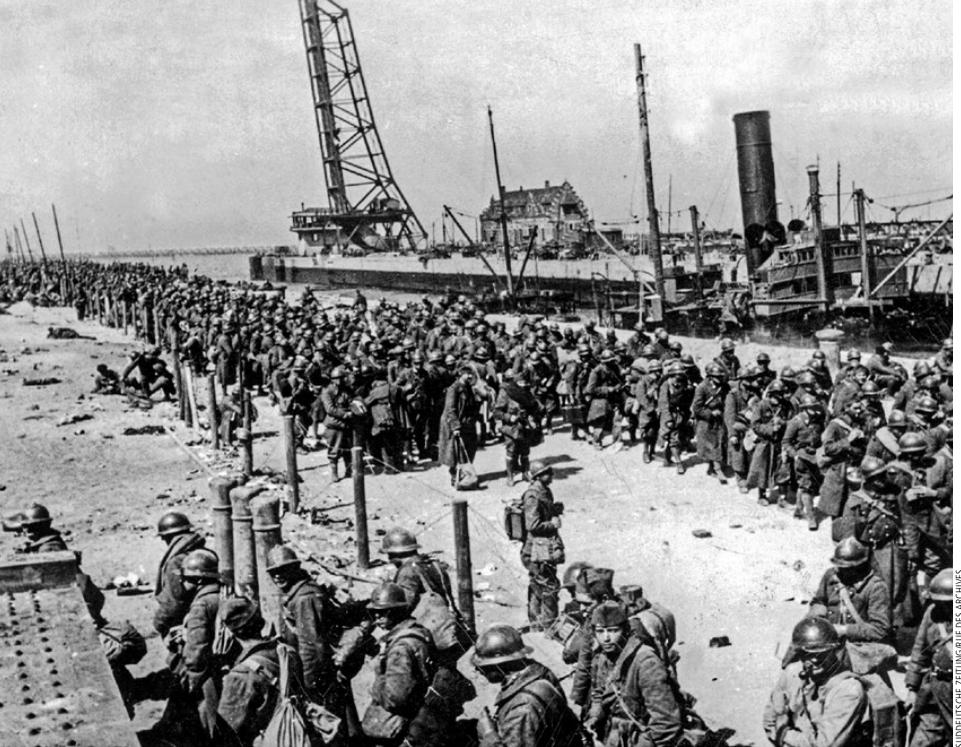
LE GÉNÉRAL DE GAULLE ARRIVE À LONDRES DEVANT LE 10 DOWNING STREET. Il découvre une petite rue, barrée par des sacs de sable et des barbelés. Des soldats

britanniques montent une garde vigilante. À la première heure, de Gaulle a décollé du Bourget avec Roland de Margerie, le conseiller diplomatique de Paul Reynaud. Margerie parle un anglais parfait et a déjà rencontré Churchill. Depuis le 16 mai, il exhorte le président du Conseil à résister. De Gaulle, sous-secrétaire d'État à la Guerre depuis trois jours, est lui aussi partisan d'une lutte à outrance – tout comme le Premier ministre britannique. La rencontre de ces deux hommes, qui ne >>>

THE PRINT COLLECTION/GETTY IMAGES

Union sacrée

À l'issue de leur premier contact, Churchill sera persuadé d'avoir côtoyé « l'homme du destin ». • Churchill et de Gaulle passant en revue les premiers engagés de la France libre, à la fin du mois de juin 1940.



SUBDEUTSCHE ZEITUNG/RAI DES ARCHIVES

Nouveau départ Menée jusqu'au 4 juin, l'opération Dynamo permet l'évacuation de Dunkerque de plus de 330 000 soldats français et britanniques. Le Premier ministre britannique et de Gaulle souhaitent les rééquiper et les renvoyer sur le continent pour poursuivre la lutte.

» se connaissent pas encore, s'avère cruciale à l'heure où le sort de la France se joue sur la Somme. Churchill reçoit chaleureusement de Gaulle. Tout semble opposer les deux hommes : le général longiligne, jeune encore, n'a rien de commun avec le vieux bouledogue tout en rondeur. Pourtant, le courant passe rapidement. De Gaulle affirme qu'il est là pour instaurer un contact direct et souhaite mettre un terme aux hésitations qui ont marqué la politique de la France depuis le début de l'attaque allemande.

En finir avec les attermoissements et lutter

Ravi de ce préambule, Churchill invite les Français à s'asseoir. Tout en fumant un énorme cigare, il se met à parler dans un sabir d'anglais et de français, en marchant de long en large comme un lion en cage. Le général comprend qu'il est question de combattre sans faiblir. Combattre en France aujourd'hui et, s'il le faut, demain au-delà des mers. Churchill a foi dans la Royal Navy, alliée à la marine française. Ensemble, les deux flottes constituent la plus grande force navale au monde. Rien ne pourra remettre en question la domina-

tion absolue des mers par les Alliés. Quant à l'Amérique, elle finira par entrer en guerre. D'ici là, les Alliés pourront lui acheter toutes les armes nécessaires, et les troupes sauvées à Dunkerque pourront bientôt être relancées dans la bataille. Pour l'heure, Churchill promet le débarquement imminent en France d'une division canadienne. De Gaulle prend bonne note, mais insiste à son tour pour que les Britanniques engagent davantage leurs avions dans la bataille où la France a jeté toutes ses forces. Depuis trois semaines, les Français ont fait, chaque jour, la même demande. Face à de Gaulle, Churchill joue franc jeu. Il souligne le besoin qu'il a de ses

avions pour défendre ses usines contre les Allemands. De plus, ses Spitfire ont un meilleur rendement au-dessus des îles Britanniques qu'en France.

Churchill est agréablement surpris de voir de Gaulle admettre ses arguments. Pour la première fois, il rencontre un responsable français capable de se projeter au-delà de la bataille de France. C'est aussi lors de cette rencontre que de Gaulle acquiert la conviction de l'inébranlable volonté de se battre de Churchill. Il comprend également que le Premier ministre anglais est persuadé que la bataille de France est perdue et qu'il imagine déjà la deuxième phase de la guerre. Lorsqu'il prend congé de ses visiteurs, Churchill serre longuement la main de De Gaulle. Cet homme, si proche de ses convictions, est, manifestement, voué à jouer un rôle de premier plan. Churchill le dira à Tours, quelques jours plus tard : de Gaulle semble être « l'homme du destin ». Et de Gaulle déclarera, après leur rencontre : « [Churchill] était, de par son caractère, fait pour agir, risquer, jouer le rôle, très carrément et sans scrupule. Bref, je le trouvai bien assis à sa place de guide et de chef. Telles furent mes premières impressions. »

Alors qu'il rentre le soir même en France, de Gaulle oblige le pilote à se poser sur l'aérodrome du Bourget, qui vient pourtant d'être bombardé. En arrivant à Paris, Reynaud lui apprend que l'ennemi vient d'atteindre la Seine en aval de Paris. La bataille de la Somme est perdue. ♦

Lors de leur première rencontre, le Premier ministre anglais fait au général français une forte impression :

“

Par-dessus tout, il était, de par son caractère, fait pour agir, risquer, jouer le rôle, très carrément et sans scrupule.

Bref, je le trouvai bien assis à sa place de guide et de chef.

Telles furent mes premières impressions ”

VERS LE RENONCEMENT (11 JUIN AU 15 JUIN)

LE GOUVERNEMENT MÈNE LA VIE DE CHÂTEAUX

Alors que les Parisiens tentent d'oublier la guerre en prenant le soleil sur les quais de la Seine, le gouvernement fait ses valises, direction la Loire! C'est le début d'un sauve-qui-peut...

PAR PAUL-FRANÇOIS TRIoux



Comme si Sur le perron du ministère de la Guerre, devant les photographes, Weygand et Reynaud échangent gravement des documents. Derrière eux, goguenard, Pétain pense déjà à l'avenir et les ministères évacuent discrètement la capitale...

Dimanche 9 juin, au cours d'un conseil des ministres tenu à 22h30, la décision a été prise de quitter la capitale le lendemain, après la réunion du Comité de guerre, prévue à 10h30. Après un discours creux à la radio, Paul Reynaud, président du Conseil, fait savoir à la presse qu'il « se rendait aux armées » pour rassurer la population.

Lundi
10
JUIN 1940

« **LES RUES SONT PLEINES DE MONDE, C'EST UN VRAI JOUR D'ÉTÉ** », note le correspondant du *Guardian*. Les Parisiens ne perçoivent pas encore la menace des

panzers qui se ruent sur Paris. Depuis plusieurs jours, Weygand a recommandé à Reynaud de quitter Paris.



L'ITALIE A DÉCLARÉ LA GUERRE À LA FRANCE ET À L'ANGLETERRE. L'armée espagnole occupe Tanger – jusque-là sous

administration internationale et dirigée par le consul général de France. Le gouvernement quitte Paris dans la soirée, ainsi que le président de la République et Pétain, escortés de motards. Les voitures roulent tous feux éteints et différents itinéraires sont prévus pour éviter, au maximum, les bouchons dus à l'encombrement des réfugiés sur les routes. Passé minuit, Reynaud et de Gaulle partent dans la même voiture jusqu'à Orléans, où ils passent la nuit. Weygand et l'état-major, par train militaire spécial, ont rejoint Briare et le château du Muguet (Loiret), nouveau siège du GQG. >>>



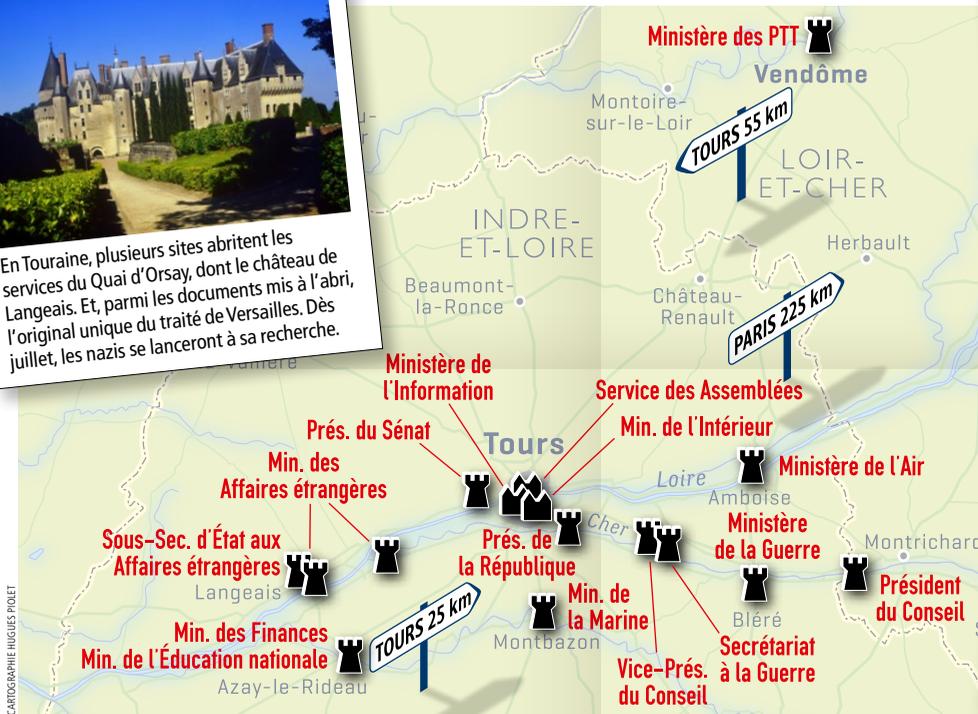
En Touraine, plusieurs sites abritent les services du Quai d'Orsay, dont le château de Langeais. Et, parmi les documents mis à l'abri, l'original unique du traité de Versailles. Dès juillet, les nazis se lanceront à sa recherche.



Le château du Muguet, construit en 1863, a accueilli la conférence de Briare, avant-dernière réunion du Conseil suprême interallié, les 11 et 12 juin 1940. Churchill y remarque la pugnacité de De Gaulle.



C'est dans les murs du château de Chissay que Paul Reynaud écoute de Gaulle, les 12 et 13 juin, lui exposer son idée de « réduit breton ». Une proposition fermement combattue par Weygand et Pétain, favorables à l'armistice.



Mardi
11
JUIN 1940

RÉUNION DU CONSEIL SUPRÊME FRANCO-BRITANNIQUE.

Arrivée la veille, l'administration se répartit dans plusieurs châteaux d'Indre-et-Loire, département choisi dans les années 1930 pour replier les ministères. Pendant leur trajet nocturne, Reynaud et de Gaulle ont évoqué le remplacement de Weygand par Huntziger. Au matin du 11, Reynaud est avisé par Weygand que Churchill arrive à Briare pour une réunion du Conseil suprême. C'est Churchill qui a demandé cette réunion. Le Premier ministre britannique n'a pas revu Reynaud depuis le 31 mai et s'inquiète de l'état du front, qui craque partout. Il est donc exclu que Reynaud rejoigne ce jour-là le QG de Huntziger. De Gaulle et son officier d'ordonnance se rendent donc seuls à Arcis-sur-Aube pour rencontrer le général.



LE BIMOTEUR DE CHURCHILL ATTERRIT À BRIARE.

Une heure plus tard, à 19 heures, le Conseil suprême débute au château du Muguet. Churchill est ac-

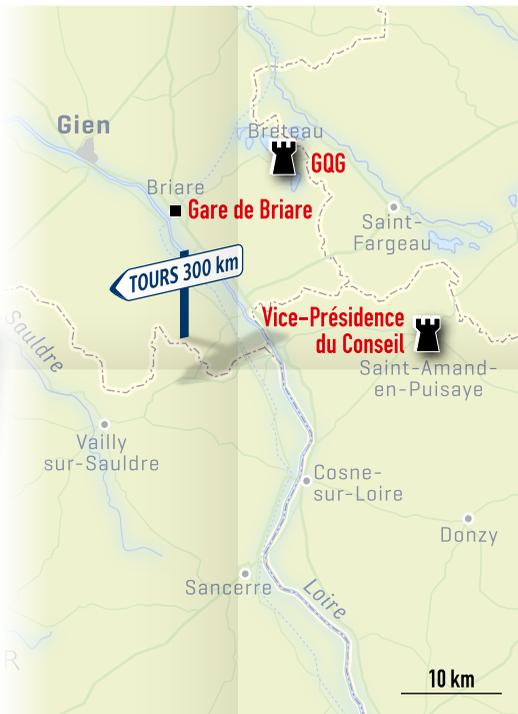
compagné d'Anthony Eden, secrétaire d'État à la Guerre, des généraux Ismay, son chef d'état-major particulier, Dill, chef d'état-major, Lund, chef adjoint des opérations militaires, et de l'incontournable général Spears, envoyé spécial de Churchill auprès du gouvernement français.

En face, on trouve Paul Reynaud et Roland de Margerie, son chef du cabinet diplomatique, Philippe Pétain, vice-président du Conseil, le général Weygand, le colonel de Villelume, conseiller militaire de Reynaud, et de Gaulle, tout juste rentré d'Arcis-sur-Aube (Huntziger a refusé de succéder à Weygand). La discussion est bloquée: les Anglais exhortent à continuer la lutte, tandis que Weygand et Pétain réclament un armistice. Reynaud et de Gaulle, qui s'y opposent, évoquent plusieurs solutions, comme celle du « réduit breton » (qui consisterait à retarder l'armée allemande avant de passer en Angleterre) ou faire traverser en Afrique du Nord 900 000 soldats. Des solutions approuvées par Churchill, mais jugées irréalisables par le tandem Weygand-Pétain, comme plus tard par Darlan.

Mercredi
12
JUIN 1940

LE CONSEIL SUPRÊME REPREND, DANS UNE AMBIANCE MAUSSADE.

Se sont ajoutés aux participants le vice-maréchal de l'air Barratt, commandant l'aviation britannique en France, et le responsable de l'armée de l'air française, le général Vuillemin – qui a, la nuit précédente, fait bloquer le ravitaillement à Marseille de bombardiers britanniques en route pour attaquer les ports italiens. Ni Pétain ni le général Georges, adjoint de Weygand, ne sont présents. En revanche, Darlan participe au conseil. En aparté, Churchill l'interroge sur le sort de la flotte française en cas d'armistice. « Elle se sabbordera », répond l'amiral. Les discussions tournent en rond comme la veille, les Français réclament plus d'avions à Londres, qui refuse, mais fait débarquer à Brest une division canadienne. Les participants se séparent à 10h30, sans n'avoir rien décidé de concret. Churchill est désormais convaincu que l'armistice sera signé dans les dix jours...



Comment gouverner dans l'éparpillement ?

Dès 1938 a été prise la décision de transférer le gouvernement sur la Loire en cas d'évacuation de Paris. Le plan gouvernemental prévoyait 45 trains pour transporter quelque 50 000 fonctionnaires – et leurs familles –, auxquels s'ajoutaient 14 trains pour acheminer 8 000 t d'archives et de matériel. Les différents ministères sont dispersés sur près de 1 500 km², sans réels dispositifs de communication. En outre, les châteaux hébergeant ministres et présidents sont situés de part et d'autre de la Loire, ce qui obligeait à emprunter sans cesse des ponts et des routes de plus en plus encombrés par les militaires et les civils. P.-F. T.

“

L'idiot qui a organisé ce repliement insensé d'administrations qui ne peuvent plus coopérer a sans doute cru qu'il serait « agréable » aux ministres de profiter des châteaux de la Loire”

Hervé Alphand, futur ambassadeur de France, le 13 juin 1940

Jeu
13
JUIN 1940

DE GAULLE ARRIVE DE BONNE HEURE À CHISSAY (Loir-et-Cher), où réside Reynaud, afin d'obtenir que le gouvernement se transporte soit à Quimper

(dans l'optique du « réduit breton »), soit en Afrique du Nord. Devant son insistance, Reynaud signe une note prévoyant ces deux options – mais sans donner à Weygand l'ordre définitif de les exécuter.

Devant la perspective de l'effondrement de l'armée française, les pressions s'accroissent sur le président du Conseil pour une demande de cessez-le-feu ou, au moins, les conditions de

celui-ci ; aussi demande-t-il par télégramme à Churchill, à peine rentré à Londres, de revenir en France pour réitérer devant Lebrun et le gouvernement son opposition à un armistice, les deux nations étant liées par un pacte de non-capitulation depuis le 28 mars. Infatigable, le Premier britannique redécoule donc pour Tours.



À SON ARRIVÉE, LA DÉLÉGATION NE TROUVE PERSONNE POUR LES ACCUEILLIR. Ils se rendent au Grand Hôtel de

Tours, où ils arrivent à 14 heures. Ils sont rejoints par Baudouin, que Reynaud a envoyé à leur rencontre, mais qui a été retardé par une panne de voi-

ture. Ardent partisan de l'armistice, celui-ci leur brosse une description très noire de la situation. On rejoint la préfecture, siège du ministère de l'Intérieur, où arrive Reynaud. Il demande à Churchill quelle serait la réaction de Londres au cas où un gouvernement français – qui ne serait pas présidé par lui – demanderait les conditions d'un armistice. « Nous ne perdrons pas de temps à récriminer », répond le Premier ministre. Seule conclusion, les deux conviennent de lancer un appel conjoint à Roosevelt. La délégation anglaise se réunit en conciliabule dans le jardin de la préfecture pendant que Reynaud retrouve Mandel, Herriot et Jeanneney, président du Sénat, qui l'encourage à repousser l'idée d'un armistice. De Gaulle, alerté à la dernière minute par Roland de Margerie, arrive à la préfecture au moment du départ des Anglais. En effet, Churchill et sa délégation ne sont pas conviés à rencontrer le gouvernement rassemblé depuis 15 heures au château de Cangé.



LE CONSEIL DES MINISTRES débute à 18 heures. Les oppositions entre « jusqu'au-boutistes » et « capitulards » se mani-

festent intensément, arbitrées tant bien que mal par un Lebrun dépassé. Pendant ces discussions orageuses, le général Dentz, gouverneur militaire de Paris, annonce par téléphone que les Allemands entreront dans la capitale le lendemain. Information confirmée par le préfet Langeron, également à Paris. D'ailleurs, à 13h30, la radio a déclaré Paris ville ouverte. Le conseil des ministres se conclut dans la confusion, Pétain ayant menacé de démissionner. Seule décision, on vote le départ pour Bordeaux. Reynaud retourne à Tours enregistrer une allocution afin d'informer enfin les Français de la situation militaire et de l'appel fait à Roosevelt d'intervenir dans le conflit. Dans la nuit, il décide de renvoyer de Gaulle à Londres le lendemain, pour préparer le transfert de l'armée vers l'Afrique du Nord, ce qui sera sa dernière mission. ♦

VERS LE RENONCEMENT (11 JUIN AU 15 JUIN)

DE GAULLE : LES 13 LETTRES MYSTÈRE



BEO/SIPA PRESS

Je suis le filleul du journaliste, académicien et grand résistant André Frossard, le « cavalier seul » du Figaro. Mon parrain avait conservé, après la mort du Général, la confiance de la famille de Gaulle. Dans les documents

qui lui ont permis de rédiger l'encyclopédie De Gaulle, dans la collection « En ce temps-là » (1973), j'ai retrouvé, au début des années 1990, un document évoquant des lettres écrites à ses proches et à ses homologues politiques dans la nuit du 11 au 12 juin 1940, justifiant son « basculement » et sa rébellion. On ne sait pas ce que ces lettres, sans doute jamais postées, sont devenues. Mais ces sources me permettent aujourd'hui de me mettre dans la peau d'un général à titre provisoire, d'un ministre éphémère, et de me glisser sous sa plume quatre-vingts ans plus tard. JEAN-PIERRE GUÉNO

Mardi
11
JUIN 1940

JE VIS LE RENDEZ-VOUS DE LA DERNIÈRE CHANCE.

L'avant-dernière réunion du Conseil suprême interallié, créé pendant l'été 1939 afin de coordonner une stratégie militaire commune entre la France et le Royaume-Uni. Elle se tient à l'initiative de Churchill au château du Muguet, à Breteau, dans le sud-est du Loiret, à 6 km de Briare. Je suis un soldat. Depuis mon engagement volontaire dans l'armée, à 18 ans, j'ai fait du chemin ; il m'aura fallu trente ans pour passer du stade des galons de laine du caporal à celui des étoiles du général. Avec la parenthèse de ma captivité, de mars 1916 à novembre 1918.

Le 6 juin 1940, le président du Conseil Paul Reynaud m'a nommé sous-secrétaire d'État à la Guerre, « chargé de coordonner l'action avec l'Angleterre pour la poursuite du combat ». À mes yeux, cette mission est sacrée. Lorsqu'il s'avère qu'elle va être compromise par Maxime Weygand, généralissime des armées françaises, je vais faire ce que peut faire de plus grave un soldat, un officier : je vais désobéir. Je vais me mutiner. Et le jour précis de ce « basculement » se situe dans la nuit du 11 au 12 juin 1940. Une nuit blanche, passée à transcrire mes états d'âme à l'intention de mes proches et de mes homologues politiques afin qu'ils comprennent mieux ma décision.

Depuis l'offensive allemande du 5 juin, les Français se sont battus vaillamment mais ont subi de gros revers. Un tiers des troupes ne sont plus opérationnelles. Le 10 juin au soir, le gouvernement s'est replié à Tours. Le généralissime Weygand a installé le grand quartier général dans le domaine de Vaugereau, à Briare, et occupe, avec son cabinet, le château du Muguet. Il vient, avec Pétain, de déclarer Paris « ville ouverte » et songe à établir une ligne de défense allant de Caen à Dôle, en passant par Tours et Dijon.

À la réunion du Conseil suprême sont présents, du côté britannique, le Pre-

mier ministre Winston Churchill, son secrétaire à la Guerre Anthony Eden, les généraux Spears, Ismay et Dill, et, côté français, le président du Conseil Paul Reynaud, le vice-président du Conseil Philippe Pétain, Maxime Weygand, le général Alphonse Georges, le colonel de Villelume, le diplomate Roland de Margerie et moi-même. Churchill voudrait que la France pour-

prouvent la pauvreté de sa réflexion, et son absence de vision globale. Pétain cherche à faire croire que la guerre qui flambe est la continuité d'un ancien conflit européen.

Il s'agit en réalité d'une nouvelle guerre mondiale dont certains voudraient qu'elle ait fini avant de commencer. La France doit y faire son devoir vis-à-vis de l'humanité. Présente aux quatre

tain sont les hommes du renoncement. La posture de Pétain, qui prétend préserver la France, ne peut se faire qu'au détriment de notre fierté et de notre histoire, en aboutissant à son anéantissement moral et spirituel. Une éventuelle démission de Reynaud signifierait l'abandon de l'allié britannique, laissé seul face à l'ennemi. La France se traînera alors comme une ombre au-devant de Hitler. Ce linceul que l'on va déposer sur son corps rendu inanimé par la faiblesse et par la lâcheté, ce voile de honte dont on va la parer, j'ai le droit de le refuser, le devoir de l'empêcher. Je suis décidé à ancrer la France dans une guerre totale, au-delà des frontières européennes, au-delà des mers et des océans sur lesquels flotte le drapeau national.

J'en suis persuadé : demain la guerre sera africaine. Je choisis la voie de l'honneur et du courage. Je vais lutter pour mon honneur d'officier, pour ceux qui m'ont instruit, pour ceux qui m'ont appris à aimer ma terre et ses deux mille ans d'histoire. Ma mère est mourante. Elle vit en Bretagne, à Paimpont, réfugiée chez mon frère aîné, Xavier. Elle occupe une petite chambre dans l'appartement de trois pièces qu'il loue au cafetier de la place. Mon épouse et mes enfants auront à pâtir de mes décisions. Nous aurons à vivre des moments éprouvants, éloignés les uns des autres, dans l'angoisse et l'incertitude. Je considère tout armistice comme une aberration, comme une trahison de la nation, me déliant immédiatement de mon serment et de mes engagements envers l'État que je sers aujourd'hui. Il plaira aux faibles de se laisser gagner par l'abattement et par la lâcheté, mais face à l'Histoire, ce sont là deux mots que je bannis : je leur préfère celui de résistance. Donc je ne désarmerai pas. Je ne capitulerai pas. Je ne reculerai devant rien. Je vais démissionner pour agir selon ma conscience et mon honneur. Je vais atteindre un point de non-retour, et le dépasser. Dans six jours, je serai à Londres ; et mon appel s'adressera au monde entier. ♦



suive la lutte, mais refuse d'engager son aviation. Avec Paul Reynaud, je veux poursuivre le combat depuis l'Afrique du Nord et depuis un éventuel « réduit breton ». Pour ce qui est de Weygand et de Pétain, je sais que j'ai affaire à un généralissime pétochard et un grand soldat dont l'âge avancé aura été sa seule défaite. Ils sont l'un et l'autre aveuglés par leur orgueil. Ils concoctent un armistice. Les déclarations et les visions étriquées de Weygand, qui est odieux de sottise et d'hypocrisie, ne sont partagées que par les faibles et par les lâches. Elles

coinc du monde, elle se doit d'assumer son rang parmi les grandes puissances d'aujourd'hui, si elle ne veut pas être déconsidérée par les grandes puissances de demain. Je voudrais que la France et l'Angleterre, si longtemps ennemies, si souvent rivales, marchent main dans la main et sur la même route. Un effort aérien britannique immédiat me paraît indispensable.

La France et la Grande-Bretagne doivent s'engager dans la lutte au travers de leurs empires respectifs. À mes yeux rien n'est perdu : ni mon pays, ni la bataille, ni la guerre. Weygand et Pé-

Jedi
13
 JUIN 1940

Paris, ville ouverte

Menacée puis bombardée le 3 juin, la capitale est abandonnée par le gouvernement le 10. Soixante-douze heures plus tard, les avenues résonneront du pas cadencé des troupes de la Wehrmacht.

PAR ÉRIC TEYSSIER

En raison de la percée allemande à Sedan, l'abandon de Paris a été envisagé dès le 15 mai.

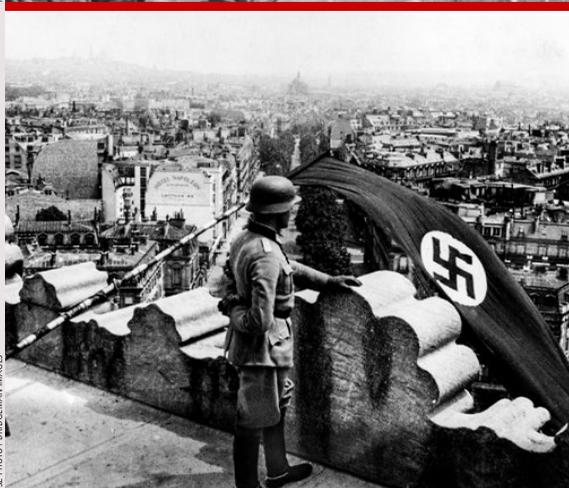
Le lendemain, les fonctionnaires du Quai d'Orsay ont brûlé les archives du ministère, sous les yeux de Churchill venu se rendre compte de la situation. La poussée ennemie s'étant détournée de la capitale pour foncer vers la mer, Paris a pu bénéficier d'un sursis. Mais, le 3 juin, la proche banlieue industrielle subit un premier bombardement, qui tue 254 civils et fait 652 blessés. L'exemple du terrible bombardement de Rotterdam (14 mai 1940) est dans tous les esprits,

et de plus en plus de Parisiens quittent la capitale. Les trains sont pris d'assaut, et les habitants qui restent hésitent sur la conduite à tenir. Les plus anciens se souviennent du siège de 1871, et la majorité garde en mémoire les tirs, en 1918, de la Grosse Bertha sur la cité. Pour l'heure, l'état-major redoute une attaque de parachutistes allemands, mais, en réalité, Paris ne dispose plus de troupes pour assurer sa défense : tout, ou presque, a été expédié sur la Somme. Le 7 juin, le front est percé et les Allemands atteignent rapidement la Seine à Rouen. L'accumulation de mauvaises nouvelles

accélère alors l'exode des Parisiens. Le 10 juin, dans une ville vidée de ses habitants, la décision de Paul Reynaud est prise : repli du gouvernement sur la Loire ! Vers 22 heures, un cortège de voitures ministérielles se met en route. Guidé par quelques motards, le convoi se perd rapidement dans le flot de véhicules qui s'écoule vers le sud. Après le départ du gouvernement, la question de la défense de Paris n'est pas réglée. Héring, le gouverneur militaire de la capitale, déclare d'abord que « la capitale sera défendue jusqu'au bout », ce qui jette encore des milliers de Parisiens sur les routes. Churchill incite les Français à résister dans Paris afin de fixer un maximum de troupes ennemies, mais l'invocation des exemples glorieux de Gallieni et de Clemenceau se révèle vaine. Le 13 juin, le gouvernement déclare la capitale ville ouverte. Le lendemain, la Wehrmacht entre dans Paris. Les Parisiens assistent au défilé de fantassins fatigués et de troupes hippomobiles. Les colonnes blindées sont déjà loin... En évitant soigneusement Paris, les panzers se rapprochent de la Loire. Dès leur arrivée, les Allemands retirent les drapeaux français de tous les édifices tandis que l'étendard à croix gammée flotte sur la tour Eiffel. Il y restera pendant plus de quatre ans. ♦



AKG-IMAGES



SZ PHOTO / BRIDGEMAN IMAGES

À l'heure allemande

Exténuée, l'infanterie prend ses quartiers à l'ombre de la svastika. Contrairement aux espoirs de Churchill, et à l'exemple de 1914, la défense de la cité, abandonnée par ses gouvernants, n'a pas eu lieu. • Troupes rue de Castiglione et sur l'arc de triomphe de l'Étoile.

VERS LE RENONCEMENT (11 JUIN AU 15 JUIN)

IL FAUT SAUVER L'OR DE LA BANQUE DE FRANCE!

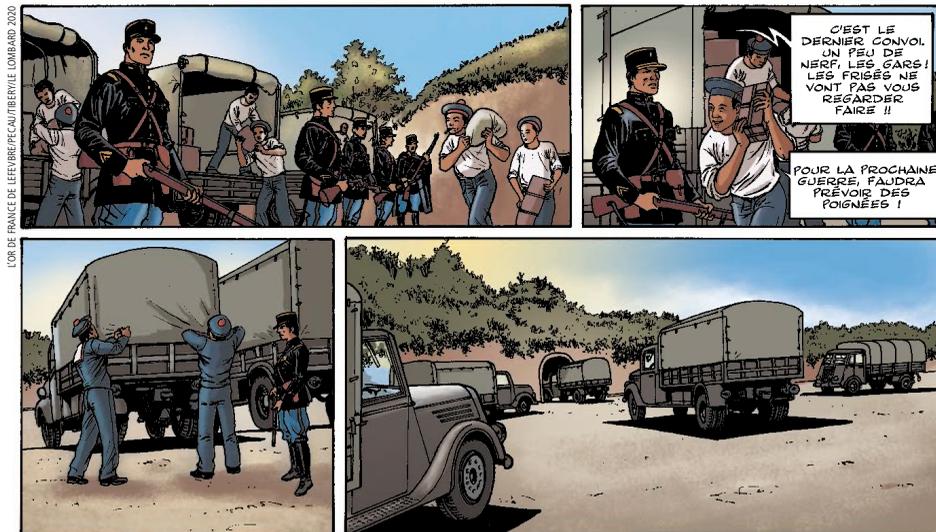
Nerf de la guerre, le précieux métal est évacué par le gouvernement selon des modalités prévues de longue date...

PAR DENIS LEFEBVRE

Samedi 15 JUIN 1940 DES MILITAIRES ALLEMANDS SE PRÉSENTENT DEVANT LE SIÈGE DE LA BANQUE DE FRANCE, dans le 1^{er} arrondissement de Paris. On imagine leur impatience:

avec près de 2500 tonnes d'or en réserve, la France est la seconde puissance monétaire au monde. « Où est l'or? » demandent-ils. On leur répond: « Nous n'avons plus rien ici. » Ils en ont la confirmation le lendemain en pénétrant dans la « Souterraine », gigantesque coffre-fort situé à 28 mètres sous terre. Les Allemands, furieux, ne peuvent imaginer que ce vide incroyable est la conclusion d'une exfiltration décidée neuf ans plus tôt.

Tout a débuté en février 1931. Pense-t-on déjà à l'éventualité d'une nouvelle guerre? Possible. Une note de la Banque de France envisage de concentrer l'or dans des comptoirs à l'intérieur du pays. En 1932, un premier rassemblement est effectué, et le processus s'accélère en janvier 1934, puis, surtout, après la conférence de Munich en 1938. En mai 1939, l'or est réparti dans 51 dépôts. Quand la guerre éclate, des



Flux et reflux Mis à l'abri au Nouveau Monde malgré le chaos de juin 1940, (presque) tout l'or de la France réintègrera la fameuse salle des coffres parisienne à la fin des hostilités.

envois sont effectués vers les États-Unis. Pour préserver le trésor, bien sûr, mais aussi pour acheter du matériel de guerre qui fait défaut.

À qui le magot?

L'essentiel des réserves est donc envoyé vers le Nouveau Monde: Halifax, au Canada, puis les caves de la Réserve fédérale américaine. Les tonnages donnent le tournis: 211 tonnes quittent Toulon le 2 juin, 211 encore le 9, au départ de Bordeaux. Depuis plusieurs semaines, la situation militaire est catastrophique. Le 17 juin, Pétain lance: « Il faut cesser le combat », et l'armistice est signé le 22 juin. Le dernier embarquement a lieu à Verdon, en Gironde, le 21 juin, alors que les combats font rage: 11 tonnes sont chargées sur le croiseur *Primauguet* à destination de Casablanca. Le secret est total: on

ne parle jamais de sacoches ou de caisses de lingots, mais de « fouloirs » et de « foudres à fruitiers ».

Le dernier acte de cette tragédie s'est ouvert quelques jours plus tôt avec l'épopée du croiseur *Émile Bertin*, qui a quitté Brest pour Halifax le 12 juin avec dans ses cales 254 tonnes d'or... 10 % des réserves de la France! Il arrive au Canada le 18 juin. Mais que va-t-il se passer si la France cesse le combat? Les Britanniques entendent que l'or soit déchargé. Paris s'y oppose. Finalement, le croiseur français quitte Halifax le 21 juin pour une destination non prévue: la Martinique, où il arrivera le 24. Par ces transferts dans des conditions difficiles, le trésor de la France a échappé à l'ennemi. Seules quelques centaines de kilos auraient été « égarées ». Une goutte d'eau. ♦

La BD *L'Or de France* (Le Lombard, 2012), signée Denis Lefebvre, Pécau et Tibéry, retrace cette incroyable aventure.

VERS LE RENONCEMENT (11 JUIN AU 15 JUIN)

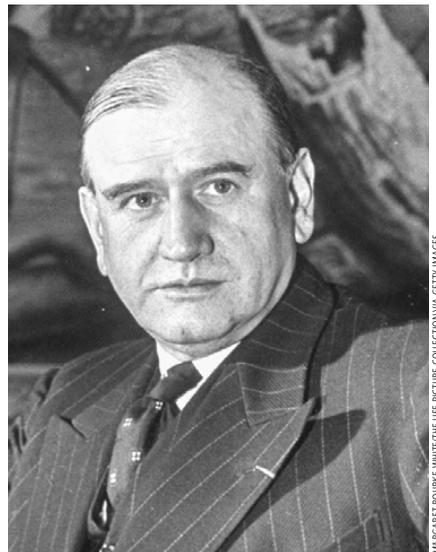
LES REINES D'UNE RÉPUBLIQUE AUX ABOIS

Dans le Tout-Paris d'avant-guerre, sénateurs et députés de tout bord n'hésitent pas à s'afficher avec leurs maîtresses. Celles-ci viennent souvent du monde du spectacle ou de l'aristocratie. C'est le cas des égéries de deux poids lourds de la politique en 1940.

PAR ÉRIC TEYSSIER

Marie-Louise de Crussol, « la Marquise rouge »

Édouard Daladier (1884-1970) a pour maîtresse la marquise Marie-Louise de Crussol d'Uzès, née Béziers en 1904. Son père est un industriel de Lorient qui a fait fortune dans les conserves de sardines. Mariée au marquis de Crussol en 1924, elle devient une personnalité du Tout-Paris des années 1930. Cavalière émérite et diplômée en sciences politiques, la marquise tient salon dans son hôtel particulier de la rue Henri-Martin. Amoureuse des arts, elle invite Valéry, Gide, Mauriac, Malraux et des personnalités du centre gauche. Ses fréquentations politiques lui valent le surnom de « Marquise rouge », et elle inspire à Ray Ventura le tube de 1935 *Tout va très bien, madame la marquise*.



La marquise d'Uzès, née Béziers (1904-1991), conseillère de plus en plus le vieillissant « Taureau du Vaucluse ».

Croquée par Céline

Séparée de son mari, elle rencontre Daladier, le « Taureau du Vaucluse », et devient sa maîtresse. La marquise est alors au courant de tous les détails de la vie publique du président du Conseil. Face à la situation internationale, Dala-

dier est souvent incertain et demande parfois conseil à Marie-Louise. Celle-ci ne se prive pas de répandre en ville les hésitations de son amant, sans toutefois influencer sur ses décisions.

Au mois de mars 1940, Reynaud remplace Daladier. Entraîné dans l'exode, le couple se retrouve à Bordeaux avec le Tout-Paris mondain de la débâcle.

Les deux amants embarquent sur le paquebot *Massilia*, mais, sur ordre de Pétain, Daladier est arrêté à son arrivée à Casablanca. Marie-Louise de Crussol ne rendra jamais visite à son amant, qui attend d'être jugé à Riom. En 1941, Céline la décrira dans son pamphlet *Les Beaux Draps* sous le nom de M^{me} de Broussol, née Plumier. ♦

Hélène de Portes, la « dinde » du président

La Marquise rouge a pour rivale la comtesse Hélène de Portes.

Née en 1902, elle est la fille du riche entrepreneur Charles Rebuffel, patron de la société des Grands Travaux de Marseille. Son père a voulu la marier au marquis de Crussol, mais ce dernier a préféré convoler avec l'héritière des conserveries de Lorient.

Hélène a donc dû se contenter d'un aristocrate désargenté, le comte de Portes. Elle y gagne un titre, mais cette femme intelligente et cultivée a d'autres rêves. Avant-guerre, son salon de la rue Foch est fréquenté par les personnalités de la droite et du centre. C'est là qu'elle devient la maîtresse de Paul Reynaud, qui a vingt-quatre ans de plus qu'elle. En 1938, Hélène divorce et rejoint son amant, encore marié. En mars 1940, Reynaud remplace Daladier à la tête du gouvernement. Pour Hélène, c'est une victoire personnelle sur sa vieille rivale, qu'elle appelle « la sardine qui s'est crue sole ».

Exode et Juvaquatre

Dès lors, la comtesse ne cesse de peser sur la politique de son compagnon. Face à l'attaque allemande, Reynaud peine à tenir un cap, mais Hélène n'a qu'une idée en tête : signer au plus tôt un armistice. La comtesse s'appuie pour cela sur les avis du conseiller militaire du président du Conseil, le colonel de Villelume. Elle peut compter également sur l'influence de deux proches, Paul Baudouin et Jean Prouvost, appelés aux affaires lors du remaniement du 6 juin. Nommés aux Affaires étrangères et à l'Information, ils pèseront de tout leur poids en faveur de l'armistice.

Si la comtesse a ses protégés, elle a aussi ses ennemis. Les principaux sont Roland de Margerie, conseiller diplomatique de Reynaud, et le général de Gaulle, sous-secrétaire d'État à la Guerre – qui la qualifie de « dinde ». Ces derniers ont le mauvais goût de vouloir



© STUDIO LEHNTZKIRGER-VOLLET



ALBERT HARLINGUE/ROGER VOLLET

La comtesse (1902-1940) veut profiter de sa proximité avec Reynaud pour hâter la signature de l'armistice.

continuer la lutte et restent attachés à l'alliance anglaise. Pour la même raison, elle déteste Churchill – qui, lui, la surnomme « le perroquet ».

Même si Reynaud ne fait jamais allusion à elle dans ses *Mémoires*, l'influence de la comtesse de Portes est très sensible après le départ du gouvernement de Paris. Elle ruine ainsi l'idée du « réduit breton », défendue par de Gaulle, en convoquant l'expertise de son père, entrepreneur en travaux publics. Lorsque Reynaud quitte le château de Chissay pour Bordeaux, la comtesse part de son côté en compagnie du colonel de Villelume. De leur propre initiative, ils se rendent chez le chargé d'affaires des États-Unis, Anthony Biddle – qui représente à Bordeaux l'ambassadeur William Bullitt, resté à Paris. Alors que Reynaud vient une nouvelle

fois de supplier Roosevelt d'entrer en guerre, la comtesse et le colonel annoncent à Biddle que l'armée s'est effondrée, et que les Français vont demander un armistice. Deux affirmations fausses qui discréditent le président du Conseil vis-à-vis des Américains.

Hélène de Portes aura finalement gain de cause. Le 28 juin, les deux amants roulent vers la Méditerranée. Reynaud a démissionné et Pétain lui a refusé le poste d'ambassadeur à Washington qu'il briguait. L'ancien président du Conseil veut se retirer à Barcelonnette, mais, à la sortie de Sète, sa Juvaquatre quitte la route. Reynaud est gravement blessé et Hélène de Portes meurt sur le coup. À Londres, lorsqu'il apprendra la nouvelle, de Gaulle aurait eu, pour toute oraison funèbre : « J'espère qu'elle est crevée, la salope. » ♦

À Bordeaux, Hélène de Portes crie à la cantonade :

“

Je cracherai à la gueule de ceux qui voudraient partir en Afrique. Moi, je ne veux pas désertier. Je parle couramment allemand, je pourrai me rendre utile ”

VERS LE RENONCEMENT
(11 JUIN AU 15 JUIN)

CONTINUER LA LUTTE DEPUIS L'AFRIQUE DU NORD ?

L'armée d'Afrique, des avions d'origine américaine dernier cri, une flotte puissante. Et si le gouvernement passait à Alger pour continuer le combat ? Une question de volonté...

PAR ÉRIC TEYSSIER

Vendredi

14

JUIN 1940

ARRIVÉ À BORDEAUX DANS LA SOIRÉE, PAUL REYNAUD ANNONCE SA DÉCISION DE CONTINUER LA LUTTE. De Gaulle est soulagé et s'envole pour Londres sur-le-

champ. Avec les Anglais, il organisera le passage d'un maximum d'hommes et de matériel de l'autre côté de la Méditerranée. La résolution de Paul Reynaud doit beaucoup à Roland de Margerie. Son conseiller diplomatique a profité d'être seul en sa compagnie durant le voyage qu'ils effectuent entre Tours et Bordeaux : Margerie a pu faire un exposé très complet, qui constitue l'analyse sur laquelle Paul Reynaud fonde un choix crucial.

Margerie estime que 300 000 soldats sont encore stationnés de l'autre côté de la Méditerranée – même si un tiers seulement est constitué de troupes entraînées, mais dotées d'un armement assez médiocre. À la mi-juin, il faudra

encore quinze jours pour que les Allemands atteignent enfin la Méditerranée (ils seront à Valence le 25) : pendant ce laps de temps, des cadres, des spécialistes et des troupes pourront être transférés en Afrique du Nord, à condition de faire vite. À Dunkerque, Churchill et l'amiral Darlan estiment qu'ils peuvent sauver 50 000 hommes. Finalement, 335 000 soldats réussiront à rejoindre le Royaume-Uni !

Certes, traverser la Méditerranée constitue un défi d'une tout autre ampleur, mais plusieurs dizaines de milliers d'hommes, peut-être même plus, peuvent encore faire le voyage. La marine italienne voit ses capacités de nuisance réduites du fait d'un manque criant de carburant et d'avions. D'ailleurs, la Regia Marina n'a jamais tenté d'entraver le trafic maritime entre Alger et Marseille, et la Royal Navy mettra toutes ses forces dans la balance pour protéger ce transfert. Une fois passés en Afrique du Nord, les soldats



TALLANDIER/BERGEMAN IMAGES



AGE-IMAGES

pourront être renforcés par les troupes africaines de l'Empire et par la conscription des jeunes pieds-noirs. Leur équipement pourra être acheté aux États-Unis grâce aux 2 500 tonnes d'or de la Banque de France (20 % des réserves mondiales), qui ont pu être évacuées à temps (*lire p. 35*).

Des avions *made in USA*

À cette date, 1 000 canons de 75 mm ont déjà été achetés à l'armée américaine. Avec des centaines de mitrail-



**« C'est nous, les Africains
Qui revenons de loin / Nous venons
des colonies / Pour sauver la
Patrie. » Le chant de l'armée
d'Afrique n'aurait jamais été aussi
vrai qu'en juin 1940. Mais la
désagrégation morale qui règne à
Bordeaux retarde de deux longues
années le sursaut de l'Empire...**

leuses et des tonnes de munitions, les 95 premières pièces sont déjà en chemin sur le paquebot *Pasteur*. L'intervention de l'Espagne pourrait constituer une menace, mais les troupes qui défendent le Maroc espagnol sont encore plus mal équipées que les unités françaises. Pour Franco, une entrée en guerre signifierait la perte de ses possessions africaines...

Reste la question de l'aviation. Toujours d'après Margerie, les Français pourraient évacuer 200 avions de chasse modernes. Dans la réalité, au

20 juin, pas moins de 850 appareils atterrissent en Afrique du Nord – ils auraient sans doute été plus nombreux si un ordre de transfert avait été donné dès le 14 juin. Sur place, des chasseurs Curtiss sont en cours de montage au Maroc et 300 chasseurs d'origine américaine sont en train de traverser l'Atlantique. À cette date, 3000 appareils ont déjà été commandés. Ainsi, les Français ont les moyens de s'opposer à un éventuel passage des Allemands en Afrique du Nord... à condition de vouloir continuer la lutte.

Mais, au-delà des questions militaires, le problème le plus délicat demeure le sort de la métropole. Que deviendraient ses 40 millions de Français en cas de départ du gouvernement en Algérie? Margerie estime que l'administration restera en place pendant que le pouvoir légal poursuivra la lutte en Afrique. Il se fonde pour cela sur l'exemple des gouvernements norvégien et hollandais, qui continuent la guerre depuis Londres. Même si ce choix politique est dramatique, Margerie est parvenu à >>>



Virage à 180 degrés Entre Tours et Bordeaux, le conseiller diplomatique Roland de Margerie convainc Paul Reynaud de poursuivre la lutte. Mais c'est compter sans l'influence défaitiste de son entourage – dont sa maîtresse, Hélène de Portes.

Dusault.

» convaincre Reynaud de sauter le pas. Mais sa résolution du 14 juin ne résiste pas au défaitisme qui règne à Bordeaux. Deux jours plus tard, il démissionne et laisse la place à Pétain. Persuadé que la Grande-Bretagne ne va pas tarder à déposer les armes, le maréchal annonce aussitôt « qu'il faut cesser le combat ».

Paul Reynaud à Yalta !

L'Histoire aurait pu prendre un tour différent si Reynaud était resté sur l'idée de faire passer son gouvernement à Alger... La première conséquence de ce choix est certaine : la Royal Navy n'aurait pas agressé la Marine nationale à Mers el-Kébir le 3 juillet et 1200 marins français n'auraient pas trouvé une mort tragique. La suite est plus incertaine, mais certaines hypothèses peuvent être avancées.

La question fondamentale demeure l'attitude de Franco. Selon Weygand, Hitler serait passé aussitôt en Espagne. Après avoir pris Gibraltar aux Anglais, il aurait traversé le détroit pour écraser les forces françaises. Sauf que, dans la réalité, Franco est resté de marbre aux demandes pressantes de ses amis italiens et allemands, son pays épuisé sortant

d'une guerre qui a fait un million de morts. Si le Caudillo a refusé les offres de Hitler alors que l'Allemagne lutte contre la seule Angleterre, il n'aurait certainement pas accepté d'affronter les deux puissances alliées. N'accordant aucun intérêt à la Méditerranée à cette époque, le Führer aurait certainement laissé ce théâtre d'opérations au Duce pour se lancer dans la bataille d'Angleterre. Face à une RAF renforcée par de nombreux

pilotes français, la Luftwaffe aurait subi des revers plus importants que ceux que la RAF seule lui a infligés. Et ensuite ? Si l'on pousse le raisonnement un peu plus loin, on peut imaginer les conséquences militaires de ce maintien d'une France combattante en Afrique.

Conformément au scénario historique, le maréchal Graziani attaque l'Égypte en septembre 1940. Face à ces 250 000 soldats venus de Libye, les Britanniques reculent en bon ordre et l'of-

fensive s'arrête au bout de 50 kilomètres. Le 11 novembre, une attaque audacieuse de la Royal Navy coule les principaux cuirassés italiens dans le port de Tarente. Avec l'appui de la flotte française, la suprématie navale des Alliés en Méditerranée serait alors encore plus flagrante et rendrait presque impossible le ravitaillement de la Libye italienne. Toujours dans le scénario historique, le général

O'Connors écrase l'armée italienne au mois de décembre 1940.

Avec seulement 30 000 hommes, les Britanniques font 200 000 prisonniers et s'emparent de toute la Cyrénaïque en un mois.

Si la France était demeurée en guerre, deux ou trois divisions

françaises réorganisées et réarmées auraient pu attaquer la Libye en même temps que les Britanniques. Face à l'offensive française venue de Tunisie, il ne fait aucun doute que les Italiens auraient rapidement perdu la

LA KRIEGSMARINE IMPUISSANTE

La Kriegsmarine a été durement éprouvée en Norvège et elle ne s'est pas montrée à Dunkerque. Fin juin 1940, les deux grands cuirassés allemands ne sont pas achevés, tandis que les puissants cuirassés français Jean Bart et Richelieu ont pu s'échapper. Les flottes germano-italiennes sont dépourvues de porte-avions alors que les Alliés en possèdent plusieurs... Ces éléments contribuent à rendre improbable un débarquement allemand en Afrique en 1940. É. T.

Tripolitaine. Au mois de janvier 1941, les troupes de l'Axe auraient été chassées d'Afrique du Nord, avant même que Hitler n'ait pu intervenir. En effet, Rommel et les premiers éléments de l'Afrikakorps n'ont débarqué à Tripoli qu'au mois de février 1941...

Ainsi, la « guerre du désert », qui absorbe l'essentiel des troupes britanniques de février 1941 à mai 1943, n'aurait jamais eu lieu. Les États-Unis, qui entrent en guerre en décembre 1941, auraient pu envoyer des troupes et du

“

Le 14 juin, de Gaulle est prêt à démissionner, mais Reynaud le rassure sur sa volonté de poursuivre la lutte. Quand il demande au président du Conseil où il le trouvera à son retour de Londres, celui-ci lui répond : 'Vous me retrouverez à Alger' ”

matériel en Afrique du Nord dès le début de l'année 1942. Eisenhower n'aurait pas eu à débarquer au Maroc en novembre sous le feu des troupes de Vichy. En évitant un autre combat fratricide, les trois puissances alliées auraient pu se consacrer pleinement à la libération de l'Europe depuis l'Afrique du Nord, tout en aidant l'URSS.

En allant plus loin, le débarquement en Sicile, effectué par les Alliés au mois de juillet 1943, aurait pu avoir lieu avec un an d'avance. Renforcée par de nombreux transfuges passés par l'Espagne, une armée française modernisée aurait pris part à cette opération. La Marine nationale y aurait joué un rôle déterminant, plutôt que de se saborder à Toulon au mois de novembre 1942. Au final, le

débarquement en Normandie aurait pu être entrepris plus tôt et Paul Reynaud aurait eu sa place à Yalta!

Fondé sur des faits militaires réels, ce scénario laisse entrevoir les perspectives positives d'une continuation de la guerre par la France. Toutefois, il faut également en soupeser les conséquences humaines pour la métropole. La France n'aurait pas eu 1,8 million de prisonniers de guerre, mais au moins deux fois plus. Toute la France métropolitaine aurait été occupée dès le mois de juillet 1940. Cette occupation aurait laissé 40 millions de Français sous la coupe d'un *gauleiter* nazi. Le pillage des ressources du pays aurait été encore plus systématique que celui qu'elle a connu et le Service du travail obligatoire (STO) aurait été institué

plus tôt: des centaines de milliers de jeunes gens auraient été brutalement déportés en Allemagne pour travailler dans les usines du Reich. Le sort des civils demeurés en métropole aurait alors été comparable à celui des Polonais... Les pertes humaines auraient été plus lourdes, et davantage de Juifs vivant en France seraient morts en déportation (23 % et 77 000 morts dans le scénario historique).

En revanche, il est probable que les Alliés n'auraient peut-être pas bombardé la France avec autant de violence (500 000 tonnes de bombes et 72 000 victimes civiles) si celle-ci était demeurée aux côtés des Alliés dès 1940, et on n'aurait jamais entendu parlé de la « France de Vichy ». Mais avec des si... il est trop facile de refaire l'Histoire. ♦

Loups de mer Churchill et l'amiral Darlan (saluant) ont été heureusement surpris par le succès de l'opération Dynamo à Dunkerque. Marine française et Royal Navy auraient pu renouveler l'exploit en Méditerranée si...





L'HEURE DES CHOIX (16 JUIN AU 22 JUIN)

PARIS-LONDRES, LE MARIAGE DÉSESPÉRÉ

La situation militaire qui s'aggrave menace de plus en plus l'alliance franco-britannique. Devant le risque d'un armistice signé par les Français, Jean Monnet – l'un des futurs «pères de l'Europe» – fait aux gouvernements français et anglais une proposition inouïe et sans équivalent dans l'histoire récente!

PAR ÉRIC TEYSSIER

Dimanche

16

JUIN 1940

VOICI LE GÉNÉRAL DE GAULLE DE NOUVEAU À LONDRES. Paul Reynaud lui a confié la mission d'organiser avec les Britanniques le transfert d'un maximum de

troupes et de matériel vers l'Afrique du Nord (*lire p. 38-41*). Mais, à Bordeaux, les ministres sont de plus en plus nombreux autour du maréchal Pétain pour réclamer un armistice. Churchill est conscient de ce changement d'état d'esprit, qui semble inéluctable. Si la France cède, l'Empire britannique se retrouvera seul face à l'Allemagne et à l'Italie. Un électrochoc devient indispensable pour maintenir une France chancelante dans la guerre aux côtés de son allié. Jean Monnet (1888-1979), président du Comité de la coordination des productions de la France et du Royaume-Uni, fait alors une proposition étonnante : rien de moins qu'une union des deux nations pour poursuivre la lutte.

D'abord dubitatif, de Gaulle demande à Jean Monnet «s'il veut marier le président Lebrun au roi George VI»... Mais, devant l'urgence de la situation, le général comme Churchill se laissent convaincre. Le premier espère ainsi

God Save la République

Validé par Churchill, annoncé depuis Londres par de Gaulle à Reynaud (à dr.), cet incroyable projet: une union politique et militaire qui ferait du Royaume-Uni et de la France une seule nation...



soutenir Reynaud dans sa volonté de continuer la lutte en Afrique. Le second veut, à tout prix, empêcher la puissante flotte française de tomber aux mains de l'Axe. Adopté le 16 au matin, le texte prévoit que «la France et la Grande-Bretagne ne seront plus à l'avenir deux nations, mais une seule union franco-britannique».

De Gaulle téléphone aussitôt à Bordeaux pour informer Reynaud de cette décision. Le président du Conseil reprend peu à peu espoir au fur et à mesure que de Gaulle lui lit le texte. Les citoyens français jouiront désormais

de la citoyenneté britannique et tout sujet de Sa Majesté deviendra un citoyen français. Une fois fusionnées, les deux nations constitueront une seule armée. Elles auront à leur tête un Parlement et un gouvernement uniques, qui mettront en commun les ressources des deux empires.

Reynaud note fébrilement les phrases que lui dicte de Gaulle. Lorsqu'il a terminé, le général lui passe directement Churchill au téléphone. Le Premier ministre confirme à son homologue que le cabinet britannique a bel et bien adopté cette décision historique et lui

donne rendez-vous le lendemain à Concarneau. En attendant, de Gaulle va rentrer immédiatement à Bordeaux afin de préparer cette rencontre historique. Lorsqu'il raccroche, Reynaud est transfiguré. Il s'exclame: «C'est extraordinaire! C'est une situation entièrement nouvelle. Je mourrai pour défendre cette offre...» Et il entend faire adopter immédiatement cette décision par son gouvernement.

En arrivant à Bordeaux dans la soirée, de Gaulle découvre que l'enthousiasme du matin a fait place à l'amertume. Reynaud a jeté l'éponge. Alors qu'il se déclarait prêt à mourir pour ce projet, le président du Conseil l'a défendu sans flamme ni conviction, «comme un avocat qui lit un document», dira Mandel. Les ministres ont repoussé l'offre. La plupart n'y ont prêté aucune attention, d'autres ont protesté contre un projet qui réduirait la France «à l'état de dominion de l'Angleterre».

Face au camp de l'armistice, Reynaud a remis la démission de son cabinet et Pétain a aussitôt sorti une liste de ministres. Reynaud ne rencontrera pas Churchill à Concarneau, mais le lendemain matin de Gaulle s'envolera pour Londres... vers son destin. ♦

Depuis Londres, de Gaulle appelle Paul Reynaud au téléphone. Il lui annonce une nouvelle sensationnelle :

“

Je viens de voir Churchill. Il y a quelque chose d'énorme en préparation au point de vue entité entre les deux pays. Churchill propose la constitution d'un gouvernement unique franco-britannique et vous, monsieur le président, pouvez être président du Cabinet de guerre franco-britannique ”

L'HEURE DES CHOIX (16 JUIN AU 22 JUIN)

RÉSISTER OU RENONCER: 24 HEURES POUR DÉCIDER

*L'Histoire retient
la date du 18 juin 1940.*

*Il ne faudrait pas
qu'elle occulte celle
de la veille. La journée
du lundi 17 juin
est en effet décisive :
elle va faire basculer
nombre de destins,
certains vers
le renoncement et la
collaboration, d'autres
sur le difficile chemin
de la lutte.*

PAR JEAN-PIERRE GUÉNO



Nach Paris Le sacrifice de l'armée française (ici un train d'artillerie français détruit par un tir) accroît l'affolement à Bordeaux, où siège un gouvernement en déroute.

Depuis le 10 mai 1940, les Allemands se sont rués sur les Pays-Bas, le Luxembourg, la Belgique et la France. On vient de vivre la bataille de France, la bataille d'Angleterre va débiter (août-octobre). Nous sommes en pleine débâcle : 1,8 million de soldats français sont faits prisonniers, 95 divisions françaises sont mises hors de combat, six millions de civils errent sur les routes, fuyant l'avance allemande. Les combats sur le sol national ont été sanglants, laissant 270 000 blessés dans les deux camps, et causant la mort de près de 90 000 soldats fran-

çais, de 3 500 soldats britanniques, de 15 000 soldats belges et hollandais et de 30 000 civils dans les trois pays. Les Allemands, de leur côté, déplorent 48 000 morts, parmi lesquels un petit millier d'aviateurs.

Le désordre règne

Les Allemands sont entrés dans Paris le 14 juin. Les premiers soldats vert-de-gris ont franchi la Loire. En Bretagne, ils atteignent Fougères et s'appêtent à foncer vers Brest et Lorient. Un nouveau gouvernement va succéder dans le plus grand désordre à celui de Paul Reynaud, qui a démissionné la veille au

soir. Alors que ce dernier aurait souhaité que les militaires demandent un cessez-le-feu ou une capitulation – tandis que le gouvernement se serait replié en Afrique du Nord afin d'y continuer la lutte dans l'honneur –, le généralissime Maxime Weygand, du haut de ses 73 ans, veut obliger le pouvoir civil à assumer sa part de la défaite. Il fait aussi observer qu'une capitulation entraînerait l'occupation de tout le territoire, la reddition de toutes les troupes et la saisie de toutes les armes, y compris de la flotte. Il arrive ainsi à convaincre le chef du futur gouvernement, Philippe Pétain, de conclure un armistice... ♦

Il fait un tabac Pour les Britanniques, en particulier le général Spears (à dr.), envoyé spécial de Churchill auprès du gouvernement français à Bordeaux, de Gaulle demeure le seul membre du cabinet Reynaud à qui se fier.

• De Gaulle et Spears à Londres (sept. 1940).

Dimanche

16

JUIN 1940

21 H 30: DE GAULLE EST DE

RETOUR DE LONDRES.

Le général a été envoyé en Grande-Bretagne par Paul Reynaud avant sa démission. Dans la journée, il a certifié au maréchal Pétain et à Paul Reynaud que Churchill soutiendrait – encore et toujours – la France dans sa lutte contre l’envahisseur allemand. Mais il est trop tard : l’armistice franco-allemand est déjà tacitement décidé. Vers 21 h 30, un De Havilland Flamingo provenant de Londres atterrit à Mérignac. Le général de Gaulle descend de l’appareil ; il est accueilli par le colonel Humbert et Jean Auburtin, tous deux membres de son cabinet : ils lui annoncent la démission de Paul Reynaud de la présidence du Conseil et l’informent du fait qu’il est question que le maréchal Pétain soit chargé de former un nouveau cabinet. Le général comprend alors qu’il a été évincé du gouvernement et que le temps presse.

DERNIÈRE RENCONTRE AVEC PAUL REYNAUD.

Le général de Gaulle se rend à Bordeaux, au n° 29 de la rue Vital-Carles, où réside Paul Reynaud, qui vient de démissionner de la présidence du Conseil. Il lui fait part de son intention de regagner Londres dès le lendemain matin. Le général lui demande également conseil pour trouver une adresse où se loger à Londres. Sur ce point, Paul Reynaud l’avise d’aller trouver son ex-directeur de cabinet, Jean Laurent. En outre, il lui propose de lui faire remettre une enveloppe de 100 000 francs, somme prélevée sur les fonds secrets – dont il a la responsabilité pour quelques heures encore ! Cette enveloppe aidera le général à assurer la logistique une fois à Londres.



GERTI DEUTSCHPICTURE / FOTOPHILION ARCHIVE/GETTY IMAGES

Lundi

17

JUIN 1940

7 HEURES: 100 000 FRANCS POUR UN GÉNÉRAL.

Le général Spears, le lieutenant Geoffroy Chodron de Courcel et le général de Gaulle arrivent en voiture devant l’hôtel Normandy, où ils retrouvent Jean Laurent, l’ex-directeur de cabinet de Paul Reynaud, qui remet au général les 100 000 francs promis par l’ex-président du Conseil. Charles de Gaulle déclare à qui veut l’entendre : « Les Allemands ont perdu la guerre. Ils sont perdus et la France doit poursuivre le combat. »

UN SINISTRE JEU DE CHAISES MUSICALES.

Les lecteurs de la presse quotidienne en général et de *L'Ouest-Éclair* en particulier ont appris que le gouvernement de Paul Reynaud a démissionné la veille à 22 h 30, et qu’un nouveau gouvernement a été nommé sous la houlette de Philippe Pétain. On ne leur a pas dit que le maréchal a sollicité Adrien Marquet (1884-1955) pour l’Intérieur et Pierre Laval pour la Justice. Marquet ne cache pas qu’il a voulu



« prendre le fascisme de vitesse ». Il n’a pas hésité à prôner une forme de socialisme autoritaire et corporatiste proche du modèle mussolinien. Il est mûr pour la collaboration. Le second aime le pouvoir au point de vouloir s’y maintenir par tous les moyens. Raison pour laquelle il a exigé les Affaires étrangères et refusé le portefeuille qui lui était proposé. Conseillé par son entourage, soutenu par le général Weygand et par le président de la République, Pétain n’a pas cédé. Marquet a aussi refusé son poste de ministre par solidarité avec Laval. Après ce jeu de chaises musicales, les deux postes sont très provisoirement confiés à Charles Frémicourt (1877-1967) et à Charles Pomaret (1897-1984). Mais Pétain ré-introduira Laval et Marquet dans le gouvernement six jours plus tard.

DÉPART POUR LONDRES.

Accompagné de son aide de camp et du général Spears, conseiller de Churchill arrivé la veille dans le même avion que lui, Charles de Gaulle s’envole de nouveau pour Londres. L’appareil, aux couleurs de la RAF, décolle de Bordeaux. >>>



» Après avoir survolé La Rochelle et Rochefort, où brûlent des navires incendiés par les attaques aériennes allemandes, puis Paimpont (Ille-et-Vilaine), où se trouve la mère, très malade, de Charles de Gaulle, après s'être posé à Jersey pour faire le plein d'essence puis avoir échappé de justesse à des chasseurs allemands, l'appareil atterrit en début d'après-midi à l'aéroport londonien de Heston, celui-là même où s'était posé Chamberlain de retour de Munich en 1938.

L'APPEL DU 17 JUIN. Après avoir déclaré Paris ville ouverte le 13 juin, considérant, tout comme le généralissime Weygand, que la guerre est perdue, le maréchal Pétain demande officiellement à la radio française, d'une voix chevrotante, l'armistice avec l'Allemagne: « C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat. » Il engage aussitôt des pourparlers avec l'ennemi.

LE FEU VERT DE CHURCHILL POUR L'APPEL DU LENDEMAIN. Arrivé à Londres, le général Spears conduit de Gaulle chez Churchill, au 10 Downing Street. Ils se rencontrent vers 15 heures dans le jardin de la résidence du Premier ministre. Il fait un temps radieux.

« *Je fais à la France le don de ma personne [...]. C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat [...]. Que tous les Français se groupent autour du gouvernement que je préside* »

L'accueil de Churchill est chaleureux. Pour lui, Charles de Gaulle, c'est « l'homme du destin » (*lire p. 27-28*). Il reconnaît même en lui « le connétable de France ». Il lui accorde le privilège de s'adresser aux Français dans une intervention, le lendemain 18 juin, à la BBC. De Gaulle peut alors commencer à penser aux mots de l'appel qu'il prononcera le lendemain (*lire p. 48-49*).

LA BONNE ÉTOILE D'YVONNE DE GAULLE. Le même jour, Yvonne de Gaulle, réfugiée en famille à Carantec (Finistère) dans la villa Arvor, fait un aller-retour à Brest avec sa sœur. Apprenant que les Allemands sont déjà à Rennes, elle décide de rejoindre l'Angleterre avec son fils Philippe, sa fille Élisabeth et sa seconde fille, handicapée, Anne. Elle part dès le lendemain avec ses enfants et leur gouvernante emportant, pour seul bagage, un petit cabas noir de

25 centimètres – qui sera ironiquement surnommée la « valise diplomatique ». Sa sœur Suzanne prend le volant sous les bombardements et sur les routes mitraillées. La voiture tombe en panne, ils mettront quatre heures pour parcourir 70 kilomètres. Ils ont réservé des places sur le bateau de 13h30 – qui part sans eux. Leur retard leur sauve la vie: il est torpillé à 16 heures, coulant à pic au large des îles Britanniques, et ne laisse qu'une dizaine de survivants. Ils embarquent sur le dernier bateau de 21 heures, un ferry néerlandais qui les déposera, sains et saufs, à Falmouth, le 19 juin au matin. Ils n'auront pas entendu l'appel du 18 juin...

De mal en pis Le président Lebrun, partisan d'une poursuite des combats, mais en butte au travail de sape de Weygand notamment, se voit contraint de faire appel au maréchal.

« **NON !** la France ne peut pas mourir. » (FOCH)

DERNIÈRE ÉDITION

Paris-soir

MARDI 18 JUIN 1940

37, rue du Louvre PARIS (2^e)

EDITION du COMMUNIQUÉ

50 cent.

LE MARÉCHAL PÉTAIN, PRÉSIDENT DU CONSEIL

M. Paul REYNAUD ayant remis, hier soir, la démission de son cabinet, le Président de la République a fait appel au maréchal PÉTAIN

Celui-ci a constitué immédiatement le ministère

En font partie : les généraux WEYGAND, COLSON, RIJO et l'amiral DARLAN

Au sud-est de PARIS LES ALLEMANDS poursuivent leur progression

Au sud du plateau de LANGRES l'ennemi a atteint la région au nord de DIJON

Il a d'autre part poussé au delà d'AUXERRE en direction de CLAMECY et d'AVALLON

46 (Hebdo) 18 Juin 2010

A 11 heures 55 hier soir, après le dernier conseil des mi-

La composition



BRIGIDEAN IMAGES

Deux voi(x)es Préfet d'Eure-et-Loir, Jean Moulin (1899-1943) s'oppose dès le 17 juin à l'occupant. Le même jour, le maréchal Pétain prononce son discours à la radio (*exergue ci-contre*).



DÎNER AVEC JEAN MONNET. Charles de Gaulle et Geoffroy de Courcel sont invités à dîner chez Jean Monnet

(1888-1979). Entre eux, l'atmosphère se tend. Le diplomate refuse de s'associer au général pour le lancement de la France libre – à laquelle il n'adhérera jamais. Il préfère dialoguer avec le gouvernement de Pétain et coopérer à la victoire des Alliés en entrant au service du gouvernement britannique.



LE COURAGE D'UN PRÉFET. Ce soir-là, à Chartres, Jean Moulin, préfet d'Eure-et-Loir arrêté par les Allemands,

vient d'être torturé par ses bourreaux tout l'après-midi. Dans la matinée, deux officiers allemands ont fait irruption dans la préfecture, à Chartres. L'un d'eux lui a dit: « Des femmes et des enfants, des Français, ont été massacrés après avoir été violés. Ce sont vos

troupes noires qui ont commis ces crimes dont la France portera la honte. » Contrairement à beaucoup de ses collègues, Jean Moulin n'a pas abandonné son poste. Il est resté à Chartres pour protéger les populations civiles en plein désarroi. Or les avions ennemis ont mitraillé des civils sur les routes de l'exode. Les nazis voudraient forcer le préfet à signer un « protocole » attestant que les civils tués par la Luftwaffe seraient en fait les victimes des troupes sénégalaises de l'armée française. Jean Moulin refuse d'apposer sa signature au bas d'un texte qui déshonore l'armée française.

Les choses se compliquent pour lui lorsque les officiers se transforment en bourreaux. Relisons le journal posthume de Jean Moulin: « Le petit officier blond, que j'appelle désormais mon bourreau n° 1, fait un geste au soldat qui pointe sa baïonnette sur ma poitrine en criant en allemand: "Debout!" Dans un sursaut douloureux, je me redresse. J'ai terriblement mal. Je sens que mes jambes me portent difficilement. Instinctivement, je m'approche d'une chaise pour m'asseoir. Le soldat la retire brutalement et me lance sa crosse sur les pieds. Je ne peux m'empêcher de hurler: "Quand ces procédés infâmes vont-ils cesser?" dis-je après avoir repris quelque peu mes esprits. – Pas avant, déclare mon bourreau n° 1, que vous n'ayez signé le protocole." Et à nouveau, il me tend le papier. [...] Ils me traînent maintenant jusqu'à une table où est placé le "protocole". Moi: "Non, je ne signerai pas. Vous savez bien que je ne peux pas apposer ma signature au bas d'un texte qui déshonore l'armée française." Alors, avec une force peu commune chez un petit bonhomme de cette espèce, il me projette violemment contre la table. Je titube un peu pour rétablir mon équilibre, ce qui déchaîne les rires des trois nazis. Comme je ne me résous pas à me pencher pour prendre la plume, je reçois entre les omoplates un coup qui me fait chanceler. C'est l'officier qui se trouve derrière moi qui m'a frappé vio-

lemment avec la crosse de son arme. » Les sévices s'enchaînent. On le renvoie dans sa cellule la nuit venue. La veille, Jean Moulin, sans doute pris d'un pressentiment, a encore écrit à sa sœur et à sa mère: « Si les Allemands, ils sont capables de tout, me faisiez dire des choses contraires à l'honneur, vous savez déjà que cela n'est pas vrai. » Arrivé aux limites de sa capacité à encaisser les coups, redoutant la reprise des sévices le jour suivant, Jean Moulin, dans la nuit, se tranche la gorge avec un tesson de bouteille. Son cachot juxta les services d'urgences d'un hôpital. Les nazis le retrouvent au petit matin du 18 juin, dans son uniforme de préfet ensanglanté et le sauvent de justesse. Le préfet Jean Moulin sera révoqué par Vichy le 11 novembre 1940.

Mardi
18
JUIN 1940

4 HEURES: UNE MISSION SECRÈTE ORDONNÉE PAR CHURCHILL. Ignorant que la famille de Gaulle va quitter Carantec, Churchill ordonne une mission secrète pour

l'exfiltrer et la conduire à Londres: un hydravion décolle d'une base proche de Plymouth le 18 juin vers 3 heures du matin en direction des côtes bretonnes. Un épais brouillard recouvre la région de Ploudaniel. Vers 4 heures, des témoins entendent le bruit d'un avion volant très bas.

L'avion tente un atterrissage, heurte un talus puis s'écrase dans un champ à Kerbiquet. Les quatre membres d'équipage, tous gravement blessés, meurent peu de temps après avoir été extraits de la carcasse de l'hydravion: le lieutenant John Bell, pilote australien, le sergent Charles Harris, opérateur radio australien, le caporal Bernard Nowell, mécanicien anglais, et le capitaine Norman Hope, un agent des services secrets britanniques.



L'APPEL DU 18 JUIN. À Londres, Charles de Gaulle lance son appel historique sur les ondes de la BBC. ♦



LEBRECHT HISTORY/BRIDGEMAN IMAGES

L'HEURE DES CHOIX (16 JUIN AU 22 JUIN)

LES SIX APPELS DU 18 JUIN

Le général entre dans l'Histoire avec ce texte. Mais on oublie que de Gaulle a, en fonction des événements, remanié cette déclaration. Enregistré à de nombreuses reprises entre le 18 juin et le 2 juillet, il trouvera sa forme définitive avec la célèbre affiche de l'appel « À tous les Français ».

PAR JEAN-PIERRE GUÉNO

Derrière le texte historique se cachent bien des étapes. Le « véritable » appel, celui concocté par Charles de Gaulle le 18 juin, n'est pas celui de son ébauche rédigée la veille au soir : « La défaite française a été causée par la force mécanique, aérienne et terrestre des Allemands. L'action foudroyante de la force mécanique a fait effondrer le moral du commandement et du gouvernement. À la suite de cet effondrement,

deux voies étaient ouvertes : ou bien la voie de l'abandon et du désespoir. Cette voie menait à la capitulation. C'est celle qu'a choisie le gouvernement Pétain. Ou bien celle de l'honneur et de l'espérance. C'est celle qu'ont choisie mes compagnons et moi. »

Il n'est pas non plus celui qui est enregistré le 18 juin, à 18 heures, sur les antennes de la BBC, puis annoncé à 20h15 et diffusé à 22 heures. En effet,

Aux armes, citoyens Le 5 août, quelques murs de Londres se couvrent de la déclaration d'un obscur général français. Une version définitive qui appelle désormais les civils à rejoindre les militaires pour poursuivre la lutte.

son introduction a été censurée par les Anglais : la phrase « Les chefs qui, depuis de nombreuses années, sont à la tête des armées françaises, ont formé un gouvernement. Ce gouvernement, alléguant la défaite de nos armées, s'est mis en rapport avec l'ennemi pour cesser le combat » est devenue « Le gouvernement français a demandé à l'ennemi à quelles conditions pourrait cesser le combat. Il a déclaré que si ces conditions étaient contraires à l'honneur, à la dignité, à l'indépendance de la France, la lutte devrait continuer ». La trace du discours authentique, non censuré, figure dans le manuscrit original offert par Charles à son épouse, Yvonne, et dans sa retranscription, en allemand, établie par les services d'écoutes helvétiques. L'enregistrement de l'appel censuré diffusé le 18 juin n'a pas été conservé. Très rares sont les Français qui l'ont entendu, et ces derniers le confondent souvent avec les autres appels ou avec des révélations ultérieures.

L'appel du 22 juin est le second prononcé par le général de Gaulle à la BBC. Sa phrase introductive – « Le gouvernement français, après avoir demandé l'armistice, connaît, maintenant, les conditions dictées par l'ennemi. Il résulte de ces conditions que les forces françaises de terre, de mer et de l'air seraient entièrement démobilisées, que nos armes seraient livrées, que le territoire français serait totalement occupé et que le gouvernement français tomberait sous la dépendance de l'Allemagne et de l'Italie. On peut donc dire que cet armistice serait non seulement une capitulation mais encore un asservissement » – prouve que les conditions désastreuses pour la France de l'armistice franco-allemand signé ce même 22 juin à Rethondes sont désormais connues avec précision.

Une pensée évolutive

Deux autres appels sont lancés le 2 juillet. L'un est radiophonique : « Il y a aujourd'hui neuf jours que le gouvernement qui fut à Bordeaux a signé la capitulation exigée par l'Allemagne. Il y a sept jours que le même gouvernement a signé la capitulation exigée par l'Ita-



BRIDGEMAN IMAGES

Thème et versions Le texte du 17 juin sera réécrit, puis en partie censuré par les Anglais ; l'appel du 18 sera différent, de même que celui du 22, ceux du 2 juillet et celui du 5 août !

lie. » L'autre, qui s'inspire de l'ébauche du 17 juin, est filmé : « La défaite française a été causée par la force mécanique, aérienne et terrestre de l'ennemi. » Enfin, voici le texte de l'affiche « À tous les Français », placardée le 5 août 1940 dans quelques rues de Londres. C'est celui que beaucoup ont retenu : « La France a perdu une bataille mais la France n'a pas perdu la guerre. » L'une de ses phrases clés, « Des gouvernants

de rencontre ont pu capituler, cédant à la panique, oubliant l'honneur, livrant le pays à la servitude », n'a jamais figuré dans l'appel du 18 juin. Alors que ce dernier concerne surtout les militaires, celui de juillet englobe les civils. D'une certaine manière, l'appel du 18 juin est un appel fantôme. Les six versions qui l'entourent en ont fait un mythe et reflètent toutes le souffle et la chronologie de la pensée de Charles de Gaulle. ♦



BRIDGEMAN IMAGES

La femme derrière le discours

Avant de devenir journaliste, correspondante de guerre, carmélite pendant cinq ans puis diplomate, Elisabeth de Miribel (1915-2005) a dactylographié l'appel du 18 juin du haut de ses 25 ans. L'arrière-petite-fille du maréchal de Mac-Mahon, deuxième président de la III^e République, s'engage très tôt dans les mouvements sociaux-chrétiens. Dès la déclaration de guerre en septembre 1939, elle se présente au ministère des Affaires étrangères, qui l'affecte à Londres au sein de la Mission française de guerre économique. Le 17 juin 1940, son ami d'enfance Geoffroy Chodron de Courcel, officier d'ordonnance de De Gaulle, recherche une secrétaire capable de déchiffrer l'écriture du général et de la transcrire à la machine. Il la sollicite, elle accepte. Dans l'appartement du général et de son aide de camp à Seamore Place, à Londres, elle tape à deux doigts la première version du discours. De Gaulle la transmet au ministre de l'Information Duff Cooper, qui en communique le projet à Churchill. L'après-midi, le général se voit obligé de corriger son texte « en fumant cigarette sur cigarette ». Elisabeth de Miribel peut enfin taper la version ultime de l'appel. Le travail terminé, de Gaulle et son aide de camp rejoignent le siège de la BBC, où ils retrouvent le général Spears et deux journalistes britanniques. On connaît la suite... J.-P. G.

L'HEURE DES CHOIX (16 JUIN AU 22 JUIN)

LE FRONT DES ALPES : LA VICTOIRE OUBLIÉE

Du 20 au 24 juin, de la Savoie à la Méditerranée, les troupes françaises repoussent les assauts des armées du Duce. Un succès incroyable, parfois obtenu dans des conditions extrêmes, à plus de 3 000 m d'altitude.

PAR ÉRIC TEYSSIER



LAURENT DEMOUZON

Le 10 juin, depuis le balcon du palazzo Venezia à Rome, Mussolini annonce à une foule en délire l'entrée en guerre de l'Italie contre la France et la Grande-Bretagne. L'armée française s'est effondrée plus vite que prévue, et le Duce entend bien profiter de l'occasion. Pourtant, ses généraux sont consternés. Rien n'est prêt...

La marine marchande italienne n'a même pas été prévenue du danger imminent. En quelques jours, un tiers de son tonnage est capturé ! Si la marine de guerre est puissante, elle manque de carburant et ne peut presque pas sortir de ses bases. L'aviation est techniquement dépassée et l'armée manque de tout. Lorsque ses généraux annoncent que les soldats manquent d'uniformes, le Duce rétorque qu'il lui faut « juste

Droit au but...

Les patrouilles des bataillons alpins de forteresse laissent place, le 21 juin 1940, au pilonnage du fort du Chaberton (3 100 m), tenu par les Italiens, dont on distingue les coupoles d'artillerie qui menacent Briançon.



LAURENT DEMOUZON

quelques milliers de morts pour s'asseoir à la table des négociations». Il veut un succès rapide pour exiger Nice, la Corse, la Tunisie et toute la flotte française. Profondément francophile, le chef d'état-major de l'armée, le maréchal Badoglio (1871-1956), ne peut qu'obéir et accepter de combattre ses frères d'armes de la Première Guerre mondiale.

Sur le front des Alpes, les Italiens alignent deux armées fortes de plus de

300 000 hommes. Mais ces troupes, en plus d'être mal équipées, sont peu entraînées et peu motivées. Face à eux, le général Olry (1880-1944) a dû retirer ses meilleures unités pour tenter d'arrêter les Allemands au nord. Le 10 juin, il ne dispose plus que de 180 000 soldats, dont 80 000 à la frontière. La plupart appartiennent à des divisions de catégorie B, et rares sont les unités d'élite, composées de chasseurs alpins prêts à en découdre.

Rien ou presque ne se passe pendant la première semaine, hormis quelques raids aériens italiens sur Toulon facilement repoussés. Le 14 juin, la marine italienne ne parvient pas à empêcher le coup de main qu'une escadre française mène sur Gènes. Le lendemain, l'adjudant Le Gloan réussit l'exploit d'abattre quatre chasseurs et un bombardier italiens au-dessus de Saint-Tropez en une demi-heure. Quand la France demande un armistice le 17 juin, le front des Alpes n'a pas bougé. Lorsqu'il rencontre Mussolini à Munich le 18, Hitler affirme sa volonté d'offrir des conditions d'armistices modérées à la France. Aussi, le Duce ne doit rien exiger qui puisse décider les Français à continuer la lutte. L'Italie ne doit surtout pas réclamer la livraison de la flotte et elle n'occupera que ce qu'elle aura conquis, c'est-à-dire rien... Pour sauver la face, Mussolini ordonne alors une attaque dès le 20 juin. À cette date, les arrières du général Olry sont déjà menacés, car les Allemands sont à Lyon. Une partie des troupes des Alpes est désormais engagée pour ralentir l'avance de la Wehrmacht, qui marche sur Grenoble.

Un coup de poignard

Aussi, Mussolini imagine obtenir un succès facile contre des Français qui n'opposeront qu'une résistance symbolique. Mais il n'en sera rien. Avec l'énergie du désespoir, les Français s'accrochent au terrain et font face à ce qu'ils considèrent comme un coup de poignard dans le dos. Alors qu'ils entretenaient jusqu'au 10 juin des rapports cordiaux, les chasseurs alpins et les *Alpini* sont contraints à un incompréhensible combat fratricide. Comme la température nocturne atteint -20 °C, de nombreux soldats italiens sont atteints de gelures graves. Malgré de lourdes pertes, leurs attaques ne donnent aucun résultat. L'Italie subit même une humiliation : face à Briançon, les Italiens disposent d'une imposante forteresse au sommet du Chaberton. À 3 100 mètres d'altitude,

Le 10 juin, Galeazzo Ciano, ministre des Affaires étrangères et gendre du Duce, signifie la déclaration de guerre de l'Italie à la France. L'ambassadeur François Poncet, qui la reçoit, lui dit alors :

“

Les Allemands sont des maîtres durs. Vous vous en apercevrez. Pour ma part, je ne parviens pas à me résoudre à vous considérer comme un ennemi ”

huit coupes blindées sont armées de pièces de 149 mm qui menacent le territoire français. Fierté de l'Italie, ce « cuirassé des nuages » est considéré comme inexpugnable. Pourtant, les Français ont réussi l'exploit d'installer quatre mortiers de 280 mm à plus de 2 000 mètres d'altitude. Grâce à la pré-

cision de leur tir, six tourelles du Chaberton sur huit sont mises hors de combat dès le 21 juin.

À l'extrémité sud du front des Alpes, Menton est également attaquée, mais le fort de Pont-Saint-Louis barre la route du littoral. Pendant deux semaines, neuf chasseurs alpins défendent ce petit blockhaus armé d'un seul canon. Soutenus par l'artillerie disposée autour de Menton, ils interdisent le passage à l'armée italienne en lui causant de lourdes pertes. Le 25 juin à l'aube, alors que les Italiens n'ont percé nulle part, l'armistice entre enfin en vigueur. Encerclés, les neuf soldats acceptent de se replier avec leurs armes deux jours après la signature de l'armistice. Le sous-lieutenant Charles Gros abandonne son ouvrage, mais après avoir fermé la porte et emporté la clé...

Dans cette bataille, la France a perdu 400 soldats, dont 37 morts. L'Italie déplore la perte de 5 000 hommes, dont 600 morts et des centaines de disparus. Ils permettront à Mussolini d'être à la table des négociations, avec pour seul résultat de pouvoir occuper Menton ♦

... et droit

du sang Le Duce (debout) inspecte le secteur du Petit-Saint-Bernard. « Quelques milliers de morts », déclare-t-il, lui sont nécessaires pour pouvoir s'asseoir à la table des vainqueurs aux côtés de l'Allemagne...



L'HEURE DES CHOIX (16 JUIN AU 22 JUIN)

UN ARMISTICE SOUS ÉCOUTE

Présentés comme un scoop inédit en 2019, les enregistrements secrets des discussions tenues dans le wagon de Rethondes relèvent d'une vieille histoire. Ils n'en restent pas moins édifiants.

PAR JEAN-PIERRE GUÉNO

Hitler met en scène les « négociations » de l'armistice de façon quasi wagnérienne. Il tient sa revanche et sa vengeance : le projet de convention est allemand ; la presse du monde entier est convoquée par Goebbels ; la délégation française n'a d'abord pas le droit de communiquer avec le gouvernement replié à Bordeaux. Enfin, les négociations n'ont pas lieu à Paris mais dans la forêt de Compiègne !

Avant même l'arrivée de la délégation française, composée des généraux Parisot et Bergeret, du vice-amiral Le Luc, de l'ambassadeur Léon Noël et du chef de la délégation, le gé-

néral Charles Huntziger, Hitler fait truffer le wagon de micros reliés à un camion technique dissimulé à proximité. Durant toute la négociation, le moindre mot, le moindre bruit, sera ainsi enregistré.

Le document est terrible. On y perçoit la détresse de Charles Huntziger, déjà otage et prisonnier de guerre à sa ma-

nière, qui tente d'affirmer en vain : « Je tiens à vous dire qu'il y a certaines conditions que nous n'accepterons pas quoi qu'il arrive. » Sa voix mal assurée traduit son malaise et son humiliation. Le son rend aujourd'hui concret le rapport des forces qui règne alors et immortalise le basculement

vers la « collaboration ».

On n'entendra pas la voix du Führer, car Hitler, qui assiste au tout début de la rencontre, ne prononcera pas un mot. Les négociations commencent par une déclaration solennelle, débutant par « La France est vaincue ». Ce

texte, écrit par Hitler, est lu par le général Keitel et prononcé en français par Paul-Otto Schmidt, le traducteur de Hitler, l'homme qui a aidé à rédiger la convention pendant la nuit précédente.

Puis on entend Hitler quitter la pièce. Ce sont juste des bruits de pas, mais tellement impressionnants... Tous les militaires restés dans le wagon se lèvent à son départ, avant de se re-

LE GÉNÉRAL CHARLES HUNTZIGER

En 1939, ce militaire est censé être un grand talent de l'armée française. Il est pourtant considéré par certains comme le responsable de la défaite de Sedan en mai 1940. Chargé de diriger les délégations françaises qui doivent signer les conventions d'armistice avec l'Allemagne et l'Italie, il intègre ensuite le gouvernement du maréchal Pétain au poste clé de ministre de la Guerre. Il décédera dans un accident d'avion au retour d'une tournée d'inspection en Afrique du Nord. J.-P. G.



REXUS/FRANCE GALLIA/BOPIRO

mettre au travail. L'hymne allemand retentit à l'extérieur, entonné par les hommes et les musiciens du régiment Großdeutschland, pour saluer le départ de Hitler. Les Allemands remettent ensuite la convention d'armistice aux Français, qui en découvrent le texte.

Collaboration, acte I

Huntziger demande à pouvoir contacter son gouvernement par téléphone. La consigne de Pétain avant la négociation, c'est de préserver la flotte, de sauvegarder l'empire français et d'éviter l'occupation totale du territoire. Hitler accepte. Il a déjà d'autres projets. Signer la paix avec l'Angleterre ou entrer en guerre contre Churchill, et faire basculer la France dans le camp anti-britannique. Les vainqueurs veulent que leur soient remis les avions français, que la flotte soit rapatriée dans les ports de l'Atlantique sous contrôle allemand et que les ressortissants étrangers ennemis leur soient livrés.



La voix de ses maîtres

Le samedi 22 juin 1940 à 18h36, heure d'été allemande, l'armistice est ratifié dans la clairière de Rethondes, en forêt de Compiègne, dans le wagon même où a eu lieu la signature de l'armistice du 11 novembre 1918.

Cette voiture, numérotée 2419 D, avait été mise en service en 1914 par la Compagnie des wagons-lits, affectée au train du maréchal Foch en 1918, puis exposée aux Invalides puis dans la clairière de Rethondes pendant l'entre-deux-guerres. Emmenée en Allemagne après la signature de l'armistice et exhibée à Berlin, elle a été détruite en avril 1945 par les SS, sur ordre de Hitler, un mois avant la capitulation allemande.



Sillons de la honte

Pour garder le souvenir de l'humiliation française, Hitler a fait graver, sur 45 disques, les négociations tenues dans le wagon de l'armistice. Si des extraits en ont été diffusés dès 1990, c'est en 2015 qu'un double des enregistrements, offert par Hitler à Pétain, a resurgi dans une salle de ventes.

À 20h 15, une liaison est établie entre Rethondes et Bordeaux. Tout est écouté. Au terme de la négociation, qui reprend le 22 juin au matin, le gouvernement de Bordeaux résiste puis accepte les conditions d'application – qui accorderont aux nazis un pouvoir de chantage illimité sur Pétain. Huntziger signe en fin d'après-midi. Le double armistice avec l'Allemagne et l'Italie sera paraphé en Italie le 25 juin.

Les 45 disques offerts à Pétain constituent la vengeance de Hitler. Leurs extraits, soigneusement choisis par les Allemands, immortalisent à jamais le renoncement de Pétain et de Weygand. Après avoir subi une défaite militaire, la France vient de subir la pire défaite diplomatique de son histoire. ♦

PARIS, DST RMN-GRAND/PALAS/EMILIE CAMBER

photos des signataires et, surtout, les enregistrements de leurs conversations. Ils ont été découverts et diffusés pour la première fois, sur Europe 1, dans les années 1970 grâce à Alexandre Dolgorouky, documentaliste de Philippe Alfonsi et de Patrick Pesnot. Ils ont même fait l'objet d'un téléfilm, *L'Armistice de juin 1940*, réalisé par les deux compères en 1983, avant d'être rediffusés sur France Inter par le même Philippe Alfonsi en juin 1990 à l'occasion du cinquantième de l'armistice, puis repris dans un documentaire d'Emmanuel Amara, *Les Derniers Secrets d'Hitler*, en 2017.

En 2015, la copie inédite offerte à Pétain par Hitler a resurgi dans une salle de ventes allemande. Acquises par le passionné d'histoire Bruno Ledoux – qui avait déjà racheté en 2013 les archives de Hitler laissées dans son bunker à Berlin –, ces archives sont réparties en six heures d'extraits audio sur 45 disques 78-tours monoface en aluminium, réalisés à partir des bandes originales en plastique utilisées par BASF sur un tout nouvel enregistreur. Ils ont été offerts au maréchal Pétain, puis rangés dans une grosse boîte métallique glissée dans ses malles d'archives. Ils ont fait l'objet d'un nouveau documentaire d'Emmanuel Amara, *1940, les secrets de l'armistice*, en février 2019. Ils reposent aujourd'hui dans les collections des Archives nationales. ♦ J.-P. G.

S'il ne reste donc plus de traces du vrai wagon (une voiture similaire, issue de la même série de 1913, est exposée depuis 1950 dans la clairière de Rethondes), demeurent les films et les

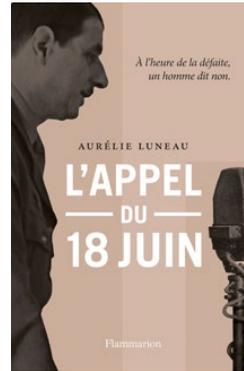
POUR EN SAVOIR PLUS

PAR DENIS LEFEBVRE

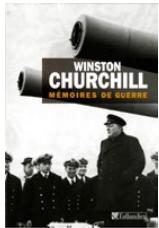
RADIOSCOPIE D'UN DISCOURS

Le 18 juin est une des grandes dates de l'histoire de France, symbolisant la désobéissance et le sursaut. Le nom de Charles de Gaulle s'impose, esprit nourri de la France et de son histoire. Aurélie Luneau nous brosse les grands traits de sa vie, avant d'aborder la guerre, l'effondrement militaire et politique, puis Londres, et l'appel. Tout est décrypté dans les moindres détails : une véritable enquête policière qui captive le lecteur. L'auteure ne se limite pas à juin 1940, elle nous montre comment ce jour est entré dans la mythologie, pendant la guerre et ensuite – c'est après 1958 que l'anniversaire est devenu une fête quasi officielle... Les décennies suivantes sont aussi présentes, avec plus ou moins de faste commémoratif selon les présidents successifs. Ce livre réserve bien d'autres surprises, notamment autour de la récupération, à partir de mai 1968, du symbole de l'appel historique. Des étudiants lancent un « appel du 10 juin 1968 », adressé aux « révolutionnaires qui se trouvent sur le territoire français », travailleurs et étudiants, pour qu'ils s'organisent et luttent. Et ce n'est pas fini ! En 1976, le quotidien *Libération* publie un « appel du 18 joint », qui réclame la dépénalisation du cannabis. En 2016, des apiculteurs de Haute-Garonne lancent « l'abeille du 18 juin » pour protester contre l'usage des pesticides. Ces « appels » entendent jouer à plein sur l'imaginaire et la symbolique résistante de celui de Charles de Gaulle. À quand la prochaine étape ?

■ *L'Appel du 18 juin*, d'Aurélie Luneau (Flammarion, 351 p., 21,90 euros).



La guerre avec style



Seules 140 pages de ce volume concernent 1940, et pourtant il faut les lire, dans cette édition traduite, annotée et établie par François Kersaudy. Ce

livre est sans doute un monument rédigé par l'auteur à sa propre gloire, qui a dû aussi édulcorer bien des faits et atténuer certains de ses jugements sur quelques personnalités. Nous entrons dans le cerveau de l'homme d'État, qui nous décrit l'agonie de la France, ses colères et ses doutes. Ce livre est aussi, comme l'écrit François Kersaudy, « une œuvre littéraire au sens le plus noble du mot ».

■ *Mémoires de guerre, 1919-1941*, de Winston Churchill (Tallandier, 446 p., 29 euros).

Un désastre au scalpel



En juin 1940, Hitler promet une « victoire totale ». De Gaulle, lui, parle au même moment de « guerre totale » : il ne s'est pas trompé. On le comprend à la lecture de ce livre, plongée passionnante

dans ce mois de juin que nous vivons dans ses moindres détails. L'auteur semble avoir dépouillé tous les cartons des archives de la Défense, en n'oubliant pas de recueillir des témoignages de survivants. Rien ne manque pour nous faire vivre le calvaire de l'armée française, l'exode, les manœuvres politiques, l'armistice... Et tant d'événements encore, tant de portraits d'acteurs connus ou obscurs. Un beau livre, un grand livre.

■ *juin 1940*, de Gilles Ragache (Perrin, 384 p., 23 euros).

Bibliographie

MÉMOIRES, JOURNAUX

LES DERNIERS JOURS DE PARIS. CARNETS D'UN JOURNALISTE, d'Alexander WERTH, (1941, rééd. Slatkine et C^e, 2017).

MÉMOIRES, t. 3 : « Rappel au service », de Maxime WEYGAND (Flammarion, 1950).

AU CŒUR DE LA MÊLÉE, 1930-1945, de Paul REYNAUD (Flammarion, 1951).

MÉMOIRES DE GUERRE, t. 1 : « L'appel », de Charles de GAULLE (Plon, 1954).

TÉMOIGNAGE SUR UNE CATASTROPHE, t. 2 : « La chute de la France », d'Edward Louis SPEARS (Presses de la Cité, 1964).

JOURNAL D'UNE DÉFAITE, 23 AOÛT 1939 - 6 JUIN 1940, de Paul de VILLELUME (Fayard, 1976).

LA RUPTURE DE 1940, de Dominique LECA (Fayard, 1978).

JOURNAL, 1939-1940, de Roland de MARGERIE (Grasset, 2010).

OUVRAGES GÉNÉRAUX

L'ÉTRANGE DÉFAITE, de Marc BLOCH (Gallimard, 1990).

LA CAMPAGNE DE 1940, de Christine LEVISSÉ-TOUZÉ (dir.) (Tallandier, 2001).

DE GAULLE, de Julian JACKSON (Seuil, 2010).

MAI-JUIN 1940. DÉFAITE FRANÇAISE, VICTOIRE ALLEMANDE, SOUS L'ŒIL DES HISTORIENS ÉTRANGERS, de Maurice VAÏSSE (dir.) (Autrement, 2010).

LE SYNDROME DE 1940. UN TROU NOIR MÉMORIEL ?, de Gilles VERGNON et Yves SANTAMARIA (dir.) (Riveneuve, 2015).

FRANCE 1940 : DÉFENDRE LA RÉPUBLIQUE, de Phillip G. NORD (Perrin, 2018).

1940, de Rémy PORTE (Perrin, coll. « Vérités et légendes », 2020).

Complétez votre collection

Cochez les numéros qui vous intéressent puis calculez le montant de votre commande à l'aide de notre grille tarifaire.

LE MENSUEL
5,70€ le numéro



NUMÉRO SPÉCIAL
5,95€ le numéro

ANNÉE 2018

- N°853 janvier 2018
Jules César. La face obscure
- N°854 février 2018
Catalogne. 1640-2018. Quatre siècles de rébellion
- N°855 mars 2018
1914-1918. La guerre des espionnes et des espions
- N°856 avril 2018
Guerre d'Algérie. Paroles de soldats
- N°857 mai 2018
La grande aventure du bébé. Des Romains à Dolto
- N°858 juin 2018
Marie-Antoinette était-elle coupable ?
- N°859-860 juillet-août 2018
La saga des Windsor
- N°861 septembre 2018
Ces Italiens qui ont fait la France
- N°862 octobre 2018
1789-1793. Histoire d'une révolution. Comment Louis XVI a fini guillotiné
- N°863 novembre 2018
1918 - 2018. Mémoires de Poilus. Secrets de famille, confidences, journaux intimes
- N°864 décembre 2018
L'Église et la sexualité. 2 000 ans de débats enflammés

ANNÉE 2019

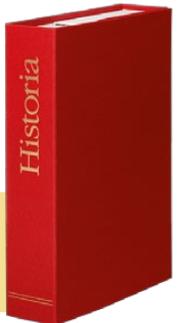
- N°865 janvier 2019
Léonard de Vinci. Génie et mercenaire
- N°866 février 2019
Les Juifs et la France. De 1789 à aujourd'hui
- N°867 mars 2019
Toutankhamon, cet inconnu.
- N°868 avril 2019
Rome. Les dernières heures de la République.
- N°869 mai 2019
Notre Histoire
- N°870 juin 2019
6 juin 1944. Les héros français du Jour J
- 871-872 juillet-août 2019
Abbayes et monastères. 100 fabuleuses épopées.
- 873 septembre 2019
Napoléon. Les secrets d'un chef de guerre
- N°874 octobre 2019
La France sous la Terreur. 1793-1794
- N°875 novembre 2019
1945-1991. USA-URSS. La guerre des mondes

ANNÉE 2018

- SP39 La véritable histoire des Tuniques bleues
- SP40 Renaissance. Quand les femmes gouvernaient le monde
- SP41 Conquistadores. Le choc des civilisations
- SP42 L'Écosse des Highlanders. Mythes et réalité
- SP43 Pompéi. 2 000 ans après la catastrophe, les dernières découvertes
- SP44 Athènes contre Sparte. La guerre du Péloponnèse

ANNÉE 2019

- SP45 Mythes et légendes du Moyen Âge
- SP46 Des Animaux et des Hommes.
- SP47 Charles Quint. Le maître de l'empire
- SP48 Gangsters. L'Amérique des années folles (1919-1933)
- SP49 1604-1962. L'aventure coloniale française
- SP50 Les Monstres. Comment l'homme apprivoise ses peurs depuis l'Antiquité



Conservez vos numéros, dans cet élégant coffret réalisé dans une matière à la fois solide et raffinée.

⇒ **13€ seulement** (hors frais de port)

Retrouvez l'intégralité des numéros disponibles sur le site www.historia.fr

Merci de retourner cette page complétée et accompagnée de votre règlement à :
HISTORIA - VPC - 8 rue d'Aboukir - 75002 Paris - commandes@sophiapublications.fr - 01 70 98 19 24

J'indique mes coordonnées M. Mme Mlle

VPC 882

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____ Ville : _____ Pays : _____

Calculez le montant de votre commande

Articles	Qté	Prix unitaire	TOTAL
HISTORIA			
Exemplaire(s)	X	5,70 €	=€
NUMÉRO SPÉCIAL			
Exemplaire(s)	X	5,95 €	=€
LE COFFRET			
Exemplaire(s)	X	13,00 €	=€
FRAIS DE PORT France métropolitaine (Étranger, nous contacter)			
1,50€ le numéro / + 0,50€ le numéro supplémentaire€			
6,85€ le coffret / 8,35€ de 2 à 3 / 9,10€ de 4 à 5€			
Au-delà de 5 coffrets, nous contacter.			
Total de ma commande (Frais de port inclus)		€

Téléphone : _____

Pour une meilleure gestion de votre commande, merci de nous indiquer votre email :

E-mail :@.....

J'accepte de recevoir par mail, des offres des partenaires d'Historia.

Je règle par chèque à l'ordre de Sophia Publications

Pour tout paiement par CB, rendez-vous sur le site www.historia.fr

Votre commande vous parviendra dans les 10 jours qui suivent l'enregistrement de votre règlement.

La société Sophia Publications située au 8 rue d'Aboukir, Paris 2^e est responsable de traitement et collecte des données afin de servir votre commande. Vos données pourront être transmises à d'autres organismes (presse, VAD, caritatif) et sont conservées pour une durée de 6 ans à partir de votre dernier achat. Vous pouvez exercer vos droits d'accès, de rectification, de limitation, de portabilité, d'opposition, d'effacement au traitement de vos données et définir vos directives post-mortem à l'adresse mail suivante : dpo@sophiapublications.fr en joignant une copie de votre carte d'identité. La société Sophia Publications dispose d'un délégué à la protection des données pouvant être contacté au 8 rue d'Aboukir, Paris 2^e ou à l'adresse mail dpo@sophiapublications.fr. À tout moment vous pouvez introduire une réclamation auprès de la CNIL.



BATELORSA

CARTE BLANCHE À
FRANCK FERRAND

Le duc de Berry se meurt

Il y a deux cents ans, le 7 juin 1820, on guillotinaient à Paris, en place de Grève, l'ouvrier sellier Louis Pierre Louvel. Quatre mois plus tôt, ce jeune bonapartiste orphelin de son empereur avait croisé, pour une issue fatale, la route du neveu du roi Louis XVIII, héritier du trône de France...





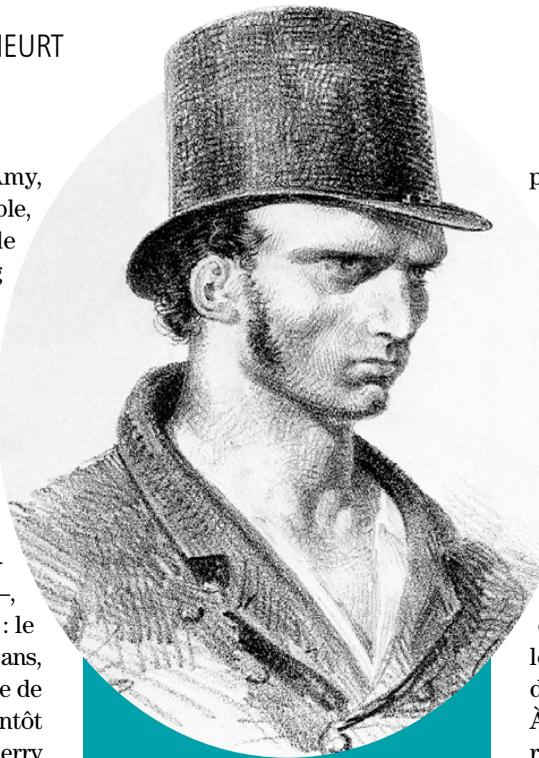
Final Charles Ferdinand de Bourbon, duc de Berry, est le seul prince – croyait-on – par qui les Bourbons de France peuvent se perpétuer. Las, en cette nuit du 13 février 1820, le royal espoir gît, au plus mal, sur une couche aménagée en toute hâte à l'Opéra.

C'est à Versailles, au temps de Louis XVI, que Louis Pierre Louvel a vu le jour. Pourtant, ce jeune homme n'a jamais juré que par Napoléon; jusqu'à le suivre dans sa chute, à l'île d'Elbe d'abord, à l'île d'Aix ensuite – il serait allé jusqu'à Sainte-Hélène si l'on avait bien voulu de lui... Orphelin de son empereur, Louvel a sombré dans un désespoir discret, d'autant plus dangereux. Sitôt Napoléon parti, il s'est acheté, sur le port de La Rochelle, un poinçon effilé et s'est juré de l'utiliser d'une manière peu professionnelle, pour attenter à la vie d'un prince débonnaire, seul en situation de perpétuer la dynastie royale: Charles Ferdinand, duc de Berry. Donc le neveu de Louis XVIII; le fils cadet de Monsieur, comte d'Artois. Comme Louvel, Charles Ferdinand était né à Versailles – mais la comparaison s'arrête ici. Car l'existence qu'il a vécue, enfant, aura été celle, fastueuse, d'un prince du sang d'Ancien Régime...

L'appel de Londres

Il avait 11 ans seulement lorsque son père, au lendemain du 14 juillet 1789, l'a emmené en exil. Ayant grandi dans le premier cercle des émigrés, il a rejoint les siens à Londres, à 24 ans, pour y mener la douce vie d'un prince sans couronne, du reste porté sur la bagatelle... Trois ou quatre ans plus tard, il est tombé amoureux d'une beauté anglaise, Amy Brown, avec laquelle il s'est mis en ménage. Elle lui a donné deux filles, pour égayer des jours tranquilles. « Je jouis de la plus pure de toutes les félicités humaines, devait-il même confier à son ami Clermont-Lodève: aimer et être aimé. » Hélas pour lui, l'Histoire vient tôt frapper à la porte de son foyer. La chute de Napoléon, en 1814, ramène en effet sa famille sur le trône restauré des Bourbons; et le charmant Berry, hier gentleman à l'embonpoint bonhomme, doit aujourd'hui s'installer à Paris >>>

» – où le suit la malheureuse Amy, confiée aux bons soins d'un ami fiable, le duc de Coigny. Quant au fils de France, il va devoir tenir son rang et – léger détail – doter la dynastie des héritiers qu'attend le royaume. On se pose en aparté la question fatidique : Berry a-t-il été jusqu'à épouser Amy Brown ? Personne n'en saura jamais rien ; que cette union ait existé ou non, qu'il ait fallu l'annuler – si le mariage éventuel était catholique – ou simplement l'ignorer – s'il était protestant –, une chose, une seule, est certaine : le 17 juin 1816, Charles Ferdinand, 38 ans, épouse la ravissante Marie-Caroline de Naples, de dix ans moins âgée. Bientôt enceinte, la nouvelle duchesse de Berry commence par décevoir l'opinion par deux naissances délicates – des petites princesses qui meurent au berceau. Une troisième, titrée Mademoiselle, naît en septembre 1819. Mais c'est un prince que tout le monde attend... Or, au mois de février 1820, Marie-Caroline peut annoncer à son époux qu'elle est de nouveau « dans une position avantageuse » – la nouvelle est tenue secrète. Le carnaval de 1820 est spécialement brillant à Paris – très froid, aussi, la gelée blanche s'emparant, presque chaque nuit, de la capitale. Le tout récent ministère Decazes fait souffler sur les milieux élégants un air de liberté, pour ne pas dire de licence, qu'on n'avait plus connu depuis le Directoire. Aussi la belle société, toute à ses fêtes et à ses bals d'hiver, court-elle de mascarades en soirées costumées... Le dimanche 13 février, la présence du duc et de la duchesse de Berry est annoncée à l'Opéra – superbe



Portrait-robot Louis Pierre Louvel était un « jeune homme à figure sale et chafouine », écrit Chateaubriand (*Mémoires d'outre-tombe*), qui, fidèle à ses principes, a « voulu tuer la race entière [des Bourbons] d'un seul coup ».

APIT/GAMMA-RAPHO

salle qui, à l'époque, occupe l'emplacement de l'actuel square Louvois. On n'a pas jugé bon de préciser à la princesse que, dans le ballet, doit se produire la belle Virginie Oreille, alors plus que proche de son époux volage... La grossesse de la duchesse de Berry n'étant connue de personne, on ne saurait de toute façon s'en autoriser pour différer la sortie du couple princier. Tout le monde attend les Berry à cette soirée brillante – tout le monde, à commencer par le sellier Louvel, qui passe sa journée à marcher dans le quartier, éprouvant du doigt, dans sa

poche, la pointe acérée de son alène... À 8 heures tapantes, dans la nuit déjà noire, résonne le roulement de plusieurs berlines somptueuses, dont s'extraient le duc et la duchesse de Berry, et leurs intimes. Louvel est là, tout près, dans la nuit froide ; mais il ne se manifeste pas. L'assassin erre dans le quartier ; puis, un peu avant 11 heures, il revient se poster à portée de l'issue officielle.

À l'intérieur, un ballet de Louis Milon, *Les Nocés de Gamache*, vient de commencer. Au premier rang de la loge royale, Charles Ferdinand feint de ne pas trop admirer M^{elle} Oreille... À ses côtés, Marie-Caroline bâille derrière son face-à-main de taffetas bleu. Son mari fronce les sourcils, demande l'heure à un gentilhomme de la loge – « 11 heures, Monseigneur » – puis se penche vers elle : « Allons, Caroline, sois raisonnable ! » La princesse se lève discrètement ; le prince et quelques personnes de la suite l'accompagnent jusqu'à sa voiture.

« Un fameux brutal »

Dehors, le froid est de plus en plus vif. Dès que s'ébranle l'équipage de la duchesse de Berry, le comte de Choiseul regagne le vestibule en se frottant les bras ; il est sur le point de rentrer quand, dans son dos, le duc de Berry, bousculé dans la pénombre par un inconnu, s'exclame : « Voilà un fameux brutal ! – Prenez donc garde ! lance Choiseul, interloqué, à l'indélicat qui se sauve. – Ah ! l'interrompt le prince, je suis assassiné. Cet homme m'a tué ! – Monseigneur, vous êtes blessé ? – Je suis mort, vous dis-je. Mort ! Je tiens le poignard. » L'on s'émeut, l'on soutient le blessé, l'on poursuit l'agresseur dans la nuit... La duchesse de Berry a tout saisi ; elle fait arrêter sa voiture et saute à terre. M^{me} de Béthisy court au-devant d'elle, essaie de la retenir ; Marie-Caroline se dégage et se précipite vers Charles Ferdinand, à présent affaissé sur une borne : « Viens, soupire-t-il,

« Les Bourbons n'ont pas le droit de rentrer en France, et surtout d'y vouloir régner. [...] la nation serait déshonorée si elle se laissait gouverner par cette race de traîtres »

Louis Pierre Louvel, au cours de son procès



Requiem Il est 11 heures du soir lorsque le duc, raccompagnant son épouse, lasse, au carrosse stationné devant l'Opéra de la rue de Richelieu, où l'on donne *Les Noces de Gamache*, se heurte à un inconnu... Le théâtre sera ensuite détruit sur ordre de Louis XVIII, soucieux d'effacer le lieu du drame.

viens, ma Caroline, que je meure dans tes bras. » Il arrache lui-même l'âlène fichée dans son buste ; le sang jaillit, maculant affreusement la belle robe claire de la princesse. « Cette fois, je meurs ! Vite, un prêtre ! » Vient de paraître l'ouvreuse de la loge royale, alertée par les cris et les pleurs : « M^{me} Roulet, je suis assassiné ! » lui crie le prince, avant de retomber en arrière. Tandis que des poursuivants ont réussi à se saisir de Louvel et que des gentils-hommes remontent le blessé dans le petit salon de la loge royale – dont une fenêtre donne sur la rue Rameau –, M^{me} Roulet s'immisce dans celle du ministre de l'Intérieur : « M. le vicomte, le Prince est assassiné. – Quoi ? Que dites-vous ? » L'orchestre continue de jouer ; sur la scène, M^{lle} Oreille, toute à son art, enchaîne les fouettés et les

pointes... Dans le bureau de l'administrateur, on interroge Louvel, qui clame la haine qu'il voue aux princes de la maison de France. Pourtant, lorsqu'il entend, venant de la loge, les cris du blessé, qui demande grâce pour son meurtrier, on verra affleurer quelques larmes à ses yeux. « L'assassin est-il un étranger ? s'enquiert le duc de Berry, entre deux grimaces de douleur. – Non, Monseigneur. – Ah ! gémit le prince, il est bien cruel de mourir de la main d'un Français. Il faudra que j'aie sans doute offensé cet homme sans le savoir ! » Le D^r Bougon, accouru du parterre, tente de sucer la plaie pour faciliter l'épanchement ; le prince le repousse : « Que faites-vous là, mon ami ? L'arme était peut-être empoisonnée ! » Mais Louvel a certifié que non. Peu à peu, la nouvelle se répand, non seulement

dans le théâtre, mais à l'extérieur ; et l'on commence à voir affluer, rue Rameau, des gens costumés, surpris en pleines fêtes de carnaval. À la porte de la loge vient enfin de se présenter, tout éplorée dans sa tenue de ballet, Virginie Oreille ; on l'entraîne à l'écart, elle hurle et se débat ; le prince serre les mâchoires...

On l'a transféré dans une chambre de fortune, meublée à la diable d'un lit de camp ; on l'a déshabillé, épongé. On trempe ses pieds dans une bassine, on lui applique des ventouses. Les médecins prescrivent d'urgence saignée et lavement. « Pourquoi me torture-t-on ainsi ? Le poignard est allé jusqu'au cœur. » Les praticiens font jeter le sang et les déjections par la fenêtre, au vu des curieux effarés, attroupés en contrebas. Dans un grand fracas d'équi- >>>

» pages, la famille royale va finir par se retrouver à l'Opéra : le duc d'Angoulême, frère aîné du blessé, et son épouse sont conduits jusqu'à son chevet ; les cousins Orléans – dont le futur Louis-Philippe I^{er} – patientent déjà dans le salon attenant. M^{sr} Latil, évêque de Chartres, se propose d'entendre l'agonisant en confession. Quant à Monsieur, son père, il finit par se présenter, soutenu par le duc de Maillé, dans la voiture des Polignac. Seul fait encore défaut Louis XVIII, obèse et fatigué, difficile à déplacer.

Deux épilogues

Dupuytren aussi vient d'arriver. Le grand chirurgien sonde la plaie au doigt, ce qui arrache un nouveau hurlement au mourant. À chacun de ces cris déchirant la nuit répond le murmure consterné de la foule en masques, à présent agglutinée dans le froid, sous les fenêtres où s'agitent des ombres. Après une nouvelle confession, le duc de Berry rappelle sa femme pour lui avouer qu'avant leur mariage il a eu deux petites filles avec une dame anglaise... « Qu'on les fasse venir, répond à mi-voix la duchesse de Berry ; j'aurai soin de ces deux petites comme de la mienne. » Mais où est-elle, d'ailleurs, la petite Mademoiselle ?

Justement, la gouvernante des enfants de France vient de l'amener, dans ses langes. Son père fond en larmes en la voyant. Puis, quand se présentent enfin ses deux demi-sœurs, Charlotte et Louise, le prince leur parle en anglais : « *Honor your mother, dit-il, and follow always the path of virtue!* » (« Honorez votre mère et suivez toujours le chemin de la vertu. ») À son épouse : « Je te demande de prendre soin d'elles. » Les deux petites filles embrassent le nourrisson, sous le regard fixe de Marie-Caroline, qui lance à son mari : « Vous le voyez, Charles, j'ai maintenant trois enfants. »

Interminable agonie... Il est 5 heures lorsque, enfin, paraît le roi, sur une sorte de chaise à porteurs. Le mourant ras-

semble ce qu'il lui reste de forces pour supplier son oncle d'accorder sa grâce à l'assassin. « Tout cela demande réflexion », articule simplement Louis XVIII. Le duc de Berry va rendre l'âme, peu après 6 heures. En France, et dans toute l'Europe, la nouvelle fera l'effet d'une bombe. Decazes démissionne aussitôt ; c'en est fini des temps de mansuétude ; une chape de plomb s'abat sur le royaume... La mort tragique du duc de

Berry devait connaître deux épilogues : d'abord, le 7 juin, l'exécution publique de Louvel ; puis, surtout, le 29 septembre, la naissance posthume d'un petit prince, futur comte de Chambord, dont la venue au monde allait rendre absurde cet assassinat. De sorte que l'on a pu dire que, si Louvel avait su la princesse enceinte, il aurait renoncé, sans aucun doute, à son projet criminel... À quoi tient l'Histoire ! ♦



G. DAGLI ORTI / DE AGOSTINI PICTURE LIBRARY / BRIDGEMAN IMAGES

« *L'enfant du miracle* »

C'est en hommage à la ville de Bordeaux, première ralliée aux Bourbons en 1814, que son grand-oncle, le roi Louis XVIII, donne le titre de duc de Bordeaux à l'enfant posthume du duc de Berry, né aux Tuileries le 29 septembre 1820 – soit un peu plus de sept mois après l'assassinat de son père. Il sera surtout connu des Français sous celui de comte de Chambord, du nom du célèbre château que devait lui offrir une souscription nationale. Lors de l'abdication de son grand-père, le roi Charles X, en juillet 1830, c'est son oncle, le duc d'Angoulême, qui est censé monter sur le trône ; ce dernier ayant renoncé, le duc de Bordeaux devrait devenir roi. Cela ne se pourra, du fait de l'avènement de son cousin Orléans, devenu « Louis-Philippe I^{er}, roi des Français ». Pendant quarante ans, le comte de Chambord va vivre en exil, notamment à Frohsdorf, en Autriche, à partir de 1851. Le prince prétendant ne rentre en France qu'à la chute du Second Empire, en 1870. Mais, trois ans plus tard, son refus obstiné d'accepter le drapeau tricolore, hérité de la Révolution, comme emblème national aboutit à l'échec de sa restauration. La République est officiellement réinstaurée en 1875. Malade des voies digestives, l'ancien « enfant du miracle », comme on l'avait surnommé à sa naissance, va s'éteindre chez lui, à Frohsdorf, le 24 août 1883. F. F.

ABONNEZ-VOUS à

Historia

EN VERSION PAPIER ET NUMÉRIQUE **NOUVEAU**

à partir de
54€

+ EN CADEAU 2 n^{os} SPÉCIAUX au choix



Dans l'Europe de la Renaissance, le pouvoir politique est par tradition entre les mains des hommes. Pourtant, une trentaine de femmes gouvernent à cette époque sur tout le continent à des titres divers.



L'esprit de cette nation flotte partout, y compris dans notre imaginaire, truffé de clichés. Tout en démantelant les mythes de la réalité, Historia revient sur l'histoire de ce pays fascinant, à consommer sans modération.



Pompéi, lieu de villégiature des Romains aisés, alanguie en bordure du golfe de Naples, est balayée comme un fétu de paille par la colère du Vésuve en 48 heures de feu et de fureur.



À quoi ressemblent Sparte et Athènes au firmament de leur puissance ? Quels sont leurs systèmes politiques ? Comment s'organisent leurs sociétés ?

Bulletin d'abonnement

À renvoyer sous enveloppe affranchie à :
Historia - Service Abonnements • 4 rue de Mouchy 60438 NOAILLES Cedex

OUI, je souhaite m'abonner à Historia et je reçois **EN CADEAU**, 2 anciens numéros spéciaux d'Historia.

PHAM 882

FORMULE CLASSIQUE 1 AN - 10 numéros + 1 numéro double (en version papier et numérique*) au prix de **54€** au lieu de **64,20€****.

FORMULE PASSION 1 AN - 10 numéros + 1 numéro double + 6 numéros spéciaux d'Historia (en version papier et numérique*) au prix de **78€** au lieu de **99,90€****.

Je choisis mes 2 cadeaux :

Renaissance (G14) L'Écosse des Highlanders (G15) Pompéi (G16) Athènes contre Sparte (G17)

*Rendez-vous sur www.historia.fr et créez votre compte en ligne pour accéder à la version numérique des numéros compris dans votre abonnement.

J'indique mes coordonnées M. Mme Mlle

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____ Tél. : _____

Ville : _____

Pour accéder à la version numérique de vos numéros, merci de renseigner votre email :

.....@.....

Je règle par chèque à l'ordre d'Historia carte bancaire

N° _____

Expire fin : _____

Signature obligatoire

J'accepte de recevoir par mail, des offres des partenaires d'Historia.

** Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Historia au prix unitaire de 5€70, le numéro double au prix unitaire de 7€20 et les numéros spéciaux au prix unitaire de 6€50. Offre valable en France métropolitaine dans la limite des stocks disponibles. Vous recevrez vos cadeaux sous 8 semaines maximum. Service abonnements : 01 55 56 70 56. Email : abo.historia@groupe-gli.com. La société Sophia Publications située au 8 rue d'Aboukir, Paris 2e est responsable de traitement et collecte des données afin de servir votre abonnement. Vos données pourront être transmises à d'autres organismes (presse, VAD, caritatif) et sont conservées pour une durée de 6 ans à partir de votre désabonnement. Vous pouvez exercer vos droits d'accès, de rectification, de limitation, de portabilité, d'opposition, d'effacement au traitement de vos données et définir vos directives post-mortem à l'adresse mail suivante : dpo@sophiapublications.fr en joignant une copie de votre carte d'identité. La société Sophia Publications dispose d'un délégué à la protection des données pouvant être contacté au 8 rue d'Aboukir, Paris 2e ou à l'adresse mail dpo@sophiapublications.fr. À tout moment vous pouvez introduire une réclamation auprès de la CNIL.

Il y a cent ans

Jeanne d'Arc gagne sa place au paradis

Cheval de bataille

Le 8 mai 1869, date anniversaire de la libération d'Orléans par la Pucelle, M^{gr} Dupanloup « salue la sainte » en elle. Mais le rôle de chef de guerre tenu par « la sainte », entre autres aspects, embarrasse le Saint-Siège au moment d'autoriser l'ouverture d'une enquête...



Adressé par l'évêque d'Orléans au Vatican, l'appel à la canonisation de la Pucelle est accueilli avec circonspection. Il faut dire que le chemin qui mène au catalogue des saints est, dans son cas, semé d'écueils...

PAR XAVIER HÉLARY

Il en a fallu du temps, à l'Église catholique, pour faire de Jeanne d'Arc une sainte ! Ce n'est en effet que le 16 mai 1920 que le pape Benoît XV proclame la canonisation de la Pucelle d'Orléans. Le chemin a été long. Cinquante ans plus tôt, le 8 mai 1869, dans le cadre des fêtes qui commémorent chaque année la libération de la ville, l'évêque d'Orléans, M^{gr} Félix Dupanloup, déclare : « Je salue la sainte en elle. » Une demande officielle pour l'ouverture d'une enquête est ensuite envoyée à Rome.

Le Saint-Siège répond avec une prudence qui s'explique facilement. D'une part, il est difficile d'enquêter sur la vie et les mœurs d'une jeune femme morte quatre siècles plus tôt. Par définition, tous les témoins ont disparu, et le dossier qu'on peut réunir sur Jeanne, pour volumineux qu'il soit, n'en reste pas moins très biaisé. Au procès de condamnation de 1431, résolument à charge, s'oppose en effet le procès de réhabilitation de 1456, tout aussi orienté. D'autre part, entreprendre la canonisation de Jeanne d'Arc, c'est s'immiscer dans les querelles qui déchirent la société française. Au cours du XIX^e siècle, la Pucelle est devenue une héroïne nationale. Mais chaque camp veut se l'approprier, la droite catholique et monarchiste comme la gauche républicaine et anticléricale. Le Saint-Siège a-t-il intérêt à se lancer dans une telle démarche, alors que ses relations avec la France sont déjà suf-



Coupable ! Capturée par les Bourguignons, Jeanne est vendue aux Anglais fin 1430 puis jugée pour hérésie par la Sainte Inquisition. Un procès à charge à l'issue duquel elle est condamnée au bûcher (mai 1431).

fisamment difficiles sans cela ? La situation se complique encore quand la III^e République prend un tournant résolument anticlérical, qui aboutit à la loi de séparation des Églises et de l'État (1905) et à la rupture, l'année suivante, des relations diplomatiques avec le Saint-Siège.

Le principal problème, toutefois, concerne Jeanne elle-même. Contrairement à ce que l'on pourrait croire aujourd'hui, la sainteté de la Pucelle ne va pas de soi, ni en son temps ni à la fin du XIX^e siècle. Jeanne est une combattante, qui s'est explicitement présentée comme cheffe de guerre ; elle

a clairement outrepassé les limites du rôle que l'Église assigne aux femmes. Par ailleurs, elle a été condamnée au bûcher par un évêque, Pierre Cauchon, assisté d'un dominicain représentant l'Inquisition, et avec l'appui de la Faculté de théologie de l'Université de Paris. Même si la sentence a été cassée en 1456, l'Église, comme toute institution, hésite à revenir sur une erreur passée. Or, canoniser Jeanne, c'est reconnaître qu'un procès tenu selon les règles a abouti à la mort d'une sainte ; l'Église aurait donc brûlé une martyre ! Pour le Saint-Siège, c'est un pas difficile à franchir. Surtout, les voix de Jeanne embarrassent. Que faut-il penser de ses déclarations, quand elle affirme que, depuis qu'elle a 13 ans, l'archange saint Michel, les saintes Catherine et Marguerite s'adressent régulièrement à elle ? Même au cours de l'enquête conduite en 1456 sur l'ordre de Charles VII pour annuler la condamnation de Jeanne, les témoins interrogés sont pour le moins réservés sur la question. Certains, même, ne cachent pas leur scepticisme.

Rome sourd aux voix

À la fin du XIX^e siècle, malgré les apparitions de la Vierge qui se multiplient alors, les voix de Jeanne ne sont pas mieux acceptées, d'autant plus que leur message était clairement guerrier. C'est sur leur ordre, en effet, que la jeune femme dit combattre les Anglais et vouloir les bouter hors du « saint royaume de France ». Quand la Vierge se montre à Lourdes, à Bernadette Soubirous, à la fin des années 1850, c'est pour inciter à la pénitence et pour défendre le dogme de l'Immaculée Conception... Le contraste est patent. Dans ces conditions, on comprend que le Saint-Siège se soit montré prudent. Le pape Pie IX autorise toutefois le lancement des investigations, confiées à l'évêque d'Orléans, désigné comme président du tribunal chargé d'exa- >>>

» miner la cause. Lourde et complexe, la procédure se déroule en plusieurs étapes. La première se tient à Orléans. Entre 1874 et 1876, puis de nouveau en 1885, des dizaines de témoins, soigneusement sélectionnés, sont entendus. L'historien Jacques Dalarun a fait le compte: «Un demi-siècle de procédure, 12 procès distincts en France, quelque 280 séances en la seule ville d'Orléans, 7500 pages noircies par les notaires à Orléans, à Évreux, à Saint-Dié, une trentaine de fascicules imprimés échangés à Rome devant la Sacrée Congrégation des rites.» Comme Jeanne est morte depuis plus de quatre siècles, les dépositions ne se fondent que sur les actes des procès de condamnation et d'annulation, publiés dans les années 1840, et sur les nombreux ouvrages des historiens. Parmi ceux-ci, Jules Michelet et Jules Quicherat, libres penseurs notoires, sont prudemment écartés, au profit d'historiens catholiques, comme Henri Wallon ou Marius Sepet. Les témoignages sont ensuite envoyés à Rome, à la Congrégation des rites, qui en réalise la synthèse. L'image qui se

dégage de Jeanne est conforme à ce que l'Église attend des femmes de son temps. Plutôt que l'énergique et insolente Pucelle, qui bouscule Charles VII et cloue leur bec aux grands seigneurs et aux prélats, c'est une jeune fille douce et obéissante qui est mise en avant.

La première étape est franchie en janvier 1894, quand Jeanne est déclarée «vénérable» – le premier grade dans l'échelle de la sainteté catholique. À cette occasion, Léon XIII la revendique pour l'Église: *Johanna nostra est* («Jeanne est nôtre»). À gauche, en effet, dans les milieux anticléricaux, on met volontiers en avant le fait que Jeanne, jeune paysanne venue du peuple, a été trahie par son roi et brûlée par l'Église. Dans l'esprit du pape, il s'agit donc d'arrimer fer-

mement la Pucelle au camp catholique. Puisque Jeanne a été déclarée vénérable, une deuxième procédure (ou procès) peut s'ouvrir...

Toujours confiée à l'évêque d'Orléans, qui est désormais Stanislas

Touchet, elle vise à examiner les vertus de

Jeanne. Il faut aussi qu'un miracle soit attribué à son intercession. De fait, trois religieuses déclarent avoir été guéries à la suite des prières qu'elles avaient adressées à la

Pucelle. Les démarches n'aboutissent toutefois

qu'en 1909. Cette fois, Jeanne est élevée au rang de «bienheureuse». La béatification ouvre la voie à la dernière étape, consacrée surtout à l'examen de nouveaux miracles.

Double reconnaissance

En 1911, parmi les guérisons inexplicables par la médecine et prêtées à l'intercession de Jeanne, le tribunal présidé par l'évêque d'Orléans en retient deux, qui avaient bénéficié à deux femmes qui, cette fois, n'étaient pas des religieuses. Longuement scrutés par la Congrégation des rites, vérifiés par l'expertise des médecins, les miracles sont finalement reconnus comme authentiques – à l'époque comme aujourd'hui, il s'agit d'une étape indispensable pour la canonisation. La Première Guerre mondiale retarde la proclamation officielle, rendue complexe, de toute façon, par les relations difficiles entre la III^e République et le Saint-Siège, occupé jusqu'en août 1914 par l'intransigent Pie X.

La cérémonie a finalement lieu à Rome le 16 mai 1920. La canonisation de Jeanne apporte un peu de baume au cœur à une France meurtrie par la guerre. Le 24 juin suivant, sur une pro-

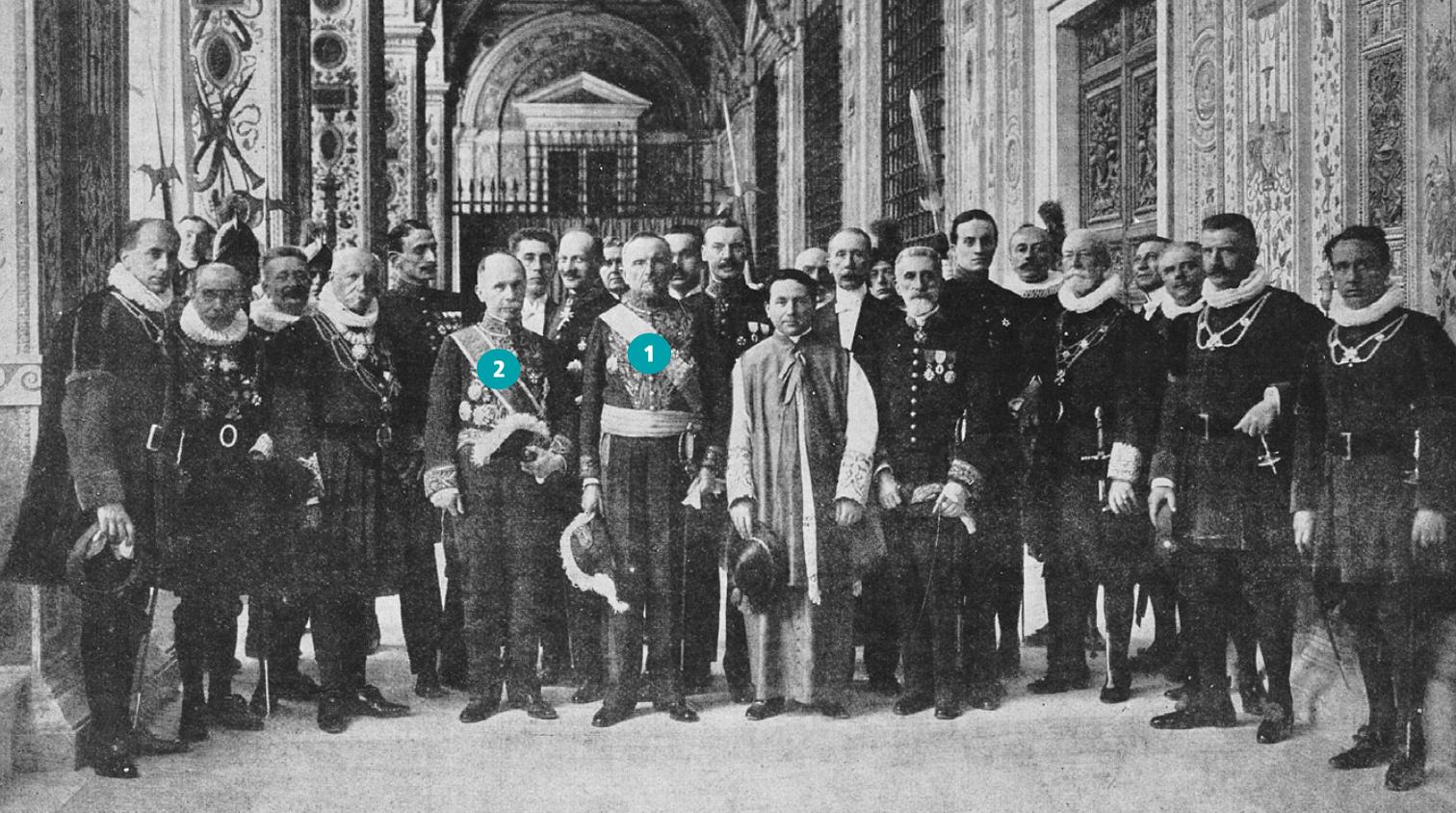
UN CIEL DÉGAGÉ

Souvent longs, et coûteux, certains procès de canonisation se distinguent par leur brièveté. Au Moyen Âge, l'archevêque de Cantorbéry Thomas Becket est canonisé en trois ans (1173), François d'Assise en deux (1228), Pierre de Vérone (1253) et Antoine de Padoue (1232) en... douze mois. Plus récemment, la palme revient à Mère Teresa (19 ans, 2016), suivie, au coude à coude, de Josemaría Escrivá de Balaguer (27 ans, 2002) et de Thérèse de Lisieux (28 ans, 1925).

J.-P. S.



Volte-face Dès 1449 et la prise de Rouen, le roi Charles VII regrette que la Pucelle soit morte «iniquement et [...] très cruellement». Il faut toutefois attendre l'élection du pape Calixte III, en 1455, pour que le premier procès soit révisé et déclaré le 7 juillet 1456 «sans valeur ni effet».



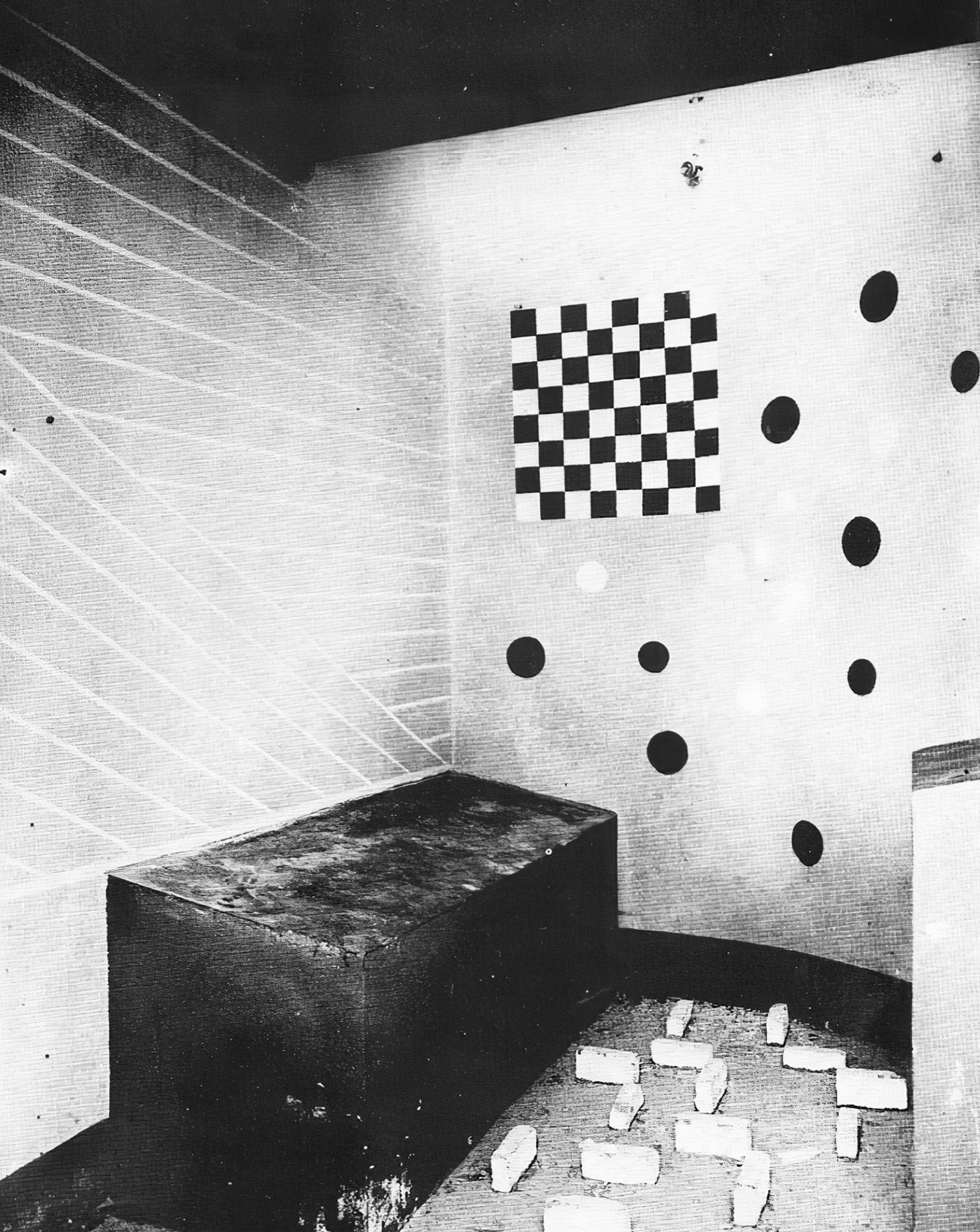
Retour en grâce Absente du procès canonique depuis le 6 janvier 1904, la France désigne un ambassadeur extraordinaire pour assister à la cérémonie du 16 mai 1920. L'historien Gabriel Hanotaux (1) prend ainsi la tête de la délégation française, aux côtés de Jean Doulcet (2), envoyé au Vatican deux mois plus tôt pour rétablir les relations diplomatiques entre les deux États et négocier la réouverture de l'ambassade.

position de Maurice Barrès, la Chambre des députés vote l'établissement de la fête nationale de Jeanne d'Arc: «La République française célébrera annuellement la fête de Jeanne d'Arc, fête du patriotisme» (le deuxième dimanche de mai, jour anniversaire de la levée du siège d'Orléans). Malgré l'opposition d'une partie de la gauche très anticléricale, la canonisation permet également la reprise des relations diplomatiques entre la France et le Saint-Siège, interrompues depuis 1906.

Le printemps 1920 voit donc la réconciliation, au moins pour un temps, des deux France autour de la figure de Jeanne d'Arc, proclamée simultanément sainte catholique et héroïne officielle de la nation. Pourtant, si spectaculaire soit-elle, cette double reconnaissance prélude au déclin de la ferveur pour la Pucelle d'Orléans, désormais associée au nationalisme et à la guerre. Alors que Jeanne est partout dans la France de la Belle Époque, son image se fige et se sclérose. De façon significative, vingt ans plus tard, ni le général de Gaulle ni le régime de Vichy ne mettront beaucoup en avant la figure de Jeanne. ♦

La cure de jouvence de Domrémy

Situé alors aux confins du royaume de France, le village de Domrémy est associé depuis le XV^e siècle à sa ressortissante la plus illustre. Après tout, c'est en l'honneur de Jeanne que Charles VII a exempté les habitants de tout impôt ! En 1580, Michel de Montaigne, sur le chemin de Plombières où il va prendre les eaux, fait un détour pour passer à Domrémy. Sur la façade de la maison natale, toujours aux mains de descendants d'un frère de Jeanne, il contemple les fresques qui représentent l'épopée de l'héroïne. En 1818, la maison est achetée par le conseil général des Vosges; une restauration lui donne l'aspect qu'elle a aujourd'hui, assez différent de ce qu'a pu connaître Jeanne dans son enfance. L'église où elle a été baptisée est également transformée. Tout au long du XIX^e siècle, le village reçoit de très nombreux visiteurs. À partir des années 1880, alors que la ferveur pour Jeanne connaît son apogée, l'Église organise un pèlerinage qui, en 1894, quand la Pucelle est proclamée vénérable, conduit 35 000 personnes à Domrémy. Au Bois-Chenu, un des endroits où Jeanne entendait ses voix, on commence la construction d'une basilique, consacrée en 1926. Depuis quelques années, le conseil départemental des Vosges mène un projet de grande ampleur pour redonner toute son attractivité à ce village exceptionnel. L'inauguration d'un nouveau parcours de visite et de la refonte du centre d'interprétation Visages de Jehanne devait avoir lieu au début du mois de mai 2020, mais les circonstances ont conduit à la reporter à l'automne. X. H.



Alphonse Laurencic

Le geôlier diabolique



Prisonnier des républicains espagnols, ce dandy français amateur d'art moderne va s'improviser architecte pour échapper à son sort et concevoir, pour le compte de ses oppresseurs, des cellules sorties de l'enfer.

PAR VIRGINIE GIROD

Il avait rêvé d'être architecte d'intérieur. Il peut enfin exercer son art. Sur sa feuille de papier, son trait est sûr. Il délimite les contours d'une pièce exiguë, dont l'inconfort des installations confine à la torture. Alphonse Laurencic dessine artistiquement un enfer pour prisonnier politique à la demande du Service d'information militaire (SIM) de la République espagnole, alors qu'il est lui-même un détenu. Sa collaboration zélée semble incompréhensible. Est-il un pervers opportuniste ou une victime

de la guerre civile espagnole, comme il le clamera lui-même ?

Alphonse Laurencic naît le 2 juillet 1902 à Enghien-les-Bains, dans le Val-d'Oise. Son père, Jules Laurencic, un Autrichien installé en France, est un éditeur à succès. Au moment où la Première Guerre mondiale éclate, il décide de s'installer en zone neutre, en Espagne, où il fonde un nouveau magazine. Grâce à son père, Alphonse bénéficie d'une jeunesse cosmopolite et d'une éducation soignée.

La terreur partout

À 19 ans, il s'engage dans l'armée. Officiellement, il souhaite acquérir la nationalité espagnole. Officieusement, il rêve d'une vie oscillant entre la bohème et l'aventure. Après quelques mois, il quitte la légion pour des raisons obscures et s'enrôle dans la division d'infanterie de l'armée royale de Yougoslavie, qu'il quitte avec la nationalité

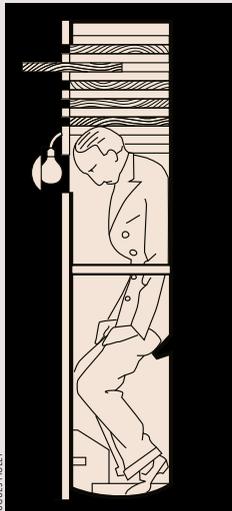
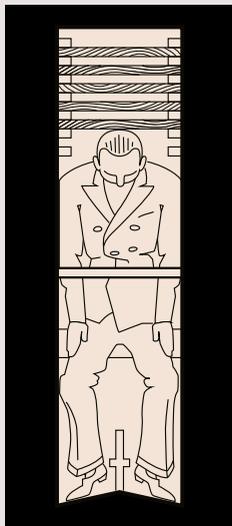
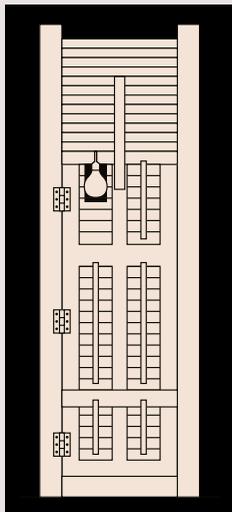
yougoslave... Après s'être marié à une jeune Autrichienne, il s'installe à Berlin. La république de Weimar a permis l'éclosion de nouveaux courants artistiques. Laurencic s'épanouit en tant qu'artiste. Il gagne sa vie comme musicien et peut-être aussi comme décorateur. L'avènement du III^e Reich met fin à sa bohème. Il se recycle comme correspondant européen pour le *Deutsche Allgemeine Zeitung* et rentre à Barcelone en 1933, où il reprend son métier de chef d'orchestre dans un célèbre groupe de jazz.

Mais, le 17 juillet 1936, l'Espagne bascule dans la guerre civile. Le pays est déchiré entre les républicains et les putschistes nationalistes menés par le général Franco. La II^e République s'est enracinée dans une politique très à gauche, proche de Moscou. Elle prône la laïcisation et la mise en collectivité des terres et des usines. Refusant cette politique en leur défaveur, les nationalistes, majoritairement des catho- >>>

Des points de non-retour

Le Service d'information militaire se réjouit du zèle de son détenu, lequel conçoit des cellules « psychotechniques » qui empruntent leurs motifs à l'école d'art du Bauhaus, transformés ici en instruments de supplice (lire aussi p. 69).

Des hauts lieux de la torture



HUGUES PROJET

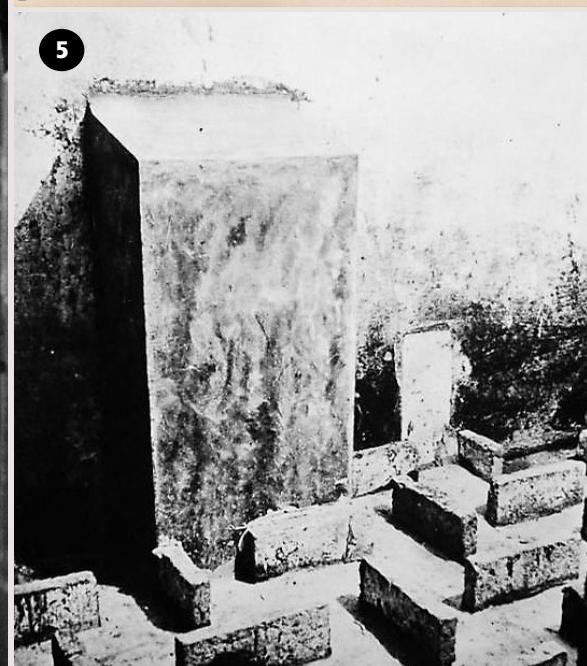
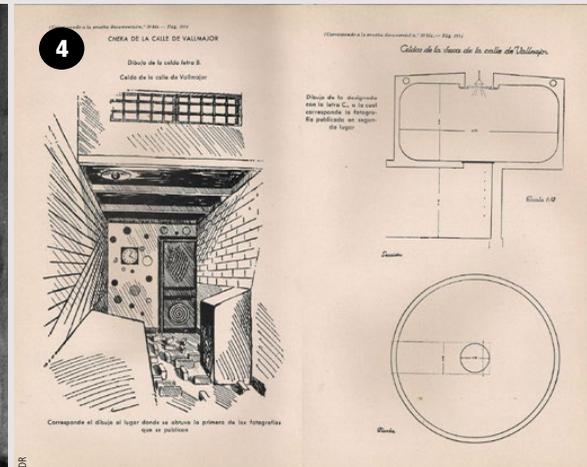
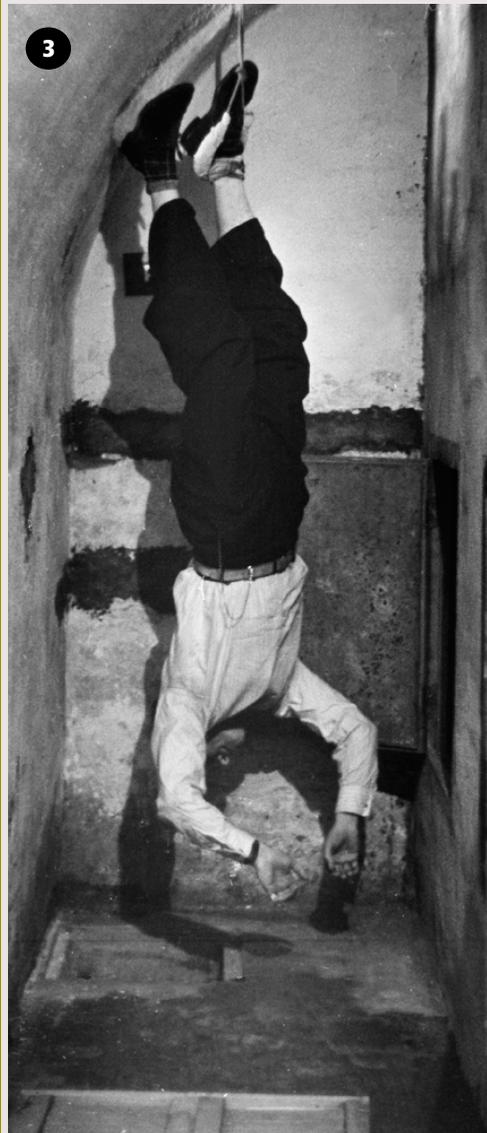
ULLSTEIN BILD/ULLSTEIN BILD VIA GETTY IMAGES

1 Son « chef-d'œuvre » ? Des cellules-armoires de 50 cm de largeur pour 40 cm de profondeur, vouées à désorienter leur occupant, placé là trois ou quatre jours avant un interrogatoire. La hauteur est réglable de 1,40 m à 1,60 m grâce à un système d'étagère amovible. À 63 cm du sol, un petit banc incliné de 13 cm, de telle manière que les genoux du prisonnier heurtent la porte si l'idée de s'asseoir – bien inconfortablement – le prenait. Sa nuque est maintenue baissée par l'étagère, et une lampe, placée à hauteur des yeux, diffuse une puissante lumière jour et nuit. Ces cellules-armoires ont été retrouvées dans les *checas* (centres de rétention du SIM) de Vallmajor et de San Elías, à Barcelone.

2 Il fallait y penser : un « lit » de ciment brut, aux dimensions réduites (60 x 150 cm), dont l'inclinaison de 20 degrés empêche de s'y endormir.

3 Un des supplices en cours dans les *checas*... Il arrivait qu'un seau d'eau fût posé au sol pour y plonger la tête des plus récalcitrants.

4 **5** Plan d'une des minuscules cellules (2,5 x 1,5 m) dites « psychotechniques », où des motifs géométriques colorés inspirés du Bauhaus couvrent les murs (*illustr. p. 66*). Qui se mettront, l'épuisement aidant, à danser jusqu'à rendre fou... S'y trouve un lit maçonné, étroit, court et, bien sûr, incliné, où l'on ne peut trouver le sommeil sans choir sur des briques scellées en quinconce sur le sol de bitume, lesquelles empêchent aussi de marcher. Et un « siège » en ciment, à l'assise tout aussi inconmode.



» liques issus de la bourgeoisie, ont tenté un soulèvement dont le succès n'a été que très relatif. L'Espagne est engagée depuis lors dans un conflit extrêmement sanglant. Chaque parti cherche à exterminer ses opposants sur les terres qu'il dirige. Les milices populaires et militaires font régner la terreur partout.

Laurencic comprend très vite que la tentative de coup d'État nationaliste préfigure un durcissement de la politique des républicains. La Catalogne dépend du gouvernement. Mieux vaut se montrer amical avec les rouges, surtout quand, comme lui, on vit dans une certaine aisance. En quelques semaines, Barcelone devient un exemple de ville trotskiste. Les gens s'appellent « camarade », on collectivise à tout-va. S'habiller avec élégance passe même pour une provocation. Le régime aux mains des ouvriers se permet toutes les exactions. Les miliciens ont même confisqué la voiture de Laurencic. Plus dandy que révolutionnaire, celui-ci méprise les luttes ouvrières, mais mieux vaut être un sympathisant de la cause. Ainsi ce polyglotte qui parle sept langues se présente-t-il de lui-

Laurencic, opportuniste malsain, a vu dans sa fonction d'architecte de la police militaire l'occasion d'être le décorateur qu'il aurait voulu être à Berlin

même à la police pour proposer ses services comme traducteur. À partir de septembre 1936, il collabore officiellement avec le Commissariat de l'ordre public. Résolument opportuniste, il ne résiste pas à l'appât du gain. Il profite de son statut pour tremper dans un lucratif trafic de faux passeports destinés à ceux qui souhaitent fuir la Catalogne.

En juillet 1937, il est arrêté. Pendant plusieurs mois, il est détenu dans trois différentes *checas*. Ces installations tenues par le Front populaire et le SIM sont des centres de rétention, de torture et d'exécution des ennemis du régime. Elles tirent leur nom de la Tcheka (un acronyme des mots russes signifiant « Commission extraordinaire »), qui désigne la police politique soviétique.

Les détenus y entrent sur simple dénonciation anonyme. La justice s'y applique plus que sommairement. Les prisonniers y subissent d'atroces tortures. Être affamé pendant des jours passe pour une sinécure. Les rouges brûlent, électrocutent, battent les détenus. Tout ce que l'homme peut inventer d'horreurs a trouvé sa place entre les murs de ces prisons populaires.

Jusqu'à la nausée

L'insalubrité comme les mauvais traitements ne brisent pas Laurencic. Il a de la ressource tant sur le plan physique que sur le plan intellectuel. Ce grand blond à la carrure massive est convaincu de valoir bien plus que la racaille qu'il côtoie en cellule. Il fait tout pour se distinguer des autres prisonniers. Il a de multiples talents et n'hésite pas à le faire savoir. Son autopromotion porte ses fruits. Un jour, il est reçu par Santiago Garcés, le chef suprême du SIM. Le service cherche un architecte pour construire des *checas*. Laurencic a toujours aimé dessiner, il est passionné par le Bauhaus. Il comprend que cette collaboration inespérée lui permettra d'améliorer ses conditions de détention.

Il prétend avec un aplomb déconcertant être diplômé de l'école d'architecture de Vienne. Qui ira vérifier ? Avec un cynisme consommé, Garcés pense que confier la création des *checas* à un détenu est le comble du raffinement pervers. Il lui propose la direction des travaux des cellules de Vallmajor et de la rue de Zaragoza à Barcelone. Laurencic, officiellement prisonnier, est élevé au rang d'agent du SIM. Il dispose

Cruauté rouge contre pragmatisme noir

En 1939, le général Franco impose sa dictature à l'Espagne. Fervent catholique et conservateur, il voue une haine farouche à tous les mouvements politiques russes. Quand le monde entre une nouvelle fois en guerre, il tient à conserver, comme en 1914-1918, la neutralité de l'Espagne. Son aversion pour la Russie le pousse cependant à se rapprocher de Hitler, alors qu'il n'a que peu d'affinités avec l'idéologie nazie. Afin de préparer la rencontre des deux dictateurs, le directeur général de la sécurité espagnole, José Finat y Escrivá de Romaní, invite Heinrich Himmler en voyage diplomatique en octobre 1940. Le parcours du chef des SS comprend la visite de la *checa* de Vallmajor. Cette prison de l'horreur est montrée comme le symbole de la cruauté des sympathisants soviétiques. Le chef des hommes en noir s'étonne des tortures que les communistes espagnols infligeaient à leurs détenus. Gâcher des forces de travail lui paraît ridicule. Les dix camps de concentration qu'il supervise lui semblent bien plus productifs. Il vient notamment d'ouvrir Auschwitz en mai 1940. Quelques jours après le départ de Himmler, Hitler rencontre Franco à Hendaye. Leurs négociations au sujet de l'entrée en guerre de l'Espagne resteront stériles. V. G.



Entre-soi Invités par l'Espagne en octobre 1940, sur fond de possible entrée en guerre du pays aux côtés de Hitler, Himmler et ses acolytes nazis visitent la *checa* de Vallmajor. Pourquoi torturer de possibles forces de travail, s'étonneront les futurs adeptes de la « solution finale »...

à ce titre d'un petit appartement cossu dans la *checa* de Misiones et circule librement dans toutes les autres, vêtu de costumes bien taillés. Les camarades du SIM saluent monsieur l'architecte avec déférence sous les regards éberlués de ses anciens codétenus.

Aussi créatif que zélé, Laurencic détourne habilement son courant artistique préféré pour dessiner des enfers géométriques. Ce qu'il nomme les « cellules psychotechniques » (*illustr. p. 66 et 69*) ont pour but assumé de détruire psychiquement les prisonniers. Sous l'effet de la faim, de la chaleur étouffante et des émanations de goudron provenant du sol, les motifs des murs se mettent à danser par illusion d'optique jusqu'à la nausée, jusqu'à la crise de nerfs. Le détenu n'a de refuge nulle part. Il est désorienté, acculé, amené au bord du gouffre de la folie. Certes, Laurencic collabore pour survivre et conserver son statut social élevé. Mais, pour ce faire, il va au-delà de ce que le SIM lui demande. Il connaît l'horreur des *checas* pour y avoir été

enfermé. Il crée pourtant de son plein gré des cellules si inhumaines qu'elles semblent être le fruit d'un cerveau malade. En mai 1938, Urdueña, l'un des dirigeants de la *checa* de Vallmajor, soumet un nouveau projet d'instrument de torture à son architecte.

Le prix de l'arrogance

Suivant les indications de son supérieur, Laurencic dessine des cellules-armoires, dont la simple vue suffit à mettre mal à l'aise (*voir illustr. et légende p. 68*). Urdueña, lui, jubile : ce dispositif de contention particulièrement sadique devrait venir à bout de la volonté des prisonniers les plus récalcitrants en moins de dix minutes. Urdueña et Garcés sont satisfaits des bons services de leur architecte. Laurencic n'obtient pas le même succès auprès de Mendoza, le dirigeant de la *checa* de la rue de Zaragoza. Celui-ci se sent rabaissé par ce bourgeois qui ne lui fait que trop sentir sa supériorité intellectuelle. Laurencic paye cher le

prix de son arrogance. Le 2 juillet 1938, le jour de son anniversaire, il apprend que ses privilèges d'architecte ont pris fin. Il n'est plus de nouveau qu'un simple détenu sans aucun privilège. En début d'année 1939, les nationalistes prennent Barcelone. Les agents du SIM s'enfuient. Laurencic reste prisonnier. Il propose immédiatement ses services à ses nouveaux geôliers comme interprète. Les franquistes ne sont pas disposés à négocier avec les détenus. Il est jugé pour rébellion militaire contre les nationalistes en juin 1939. Pendant son audience au tribunal, il apparaît détendu. Il semble convaincu de pouvoir se sortir de n'importe quel mauvais pas. Il affirme avoir voulu saboter les projets des rouges et avoir collaboré avec le SIM à cette seule fin. Pour autant, il est bien obligé d'avouer qu'il n'est membre d'aucun réseau. Il s'est improvisé espion tout seul. Il reconnaît avoir été l'architecte des *checas* les plus abominables de Barcelone, mais se déclare lui-même comme une victime des circonstances et de la perversion du SIM. Il jure avoir fait son possible pour améliorer les conditions de vie des détenus et s'être disputé fréquemment à ce sujet avec Mendoza. Malgré sa faconde, Laurencic n'a aucune chance de s'en sortir cette fois. À travers lui, les nationalistes jugent les républicains. Il est fusillé au petit matin du 9 juillet 1939. L'affaire Laurencic est longtemps restée une énigme. Cet homme était un talentueux caméléon capable de s'adapter à toutes les situations. Il a su tirer parti de son incarcération d'une manière inattendue. Il a vu dans sa fonction d'architecte du SIM l'occasion d'être le décorateur inspiré par le Bauhaus qu'il aurait voulu être à Berlin. Pour autant, on ne saurait comprendre pourquoi il a fait construire des cellules aussi abominables. Alphonse Laurencic était-il une incarnation du mal ? Assurément non. Il n'a été qu'un opportuniste malsain dans la tourmente de la guerre civile espagnole. ♦

ENTRETIEN AVEC **PAUL CHAINE**, chef du service du développement numérique du château de Versailles.



« UNE NOUVELLE PERCEPTION DE VERSAILLES TRÈS ATTRAYANTE »

La fermeture mondiale des musées a fait exploser les offres de visites virtuelles sur tous les grands sites, européens, nord et sud-américains ou asiatiques. Une économie digitale aux enjeux immenses. Ainsi du château de Versailles, formidable laboratoire d'observation et d'expérimentation des nouvelles technologies et de leur adaptation à de nouvelles formes de curiosité historique et à de nouveaux usages culturels.

HISTORIA: Depuis quand le château de Versailles s'est-il engagé dans le développement numérique?

PAUL CHAINE: Versailles a toujours été un lieu d'innovations, déjà sous Louis XIV! Sa présence numérique s'est développée dès les années 2000 avec le Grand Versailles numérique. Aujourd'hui, le château est présent sur tous les supports: sites Internet, réseaux sociaux, applications mobiles, réalité virtuelle... Il propose également des collections, des outils adaptés à chacun avec

des contenus élaborés avec des scientifiques. C'est aussi une autre manière de découvrir le domaine, par des points de vue uniques, comme les vues aériennes des bosquets, des vidéos tournées avec un drone. Le numérique permet également d'entrer dans le détail des œuvres, comme pour les plafonds de la galerie des Glaces ou l'orgue de la Chapelle royale.

Quelle est aujourd'hui l'ampleur de la numérisation des espaces et des collections?

Plus de 22 000 œuvres sont

consultables en ligne [sur le site Internet www.collections.chateauversailles.fr, ndlr] certaines en très haute définition, La numérisation des espaces inclut également les expériences de réalité virtuelle ou les visites virtuelles, comme celle du cabinet de garde-robe de Louis XVI.

Comment avez-vous opéré votre choix parmi les plateformes de diffusion?

Le château de Versailles décide, pour chaque projet, quels seront le contenu et le canal le plus adapté. Pour les

travaux de restauration de la Chapelle royale, un site Internet y est consacré, associé à des reportages vidéo. Pour la réouverture du Hameau de la reine, nous avons réalisé une numérisation par drone, en association avec des universitaires. Pour les expositions virtuelles, nous utilisons la plateforme Google Arts & Culture, partenaire depuis 2012, et qui propose des outils pour monter une exposition à part entière, avec des œuvres, un propos scientifique et un commissariat.



CIEL! MON HAMEAU
Une autre façon de découvrir le domaine, par des prises de vues inédites réalisées grâce à un drone.

Histoire vivante

PAR ÉRIC TEYSSIER

Quelles offres sont accessibles aux visiteurs ?

Les dispositifs numériques sont, pour l'essentiel, des dispositifs grand public, disponibles au moins en français et en anglais. Il existe également des modules pédagogiques et ludiques pour les scolaires et les familles, ainsi que des contenus qui s'adressent davantage aux scientifiques du secteur culturel ou patrimonial. Les principales expositions virtuelles sont thématiques : « Les sciences à Versailles », « À la table des rois », « La mode à Versailles : elle et lui », etc. Certaines expositions, qui ont eu lieu dans le château, ont été numérisées, c'est le cas de l'exposition « Le roi est mort ».

Une visite à ne manquer sous aucun prétexte ?

Celle sur les sciences à Versailles, qui présente, sous forme de chapitres, l'hydraulique, la médecine et la chirurgie, mais aussi la botanique ou la géographie. C'est passionnant de voir à quel point Versailles a été un lieu central

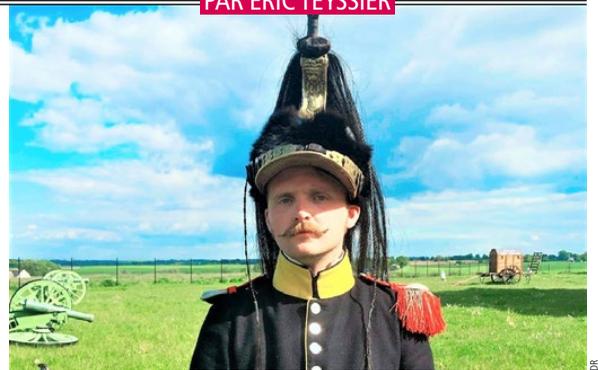
pour les sciences, avec, par exemple, le premier vol habité en montgolfière.

La réalité augmentée, qui exige l'utilisation à domicile d'un casque, ouvre des perspectives sensorielles inouïes. Quelle place tient-elle dans vos offres ?

La réalité virtuelle permet des projets d'innovation très forts. Avec Orange, nous avons réalisé « Vivez Versailles », la reconstitution de deux journées exceptionnelles au château, le 1^{er} septembre 1686, lors de la visite de l'ambassade de Siam, et le bal des ifs, le 25 février 1745. Avec Google Arts & Culture, nous proposons « VersaillesVR : le château est à vous », une visite virtuelle du château, avec des contenus exclusifs et la possibilité de manipuler certaines œuvres sous différents points de vue. C'est une nouvelle « perception » de Versailles, très attrayante pour les jeunes publics, français comme étrangers.

PROPOS RECUEILLIS PAR
JOËLLE CHEVÉ

Cet entretien est disponible dans son intégralité sur www.historia.fr



EN ORDRE DE BATAILLE

À 24 ans, Antoine Charpagne est responsable culturel du site de la bataille de Waterloo. Son parcours ne doit rien au hasard, mais beaucoup à l'histoire vivante. Tout jeune, son oncle et son père l'entraînent dans l'aventure de la reconstitution historique napoléonienne. À 15 ans, Antoine se retrouve à cheval, trompette du 4^e régiment de cuirassiers. Avec son groupe, il participe à de nombreuses reconstitutions. Il ne le sait pas encore, mais Waterloo ne sera pas pour lui une morne plaine : plutôt une promesse d'avenir. Cette passion familiale l'amène à se lancer dans un doctorat sur la cavalerie napoléonienne. En parallèle, l'étudiant donne un sens pratique à sa formation en travaillant au château de Valencay, marqué par l'ombre de Talleyrand. Faut-il y voir un clin d'œil du « Diable boiteux » ? Puis Antoine entend de nouveau parler de Waterloo. La société française Kléber Rossillon vient de décrocher la gestion de ce site et recherche un responsable culturel. Ses solides études d'histoire, ses connaissances sur la période napoléonienne, ses références dans le domaine du patrimoine et de l'accueil du public constituent un gage de sérieux, mais c'est sa casquette – ou plutôt son casque – de reconstituteur qui joue en faveur d'Antoine. En effet, Waterloo constitue, depuis longtemps, un haut lieu de l'histoire vivante européenne. Afin de valoriser le site, le nouveau gestionnaire est bien décidé à favoriser cette image en développant des animations didactiques sur ce thème. C'est ainsi qu'Antoine a décroché ce poste et qu'il participe activement à la promotion d'un site historique mondialement connu. Comme quoi, l'histoire vivante, c'est l'avenir ! ♦



CHATEAU DE VERSAILLES/THOMAS GARNIER/SP

ET AUSSI

Les chats dans l'histoire de l'art

En partenariat avec Universal Museum of Arts et la Réunion des musées nationaux, une exposition passionnante sur les chats, très présents mais toujours discrets, fabuleux, vénérés, craints, haïs, joueurs, sauvages ou caressants, de l'Égypte ancienne à aujourd'hui.

www.the-uma.org/exhibition/cats_in_art_history/

De la gare au musée d'Orsay rénové

Récit en images virtuelles des grandes étapes de l'histoire du musée, devenu à partir de 1986 le temple parisien de la peinture impressionniste, réaliste et pointilliste.

www.musee-orsay.fr/fr/collections/de-la-gare-au-musee-dorsay-renove.html

Notre-Dame de Paris en plus de 100 œuvres. Histoire singulière d'une cathédrale devenue le symbole d'une nation

Sélection de plus de 100 reproductions d'œuvres conservées dans les musées de la Ville de Paris, qui retracent l'histoire de Notre-Dame et les grands événements dont elle a été le témoin.

parismuseescollections.paris.fr/fr/expositions-virtuelles/notre-dame-de-paris-en-plus-de-100-oeuvres

Bruegel

L'œuvre de Bruegel (1525-1569) se découvre, avec 12 expositions virtuelles, aux musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, qui détiennent la deuxième plus grande collection, et dans les autres musées du monde.

artsandculture.google.com/search/exhibit?p=royal-museums-of-fine-arts-of-belgium



SAVOIR Le collège aura accueilli pendant plus de quatre siècles jeunes moines et professeurs venus de toute l'Europe.

LE COLLÈGE DES BERNARDINS

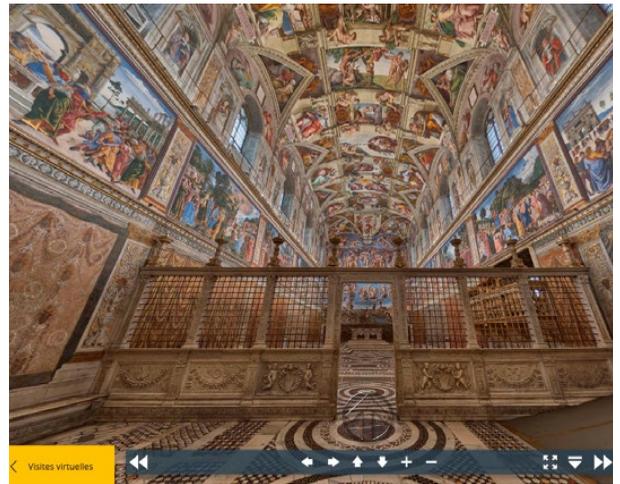
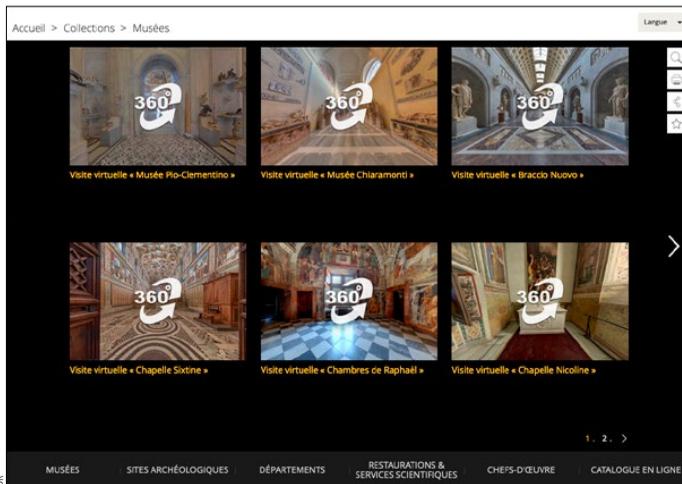
♥♥♥ *On peut désormais visiter sur Internet ce bijou gothique, haut lieu de la vie culturelle parisienne médiévale, redécouvert après des siècles d'oubli.*

Au XIII^e siècle, Étienne de Lexington, abbé de Clairvaux, fonde à Paris un collège destiné à la formation des moines cisterciens. Une grande abbaye, édifiée en bord de Seine et dont l'église a été construite, en 1338, par un ancien élève devenu pape, Benoît XII, accueille jusqu'à la Révolution moines et professeurs originaires de toute l'Europe. Prison, entrepôt, école, caserne de pompiers et internat pour l'École de police, les magnifiques bâtiments des XIII^e et XIV^e siècles ont subi moult outrages au cours des siècles. Rachetés en 2001 par le diocèse de Paris, rénovés et augmentés d'espaces modernes, ils sont aujourd'hui lieu de réflexion et de débats

ouverts à tous sur l'Église et la société. La visite virtuelle offre une vision reconstituée du quartier Saint-Germain au XIII^e siècle, de l'immense abbaye et église dont ne subsistent aujourd'hui que la chapelle et le monumental bâtiment des moines reposant sur un magnifique cellier voûté en ogives sous une spectaculaire grande salle de 70 mètres de longueur. Autant de signes de la puissance de l'ordre cistercien et de sa conception architecturale, entre austérité et rationalité des espaces. La visite virtuelle du chantier de restauration confronte les enjeux de l'époque à ceux d'aujourd'hui. ♦

■ www.collegedesbernardins.fr/qui-sommes-nous/huit-siecles-dhistoire

LES MUSÉES DU VATICAN, ROME



DR « SPIRITO SANTO » Huit visites virtuelles sont proposées parmi le vaste ensemble muséal du Vatican, dont la divine chapelle Sixtine (XV^e siècle).

♥ ♥ ♥ Les 12 musées du Vatican, c'est plus de 1400 salles regroupant, depuis le pape de la Renaissance Jules II jusqu'à 1870, les somptueuses collections d'art pontificales. Huit propositions sont disponibles en numérique. Pour n'en citer qu'une, le musée Pio-Clementino, le plus vaste, situé dans le palais du Belvédère, abrite de fabuleuses collections antiques dans des galeries du XVIII^e siècle aux sols de marbres polychromes, aux colonnades et aux fabuleux plafonds peints, où chaque détail compte. Sarcophages, statues, dont le

célèbre *Apollon du Belvédère*, le *Laocoon*, l'*Antinoüs*, la salle des Muses, la salle Canova... que des chefs-d'œuvre et une époustouflante synthèse de l'art classique jusqu'au XIX^e siècle. Le Musée profane, le Chiaramonti, le Braccio Nuovo, la chapelle Sixtine, les chambres de Raphaël, la chapelle Nicoline et la salle des Grisailles offrent également leurs trésors à 360 degrés. Des visites pour une éternité... ♦

■ www.museivaticani.va/content/museivaticani/fr/collezioni/musei/tour-virtuali-elenco.html

LE BRITISH MUSEUM, LONDRES

♥ ♥ ♥ Le plus ancien musée du monde – il a ouvert en 1759 –, et l'un des plus riches, avec plus de huit millions d'objets de la pré-histoire à nos jours, offre une gigantesque visite virtuelle de ses collections. Après l'immense cour couverte Elizabeth-II, pas moins de 60 galeries sur 94 se parcourent, du sol au plafond, avec plusieurs niveaux de commentaires que l'on peut compléter par des visites audio et des expositions virtuelles. Des mois d'exploration ! Les collections égyptienne, assyrienne ou grecque sont les plus célèbres, avec des



œuvres phares comme la pierre de Rosette, le *Discobole*, les bas-reliefs du palais de Ninive, sans oublier le Mausolée d'Halicarnasse, cinquième des Sept Merveilles du monde. Dans la

salle 1, la salle des Lumières, livres, fossiles, herbiers, animaux naturalisés, statues antiques et objets de toutes les civilisations rappellent le rôle des explorateurs, des scientifiques et des « anti-

quaires » – les archéologues du XVIII^e siècle – dans la formation des collections originales. Les expéditions du capitaine Cook, l'ambassade de lord Hamilton à Naples alors que sont découverts les sites d'Herculanum et de Pompéi, ou celle de lord Elgin à Constantinople, la passion pour la botanique de Carl von Linné et celle pour la muséographie de son élève Daniel Solander, premier conservateur du British Museum : c'est avec eux que tout a commencé ! ♦

■ blog.britishmuseum.org/how-to-explore-the-british-museum-from-home/

LA CLARTÉ D'UN GÉNIE DU TRAIT ET DE LA COULEUR

♥♥♥ « *Quand Raphaël mourut, la peinture devint aveugle* », écrit Vasari.
Retour (virtuel) sur l'un des plus grands noms de l'histoire de l'art.

PAR ÉLISABETH COUTURIER

C'est ainsi que Giorgio Vasari désignait Raphaël : « Dieu mortel », dans ses célèbres *Vies des plus excellents peintres, sculpteurs et architectes italiens* (1550). Le chroniqueur des grands artistes de la Renaissance italienne le décrit comme un prince aux grandes qualités humaines, et le place au-dessus de Léonard de Vinci et de Michel-Ange, dont les personnalités plus ombrageuses heurtaient sa volonté d'idéaliser à tout prix la scène florentine. Raphaël, un peintre de génie touché par la grâce ? L'auteur

inégalé de compositions harmonieuses et sereines ? Le maître parmi les maîtres ? Certes, la douceur de sa touche, ses subtiles gammes colorées et l'élégance de ses dessins préparatoires constituent, aujourd'hui encore, la quintessence de la perfection. Hélas, en ces temps de fermeture des musées, pas question d'approcher des tableaux de près. Par bonheur, deux expositions virtuelles, très complémentaires l'une de l'autre, nous invitent à redécouvrir, sans bouger de chez nous, cette œuvre apaisante et sereine. D'une part, le musée Condé

DEUX VISITES VIRTUELLES, EN CES TEMPS DE FERMETURE DES MUSÉES, FÊTENT LE 500^e ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE RAPHAËL :

« **Raphaël à Chantilly. Le maître et ses élèves** »

Visite exclusive avec Mathieu Deldicque, conservateur du patrimoine au musée Condé et commissaire de l'exposition

Musement

Toutes les œuvres de Raphael en un clic : www.musement.com/fr/musee-virtuel-raphael

pose une visite commentée de sa magnifique collection de dessins, point phare du travail de l'artiste, patiemment réunie au XIX^e siècle par Henri d'Orléans, duc d'Aumale. D'autre part, le site Musement présente une galerie inédite réunissant toutes ses peintures exposées dans les plus grands musées du monde. Une aubaine !

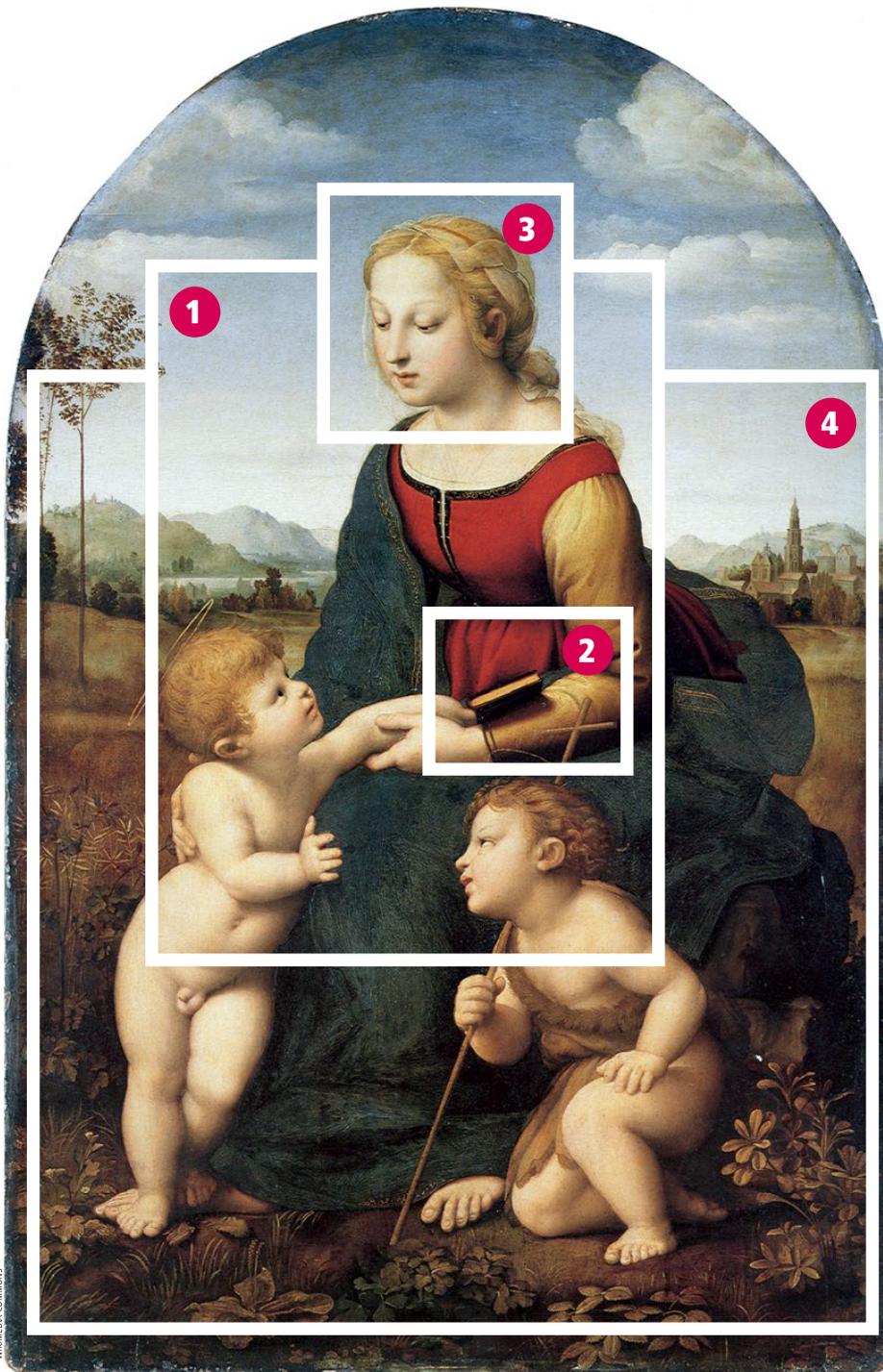
De son vivant, Raphaël était une véritable star : il croulait sous les commandes prestigieuses et s'appuyait sur un atelier d'une cinquantaine d'apprentis. Outre son indéniable talent et sa séduction personnelle, l'artiste avait réussi un parcours sans faute. Après s'être perfectionné à Pérouse, alors artistiquement en pointe, il passe quatre ans à Florence. À cette époque la cité toscane est le cœur du réacteur de la Renaissance italienne. Là où le mécénat des Médicis attire les plus grands artistes. La piste d'envol pour Rome et les prestigieuses commandes papales. Avec, au final, la chance d'atteindre l'éternité grâce à l'initiative de Vasari ! Raphaël ? Tout sauf un artiste maudit !



RAFFAELLO SANZIO, L'HOMME DE MARIE ET DE MARGHERITA

Né le 6 avril 1483 à Urbino, Raffaello Sanzio est le fils de Giovanni Santi, peintre auprès du duc d'Urbino. Il parfait sa formation à Pérouse auprès du Pérugin, dont l'influence reste longtemps prédominante. En 1500, il reprend l'atelier paternel et réalise plusieurs commandes religieuses. En 1504, il s'installe à Florence afin

d'étudier la technique de Michel-Ange et de Léonard de Vinci, qui le reçoit dans son atelier. Il s'inspire de leurs dessins anatomiques et de leur manière d'utiliser la lumière. En 1508, consécration ultime, il est appelé par le pape Jules II pour décorer plusieurs pièces du Vatican. Il y réalise, notamment, la célèbre fresque *L'École d'Athènes*. Après la mort du pontife, en 1513, son successeur, Léon X, le nomme architecte en chef de la basilique Saint-Pierre. Il rencontre le grand amour de sa vie, Margherita Luti, qui lui sert de modèle pour *La Fornarina*. Mais, alors que sa carrière est à son apogée, il meurt de la malaria le 6 avril 1520. É. C.



LA BELLE JARDINIÈRE, OU LA VIERGE À L'ENFANT AVEC LE PETIT SAINT JEAN-BAPTISTE

(1507-1508), 122 x 80 cm, musée du Louvre, Paris

Motif cher à l'artiste, cette Vierge à l'Enfant Jésus, peinte à la fin de son séjour florentin, incarne, dans une composition dynamique, la beauté féminine.

Le sujet. Le thème de la Vierge contribue à la renommée de Raphaël. Il en réalise une vingtaine au cours de sa vie. Ici, la Vierge est représentée avec l'Enfant Jésus et saint Jean-Baptiste. Durant sa période florentine, Raphaël apprend tout ce qu'il peut de Léonard de Vinci, de Michel-Ange, de Fra Bartolomeo, concernant la composition pyramidale, les paysages en arrière-plan, les gestes déliés, etc.

1 Une composition dynamique. Aux pieds de Marie, située au centre du tableau, figurent Jésus et, à droite, saint Jean-Baptiste. Ce dernier, un genou à terre, regarde avec admiration Jésus, qui se tient debout et lève des yeux pleins d'amour vers sa mère. En retour, celle-ci s'incline légèrement vers lui. Cette circulation des regards crée un mouvement fluide qui dynamise la composition.

2 Le livre. Marie tient discrètement un livre. Il s'agit de la reprise d'un thème traditionnel appelé *Madonna leggente*, qui désigne une attitude de la Vierge représentée lisant un livre tenu à la main ou posé devant elle. Symbole de son ascendance noble et de sa sagesse.

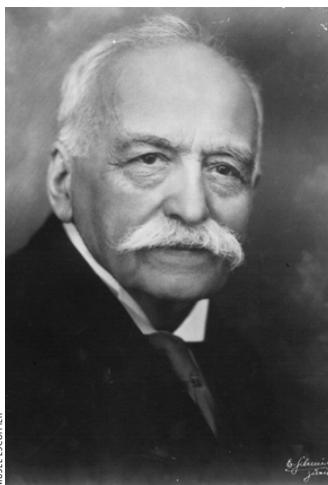
3 Une figure féminine idéale. D'une madone à l'autre, le visage de la Vierge chez Raphaël présente un pur ovale encadré d'une chevelure blonde. C'est l'aboutissement de l'influence qu'ont eu les visages peints par le Pérugin, auprès duquel Raphaël a fait ses classes à 17 ans. Ici, il atteint une certaine perfection, qui incarne l'image de la beauté féminine idéale.

4 Le paysage. Selon les codes de la peinture de la Renaissance italienne et flamande, cette madone figure dans un paysage dont le premier plan est parsemé, entre autres fleurs peintes avec soin, de violettes – symbole de l'humilité de la Vierge – et d'ancolies – symbole de la Passion du Christ. À l'horizon, on aperçoit, à gauche, un lac et des montagnes, et, à droite, un village avec son clocher.

Écrans

AUGUSTE ESCOFFIER, PAPE DE LA GASTRONOMIE FRANÇAISE

♥♥♥ *Les chefs lui doivent leur reconnaissance ; et la cuisine hexagonale, son aura mondiale. Un documentaire inspirant qui nous met en appétit !*



MUSÉE ESCOFFIER

**Auguste Escoffier
ou la Naissance de la
gastronomie moderne**

DOCUMENTAIRE

D'OLIVIER JULIEN

sur Arte, le 6 juin à 20 h 50



IMAGISME - ARTE F

CHAUD DEVANT Le cuisinier provençal crée un évangile nouveau, dont les brigades actuelles sont les héritières.

Voilà un documentaire qu'il convient de ne pas regarder le ventre vide. Sans quoi vous aurez vite envie d'appuyer sur la touche pause pour courir apaiser votre fringale. Car ce film donne faim, au premier sens du terme, mais aussi faim d'en savoir toujours plus sur ce petit Provençal au destin exceptionnel,

qui a fait de la cuisine un art majeur.

Auguste Escoffier (1846-1935) a révolutionné l'univers de la restauration pour l'adapter à l'ère nouvelle dont il voyait l'avènement. Placé à 13 ans comme commis chez un oncle restaurateur à Nice, le jeune homme en a 19 quand il « monte » à la capitale. Nous sommes sous le Second Empire : toutes les classes de la société s'enrichissent, et Paris est une fête pour les plus privilégiées d'entre elles. Dans les quartiers du Palais-Royal, des Grands Boule-

vards, des Champs-Élysées, les grands restaurants se disputent la clientèle de l'aristocratie, de la grande bourgeoisie et d'une classe intellectuelle en plein essor. Le Petit Moulin Rouge, où arrive le jeune Auguste Escoffier, est de ceux-là.

De l'enfer au paradis

Mais si le luxe règne côté salle, il en va différemment côté cuisine. Entre la brutalité du chef, les cris et les émanations de charbon de bois, les conditions de travail y sont épouvantables. « Les commis font nombre de pas inutiles,

les tables de préparation sont trop hautes ou trop basses, l'éclairage est déficient, les casseroles sont des instruments de maison bourgeoise, mal adaptées au service de 200 couverts, sans parler des rivalités entre les marmitons, les maîtres d'hôtel, les serveurs, rien n'est rationnel, il faudrait tout repenser », note-t-il déjà à l'époque. Réorganiser les cuisines pour permettre à la créativité des cuisiniers de s'y exprimer sera le chantier de sa vie. Au Petit Moulin Rouge d'abord, où il revient en tant que chef de cuisine après la

Jeux de rôle (GN)

PAR VIRGINIE GIROD



SYLVAIN DOLEZ

guerre de 1870 et la Commune. Il y instaure ce qui sera sa signature : le calme, le respect, l'uniforme – dont la fameuse haute toque, qui vaudra aux chefs le surnom de « gros bonnets », et l'instauration des brigades. « Auguste Escoffier voulait modifier l'image des cuisiniers dans la société, en commençant par celle qu'ils avaient d'eux-mêmes », souligne le chef Thierry Marx. Plus que la cuisine, c'est l'idée d'art culinaire qui l'inspire. Fini les surcuissons, les marinades puissantes, les plats roboratifs. Il allège les recettes, mais aussi les présentations, en inspirant l'art du dressage.

Écritures saintes

À 30 ans, sa carrière est lancée, mais c'est la rencontre avec le Suisse César Ritz (1850-1918) qui lui donne une dimension internationale. Le tandem fait naître le concept du palace. On les suit à Monte-Carlo et à Lucerne, puis à Londres, au Savoy et au Carlton, au Grand Hôtel de Rome et au Ritz, place Vendôme. Quand des soucis de santé écartèrent César Ritz, Escoffier continuera à apposer son style dans les cuisines du Ritz Carlton de New York et de Pittsburgh. Il évangélisera aussi par ses écrits : *Le Guide culinaire*, toujours reconnu comme une bible par les chefs d'aujourd'hui avec ses 5 000 recettes, ou encore *Le Carnet d'Épicure*. Tout au long de sa vie, Escoffier sera

accompagné par les grands de ce monde, à commencer par le prince de Galles, qui, devenu Édouard VII, lui commanda son dîner de couronnement, mais aussi par les capitaines d'industrie et les artistes. Il dédie certains plats à nombre d'entre eux, à commencer par la pêche Melba, inspirée par la chanteuse lyrique australienne Nellie Melba.

On découvre également comment Auguste Escoffier a fait du marketing sans le savoir. Il invente le concept de produits dérivés, en proposant des conserves à son nom. Et, surtout, organise le fameux dîner d'Épicure : celui-ci consiste à créer un menu de haute cuisine française, servi au même moment dans différentes parties du monde. Les convives peuvent échanger leurs impressions via le télégramme et le téléphone. L'impact médiatique est énorme. La première édition réunit 300 convives à l'hôtel Cecil, à Londres, et plus de 4 000 dans 37 restaurants dispersés dans le monde.

Aujourd'hui encore, l'association Les Disciples d'Escoffier – forte de plus de 30 000 adhérents à travers le monde – continue à réunir chaque année ses membres pour le dîner d'Épicure. Comme le souligne le chef Yves Camdeborde : « Escoffier est notre parrain, il a fait entrer la cuisine dans une nouvelle ère, tout ce que le mot "chef" évoque aujourd'hui, nous le lui devons en grande partie. » LENA ROSE

TO BE OR NOT TO BE (A PEAKY)

Casquette à visière vissée sur la tête, veste en tweed sur le dos, pénétrez dans un pub de Small Heath. Vous hésitez entre une bière, un whisky et un gin. L'odeur des *fish and chips* vous chatouille les narines. Autour de vous, les hommes ont l'air menaçant et les femmes ont un peu trop de caractère. Bienvenue à Birmingham en 1919 ! Pendant presque quarante-huit heures, une vingtaine de joueurs plongent dans l'univers de la série à succès de la BBC *Peaky Blinders*, grâce au travail remarquable de cinq passionnés de jeu de rôle Grandeur Nature (GN).

Loin de copier la série, les scénaristes ont imaginé leurs propres intrigues. Pour cela, ils ont mené des recherches historiques bien précises. Le jeu se déroule à l'issue de la Première Guerre mondiale. Les hommes sont revenus du front profondément traumatisés : « Aucun n'est rentré indemne », expliquent les auteurs. Face à ces héros cabossés, les exemptés passent pour des lâches. Les femmes, quant à elles, ont pris du galon en l'absence des hommes et ne comptent pas retourner en cuisine. Les joueurs peuvent ainsi expérimenter toute la dureté des rapports sociaux dans le milieu crapoteux des Midlands.

Les scénaristes ont aussi bâti un contexte réaliste : les noms des rues ou des notables, tel que celui de l'évêque Henry Russell Wakefield, ont bel et bien existé. Les décorateurs ont reconstitué un pub et les cuisiniers ont élaboré une carte typique de l'époque. Entre deux vols avec violence (simulée), il est possible de déguster un *stew*, du bœuf mijoté à la Guinness... *Birmingham 1919* est un superbe GN d'ambiance où l'esthétique télévisuelle des *Peaky Blinders* rencontre l'Histoire vivante avec bonheur. Jouer un gangster n'a jamais été aussi éducatif !

Association hébergeant le jeu : www.borddesmondes.com

TÉLÉVISION

1940, un désastre en trois temps

♥♥♥ Ce documentaire commence le 14 juillet 1939 à Paris: le défilé militaire est impressionnant, l'armée française est alors présentée comme la plus puissante du monde. Dix mois plus tard, la France s'est effondrée. Le film se concentre sur trois épisodes: le 13 mai 1940 sur la Meuse, lorsque les blindés allemands arrivent là où les Français ne les attendaient pas; les bombardements sur Paris le 3 juin, qui jeteront deux millions de personnes sur les routes, et l'abandon de poste du gouvernement; enfin, la débâcle qui se joue à Bordeaux, où la population est passée de 300 000 habitants à un million en quelques semaines. Le 16 juin, après trois conseils des ministres successifs, la présidence du Conseil est laissée au maréchal Pétain. On connaît la suite. **LENA ROSE**

■ **1940, la débâcle**, documentaire de Laurent Huberson et Virginie Kahn (55 min), diffusé le 2 juin, à 20 h 40 sur Histoire TV.



TF1 PRODUCTION HISTOIREVSP

FRACAS La République s'effondre et un maréchal arrive au pouvoir.

TÉLÉVISION

Quand l'Europe résistait à la barbarie



A. GUEZENP

♥♥ Le 1^{er} septembre 1939 plonge une partie du continent européen dans l'une des périodes les plus sombres de son histoire. Cette date est le point de départ d'une série documentaire qui relève un défi ambitieux: nous faire revivre la résistance à l'occupant allemand à l'échelle européenne. Une première. Tournée dans 15 pays du continent, cette série apporte un éclairage riche d'enseignements sur les

arcanes des réseaux et leur évolution au fil des années et du contexte politique. L'histoire de la Résistance s'écrit ici en six épisodes: 1939-1941, les débuts difficiles; 1941-1942, l'organisation; 1942-1943, la résistance face au génocide; 1943, la radicalisation; 1943-1944, l'entrée dans la tourmente; et 1944-1945, illusions et désillusions. La narration est renforcée par les témoignages d'une soixantaine d'hommes et de femmes qui ont combattu le joug du III^e Reich et la barbarie nazie, de Paris à Varsovie, d'Athènes à Copenhague, de Bruxelles aux maquis des Balkans. **LENA ROSE**

■ **Les Combattants de l'ombre**, série de Bernard Georges (6 x 52 min) deux épisodes à suivre tous les vendredis à partir du 12 juin, à 20 h 40, sur la chaîne Toute l'Histoire.



LES RENDEZ-VOUS AVEC L'HISTOIRE

Auguste Escoffier ou la naissance de la gastronomie moderne

SAMEDI 6 JUIN 20 h 50

Doc. d'Olivier Julien (Fr., 2019, 90 min). Lire p. 78-79

Naples, le réveil des volcans

SAMEDI 13 MAI 23 h 15

Doc. de Duncan Bulling (R.-U., Fr., 2018, 52 min). Émaillé d'impressionnantes

simulations d'explosions volcaniques, le film suit les chercheurs dans leur travail, qui analysent les éruptions passées pour concevoir des systèmes d'alerte efficaces.

Mont-Saint-Michel, le labyrinthe de l'archange

SAMEDI 20 JUIN 20 h 50

Doc. de Marc Jampolsky (Fr., 2017, 87 min).

À la faveur d'un vaste chantier de restauration, historiens et archéologues lèvent le voile

sur les mystères architecturaux d'un monument qui n'a cessé de se reconstruire au cours de ses treize siècles d'histoire.

Enfants du soleil

SAMEDI 27 JUIN 20 h 50

Doc. de Sigrun Laste et Gabriele Wengle (All., 2020, 3 x 52 min).

Leur agriculture était remarquable, ils ont bâti des villes mais aussi d'emblématiques pyramides, et accumulé des connaissances en astronomie qui étonnent encore de nos jours. En trois épisodes (*Les Mayas*; *Les Incas*;

Les Aztèques), cette série nous raconte l'ascension, l'apogée et la chute de ces grandes civilisations qui ont dominé l'Amérique centrale et du Sud jusqu'au XVI^e siècle.

J'étais là

MISE EN LIGNE À PARTIR DU 23 JUIN SUR WWW.ARTE.TV

Web série d'Arnaud Bouquet, illustr. d'Amélie Tourangeau (Fr.-Can., 2019, 8 x 5 min).

Une série de courts-métrages documentaires d'animation, dans lesquels des événements de la pop culture croisent la grande Histoire.



HISTOIRE TV

Une fois par mois, retrouvez Eric Pincas, rédacteur en chef d'Historia, dans le magazine *Historiquement Show* sur HISTOIRE TV.

Chaque **samedi à 20h00**, Jean-Christophe Buisson y reçoit historiens, spécialistes et chroniqueurs pour évoquer toute l'actualité de l'histoire.

EN PARTENARIAT AVEC



RADIO

À PODCASTER

PAR PAUL-FRANÇOIS TRIOUX

Louise Michel, icône de la Commune

France Culture

www.franceculture.fr/emissions/une-vie-une-oeuvre/

« Vierge rouge » ou « louve noire » ? Des publications récentes nous éclairent sur cette révolutionnaire.

Les témoins de la signature du traité de Versailles racontent

France Culture

www.franceculture.fr/emissions/les-nuits-de-france-culture/

Dans cette archive de 1956, journalistes, politiques et simples citoyens racontent l'événement.

Affaire Dreyfus : les vrais coupables

France Inter

www.franceinter.fr/emissions/la-marche-de-l-histoire

Un jour de septembre 1894, l'affaire Dreyfus commence. Elle va diviser la France...

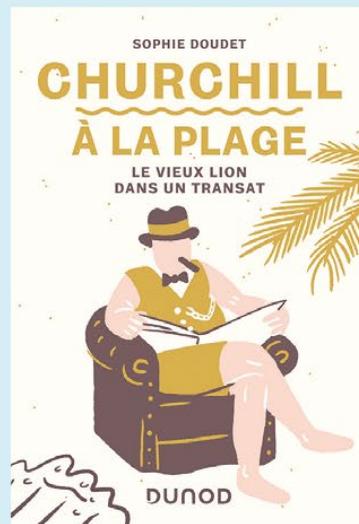
Qu'est devenue l'expédition de La Pérouse ?

RTBF La Première

www.rtbf.be/lapremiere/emissions/detail_un-jour-dans-l-histoire

Le 1^{er} août 1785, les navires *La Boussole* et *L'Astrolabe* quittent Brest. Direction le Pacifique. On ne les reverra jamais...

À LA PLAGE



9782100788572



9782100788585

CHARLES DE GAULLE : 2020, L'ANNÉE ANNIVERSAIRE

NOUVEAUTÉS DISPONIBLES EN LIBRAIRIE À PARTIR DU 10 JUIN

ET DANS LA MÊME COLLECTION



9782100804528



9782100802272

PRIX UNITAIRE : 15,90€

DUNOD
une page d'avance

Livres



CREDIT: KEITH MORRIS/SHAW FOTOSALAM/STOCK PHOTO

ENTRETIEN AVEC **NORMAN OHLER**

« UN GROUPE BOHÈME ET TRÈS MODERNE »

Dans son nouvel opus, le romancier germanique reforme avec brio l'Orchestre rouge, le premier réseau allemand de résistance au nazisme et pourtant le plus méconnu, au travers du destin de deux de ses membres, le couple Harro et Libertas Schulze-Boysen, exécutés en 1942.

HISTORIA - Comment avez-vous découvert ce couple de résistants ?

NORMAN OHLER - Dans le cadre de recherches à l'Institut für Zeitgeschichte de Munich [un centre de recherche en histoire contemporaine, NDLR] pour mon livre *L'Extase totale* (La Découverte, 2016), qui traitait de la toxicomanie massive sous le III^e Reich, je me suis documenté sur le Reichsluftfahrtministerium [le ministère de l'Aviation du Reich], un haut lieu de consommation. Et je suis tombé par hasard sur Harro Schulze-Boysen, qui y travaillait et n'a, pour sa part, pas pris de drogues. En découvrant des lettres qu'il a écrites, je l'ai trouvé intéressant au point de vouloir lui consacrer un livre. J'ai commencé à me renseigner sur cette personnalité méconnue en Allemagne, alors que ses activités de résistant ont été parmi les plus importantes, avec celles de Claus von Stauffenberg, l'officier de la Wehrmacht qui organisa l'attentat du 20 juillet 1944. J'ai constaté qu'il y avait des archives au Gedenkstätte Deutscher Widerstand (le mémorial de la Résistance allemande à Berlin) qui ne sont pas consultables en libre accès – là encore, une anomalie à mon sens. Leur conservation est assurée par Hans Coppi (dont les parents, résistants du réseau de Schulze-Boysen, furent exécutés quelques mois après sa nais-

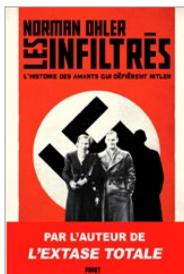
sance en prison). Je l'ai rencontré, nous avons sympathisé, et il m'a donné accès à toute cette base de données. Il a d'ailleurs publié par le passé les lettres de Harro, mais ce travail n'est pas celui d'un romancier susceptible de toucher un large public et de faire connaître cette histoire, il s'est donc réjoui que je m'attelle à ce projet.

Votre grand-père, fonctionnaire de la Reichsbahn, les chemins de fer du Reich, vous a un jour avoué être au courant de la déportation des Juifs mais n'avoir rien fait pour s'y opposer, ce qui vous a à l'époque beaucoup choqué. Voulez-vous montrer qu'une autre voie était possible et que l'Allemagne ne fut pas

qu'un pays de criminels et de suiveurs ?

Pour l'adolescent que j'étais alors, il était évident qu'il aurait fallu s'opposer au nazisme. Sur le coup, j'ai trouvé la lâcheté de mon grand-père extrêmement répréhensible. À présent, je comprends mieux son comportement, j'ai conscience des risques que représentait la résistance pour soi et pour son entourage. La dictature nazie n'était pas une expression vide de sens, mais un danger réel. Il m'a semblé important de parler de ceux qui ont pris la voie de la résistance en dépit des risques immenses qu'elle induisait. Harro m'est apparu ici comme la personnalité numéro un dans le camp des résistants allemands.

Dans les coulisses de l'Orchestre rouge



♥♥♥ **Comment passe-t-on d'une attitude d'observateur sceptique, voire de suiveur, à celle de résistant actif ? Quels sont les modes d'action dans un régime qui n'autorise aucun écart ? De sa plume alerte, Norman Ohler brosse le portrait d'un couple de parfaits Aryens qui osèrent dire non en infiltrant le système. À leurs côtés, une centaine d'Allemands, pour qui l'aventure s'acheva souvent par la mort et dont les nazis s'acharnèrent à salir et à effacer la mémoire. Pour contrer la légende nazie d'agents**

communistes coupables de haute trahison et réhabiliter la mémoire de ceux qui les défièrent les premiers et sur la période la plus longue, il fallait un livre grand public aussi puissamment écrit que documenté. Pari remporté haut la main. I. M.

■ *Les Infiltrés*, de Norman Ohler (Payot, 430 p., 22 euros).

Comment expliquez-vous alors que Harro, Libertas et plus généralement la nébuleuse formant l'Orchestre rouge ne soient pas aussi connus que Hans et Sophie Scholl ou le comte Stauffenberg ?

C'est un groupe romantique, bohème, très moderne, qui a en partie anticipé des modèles de relations et des combats popularisés autour de 1968, à savoir la lutte contre le patriarcat, pour l'amour libre... Dans les années 1950, quand on a commencé à s'intéresser aux mouvements de résistance, le modèle de société largement hérité du nazisme, du moins en ce qui concerne les normes familiales et sexuelles, a rendu suspects les gens comme Harro. D'autre part, les nazis les avaient classés – à tort – comme espions au service des Soviétiques, et cette étiquette a été fatale dans une Allemagne de l'Ouest très anticommuniste, et ce, jusque dans les années 1990. Le frère de Harro m'a montré une lettre du chancelier Kohl qui lui écrivait que ce n'était pas ça, la résistance allemande. Cela explique en partie pourquoi ce mouvement n'a pas eu l'aura sainte d'un groupe comme la Rose blanche, organisé autour de Hans et Sophie Scholl. De surcroît, les nazis ont détruit la plupart des documents prouvant que Harro et ses compagnons n'étaient pas des agents au service de l'URSS. Ces preuves n'ont été trouvées que récemment dans les archives des services secrets soviétiques.

La mémoire de ce réseau est aussi une histoire de la guerre froide. Héros en RDA grâce à l'étiquette communiste de la Gestapo, relégués au second plan en RFA, alors que leurs tortionnaires, eux, n'ont jamais eu de comptes à rendre...

Un seul de leurs bourreaux a été arrêté par les Soviétiques mais a fini par être libéré. Les autres ont pu continuer leur carrière à l'Ouest. Certains ont travaillé pour les services secrets américains ou britanniques, auréolés de leur gloire de chasseurs d'agents soviétiques. En tant que théâtre

de la guerre froide, l'Allemagne divisée fut le terrain d'oppositions frontales. Je n'ai fait qu'effleurer le sujet à la fin du livre, mais on pourrait facilement y consacrer un ouvrage entier.

Votre livre, extrêmement sourcé, se lit à la fois comme un roman d'amour, un roman d'espionnage et un polar, avec des scènes qui semblent tout droit sorties d'un scénario de film.

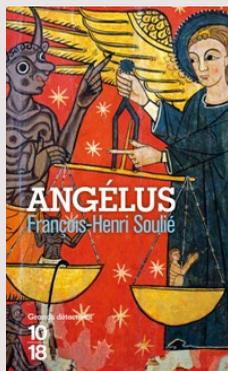
Comment avez-vous comblé les lacunes de la documentation ?

C'était un défi littéraire. J'ai décidé très tôt de ne rien inventer. J'ai suivi les conseils d'Anthony Beevor [historien britannique de référence de la Seconde Guerre mondiale], qui m'a recommandé de ne pas

écrire de dialogues mais de faire dire des extraits de lettres aux protagonistes. J'ai croisé les sources à ma disposition, je me suis par exemple servi d'éléments de lettres et des informations relatives à la météo, aux bombardements sur un quartier ou à la topographie de Berlin et aux travaux d'aménagement de la ville pour scénariser certaines scènes et les rendre aussi vivantes que possible en donnant des détails concrets. De cette manière, j'ai pu combler les « trous » sans pour autant faire de la fiction. Le but était que la base documentaire soit celle d'un ouvrage d'histoire qui se lirait comme un roman.

PROPOS RECUEILLIS PAR
ISABELLE MITY

Un ange trépane...



♥♥♥ Occitanie, 1165. Qui en veut à ce point au tailleur de pierre Jordi de Cabestan pour occire un à un ses compagnons ? Et dans quel cerveau malade a germé cette macabre mise en scène consistant à suspendre les corps déguisés en anges, affublés d'ailes d'oie ? Non seulement les cadavres miment des envoyés du ciel, mais le théâtre des crimes relève aussi de l'Église : ce sont deux abbayes de l'arrière-pays carcaissonnais et narbonnais. Des endroits où prospèrent les cathares, en rupture avec l'Église de Rome. Faut-il voir dans ces actes la main de ceux qui se disent

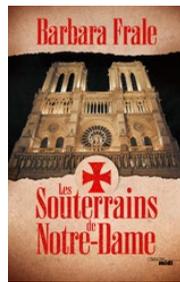
des « Vrais Chrétiens » ? À énigme complexe, pléthore d'enquêteurs, car ce ne sont pas moins de trois limiers qui cherchent à dénouer les fils de cet écheveau embrouillé. Il y a là Jordi lui-même, un fringant chevalier et une tisserande « Vraie Chrétienne », que la trame de l'intrigue finira par réunir après maintes péripéties. Ce roman très réussi est un maillon de plus dans la chaîne des polars en abbaye, qui va de *Sœur Fidelma* au *Nom de la rose* en passant par les enquêtes de Frère Cadfael. Aux développements érudits d'un Umberto Eco ou d'un Peter Tremayne, Soulié préfère le romanesque et la trame policière purs, tout en soignant l'arrière-plan politique et religieux troublé d'une province en proie aux luttes d'intérêts. Entre fanatisme, batailles de pouvoir, meurtres en cascade et cheminement intérieur des personnages, on ne s'ennuie pas un instant. I. M.

■ *Angélus*, de François-Henri Soulié (10/18, 522 p., 16,90 euros).



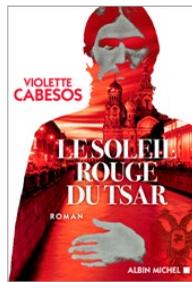
Une course culte

♥♥ Ceux qui ont aimé *La Vingt-Cinquième Heure* de Virgil Gheorghiu dévoreront cette *Fuite extraordinaire*: un thriller médiéval qui chevauche la peste et les hérésies, les vérités théologiques instables et réversibles, le turc empaleur ou la loi des galères... Gheorghiu était roumain. Drago Jancar est slovène. Ces soldats perdus de l'Europe balkanique savent hisser les destins minuscules en gestes romanesques. D'une montagne à l'autre. D'un cul-de-basse-fosse à l'autre.
GUILLAUME MALAURIE
 ■ *La Fuite extraordinaire de Johannes Ott*, de Drago Jancar (Phébus, 340 p., 22 euros).



Un secret bien enfoui

♥♥ **Paris, 1301. Philippe le Bel, en conflit avec les Templiers et le pape, est menacé d'une nouvelle calamité : une prophétie annonçant une épidémie qui décimerait le royaume. Un mystérieux médecin catalan réfugié à Rome après avoir fui Paris posséderait la clé de bien des problèmes. Basée sur des faits réels, l'enquête puise allègrement dans les ingrédients classiques du thriller médiéval, agrémenté les secrets dynastiques et complots politico-religieux d'une touche d'ésotérisme, et prend un écho particulier en période de pandémie. I. M.**
 ■ *Les Souterrains de Notre-Dame*, de Barbara Frale (Cherche Midi, 310 p., 22 euros).



En rouge et blanc

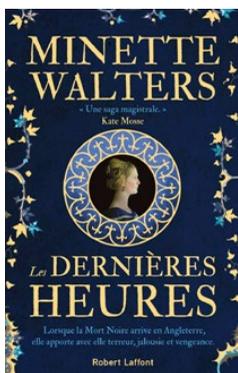
♥♥ La documentaliste Milena, petite-fille de Russes blancs émigrés en France, a un violon d'Ingres : rechercher les objets précieux de la Russie impériale. Un siècle auparavant, à Saint-Petersbourg, le cœur de la ballerine Vera, détentrice d'un lourd secret d'État, balance entre un grand-duc et un poète anarchiste. Une enquête passionnante et un récit inspiré qui noue deux destins de femmes unies par une sombre malédiction et porteuses des mystères, des drames et des nostalgies de l'éternelle et sainte Russie.
JOËLLE CHEVÉ
 ■ *Le Soleil rouge du tsar*, de Violette Cabesos (Albin Michel, 370 p., 22 euros).



Nid d'ici, nid d'ailleurs

♥♥ Mary Rowlandson, membre d'une colonie de puritains du Massachusetts, est enlevée en 1672 par des Indiens et libérée trois mois plus tard. De ce fait divers historique, la romancière tire un très beau récit sur la découverte d'un « autre monde » par une femme formatée par sa communauté. Un monde de « sauvages », qui se bat pour son territoire, n'impose pas ses dieux, goûte les plaisirs de la chair, dorlote ses enfants et partage le pouvoir avec les femmes. Le retour dans la cage ne sera pas facile. **J. C.**
 ■ *L'Envol du moineau*, d'Amy Belding Brown (Cherche Midi, 464 p., 22 euros).

Autant en emporte la Peste noire



♥♥♥ Pour sa première fiction historique, la grande dame du roman policier britannique se fait Cassandra en évoquant la plus grande des tueuses : la Peste noire. Elle fait irruption dans le comté de Dorset à la fin du printemps 1348. À Develish, la châtelaine Lady Anne dirige le travail des serfs et la vie du domaine dans l'attente de son maître et seigneur, Sir Richard. Celui-ci meurt avant son retour du mal mystérieux dans lequel tous s'accordent à voir une punition divine. Sauf Lady Anne, chrétienne éclairée, soucieuse depuis longtemps de transmettre à ses serfs habitudes

d'hygiène et instruction. Elle met son domaine en quarantaine et résiste héroïquement aux attaques de troupes armées errant dans le comté dévasté et aux jalousies internes. Un confinement médiéval vécu au niveau microcosmique, où l'on retrouve toutes les interrogations, les imprécations et les conjurations d'une humanité menacée dans sa survie, et tous les dévouements et les héroïsmes ordinaires d'une communauté confrontée à un ennemi invisible, agent des plus belles solidarités comme des plus dangereuses rivalités... **J. C.**
 ■ *Les Dernières Heures*, de Minette Walters (R. Laffont, 524 p., 22 euros).

LES DERNIERS FEUX AVANT L'HIVER

♥♥♥ *C'est un Flaubert affaibli, physiquement, financièrement, moralement, qui se retire quelques semaines à Concarneau. Où commence une nouvelle vie.*



Un automne de Flaubert
D'ALEXANDRE POSTEL
(Gallimard, 142 p., 15 euros).

En 1875, Flaubert a 54 ans. Son dernier grand roman, *L'Éducation sentimentale*, a été un échec cuisant. Assassiné par la critique, il ne s'est vendu qu'à quelques centaines d'exemplaires. *La Tentation de saint Antoine*, sa pièce *Le Candidat* ont connu le même sort. Ruiné, malade, il quitte son appar-

tement parisien. Le 15 août, il écrit à son ami Émile Zola: « Mon existence est maintenant bouleversée; je suis incapable d'aucun travail. Depuis bientôt quatre mois, j'ai écrit, en tout, quatorze pages, et mauvaises! Ma pauvre cervelle ne résistera pas à un pareil coup. Comme j'ai besoin de sortir du milieu où j'agonise, dès le commencement de septembre, je m'en irai à Concarneau, près de Georges Pouchet, qui travaille là-bas les poissons. J'y resterai le plus longtemps possible. » Flaubert y restera deux mois, durant lesquels il écrira, dans la douleur, ses célèbres *Trois contes*. Quand il arrive dans la Ville close, toute tournée vers la pêche à la sardine et le développement de ses conserveries, il ne lui reste que cinq ans à vivre. C'est à ce



Le séjour en Bretagne de l'écrivain a inspiré à l'auteur ce « roman de son oisiveté ».

moment précis que débute le très beau livre d'Alexandre Postel, qui avait reçu pour *Un homme effacé* le Goncourt du premier roman. Imaginant un Flaubert dans l'incapacité de développer le conte médiéval féroce qu'il a commencé d'écrire, il fait le portrait d'un homme qui, à l'automne de sa vie, met

en place des dérivatifs qui vont l'éloigner d'autant plus de son labeur d'écrivain. Flaubert se promène, se goinfre de crustacés, prend ce qu'on appelle alors des « bains de mer », discute avec les pêcheurs. Ce petit bijou littéraire vient de se voir attribuer le prix Cazes-Lipp. GÉRARD DE CORTANZE

Un saltimbanque en gogouette



♥♥♥ **Le personnage de Tyll Ulespiègle remonte au XVI^e siècle. Nombre d'auteurs ont été fascinés par le légendaire bouffon détenteur de sagesse. Charles de Coster en a fait un symbole de la résistance flamande; Richard Strauss, un héros magnifique; Joris Ivens et Gérard Philipe, un farceur sautillant. Daniel Kehlmann, propulsant le saltimbanque malicieux au cœur d'un Saint Empire à feu et à sang, brosse une puissante fresque historique, où Tyll Ulespiègle a le beau rôle: celui d'un funambule porteur de rêve et d'espoir.** G. C.

■ **Le Roman de Tyll Ulespiègle**, de Daniel Kehlmann (Actes Sud, 416 p., 23 euros).

Tous doivent disparaître



♥♥♥ **Dès les premières lignes, Anne Sinclair prévient le lecteur: « Cette histoire me hante depuis l'enfance... » Quelle histoire? Celle de 743 Juifs français et de 300 Juifs étrangers, tous « notables », arrêtés par les nazis en décembre 1941 et emprisonnés au camp de Compiègne, celui-là même d'où partit, en mars 1942, le premier convoi vers Auschwitz. Partie sur les traces de son grand-père, Léonce Schwartz, qui a échappé à la déportation, l'auteure a trouvé d'autres histoires, plus sinistres, plus tragiques encore. Elles constituent le cœur palpitant de ce roman des ténèbres.** G. C.

■ **La Rafle des notables**, d'Anne Sinclair. (Grasset, 128 p., 13 euros).

Une étoile est née

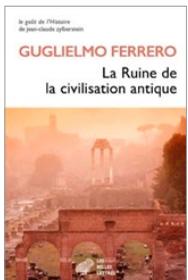


♥♥♥ Aussi célèbre et adulée que sa rivale – et amie – Sarah Bernhardt, il manqua à Régiane les scandales et les drames qui firent de « la Divine » un mythe ! Dans ce journal en forme de Mémoires, son fils rend un hommage brillantissime à la comédienne exceptionnelle de charme et de naturel, à la

Parisienne qui enchantait de son talent et de son élégance les scènes du monde, à la femme directrice de théâtre, à l'amoureuse qu'elle se défendait d'être, et à la mère qu'elle fut quand même en dépit de tout. J. C.

■ **Régiane ou la Belle Époque**, de Jacques Porel (Privat, 291 pages, 19,90 euros).

Rome et Europe : même combat



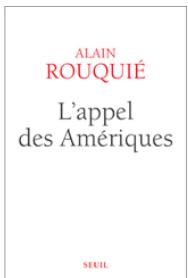
♥♥♥ Jean-Claude Zylberstein a le talent d'exhumer des textes somptueux perdus de vue dans les cendres de la grande érudition... La vie de Guglielmo Ferrero, l'historien italien réfugié en France pendant l'entre-deux-guerres, fut hantée par le coma de l'Empire romain, dont il n'acceptait pas qu'il fût irréversible. Dans ce livre, il traverse le

III^e s. apr. J.-C. en ne pensant qu'à l'Europe en lambeaux de l'après-Grande Guerre. Il se trompe en voyant la France comme un roc. Il se trompe mais avec une langue effilée qui trouve toujours le mot juste. G. M.

■ **La Ruine de la civilisation antique**, de Guglielmo Ferrero

(Les Belles Lettres, 250 p., 13 euros).

Latino lover



♥♥♥ Agrégation en poche, Alain Rouquié aurait pu se contenter d'enseigner l'espagnol, mais « c'était renoncer à tout le reste ». Universitaire, éditeur, politologue, ambassadeur au Mexique, au Brésil, il dresse le bilan d'une vie consacrée à l'étude comparée des régimes politiques sud-américains, dont l'Europe n'a souvent qu'une

vision caricaturale. Un monde de quelque 20 républiques, aux héritages historiques diversement revendiqués, mais dont les avatars depuis un demi-siècle, entre autoritarisme, immigration, populisme et quête identitaire, s'offrent en miroir aux démocraties occidentales. J. C.

■ **L'Appel des Amériques**, d'Alain Rouquié (Seuil, 283 p., 22 euros).

NOUVEAU RÉGIME

♥♥♥ *Retour sur le règne injustement déconsidéré de Louis XVIII.*



GIANNI DAGLI ORTURA/IMAGES

Témoin d'une dynastie en déroute, émigré par deux fois, successeur d'un gringalet fantôme, Louis XVIII ne serait qu'un roi de plomb. Un Bourbon de second choix empâté, rongé par le diabète et la goutte sur ses vieux jours. Eh bien, les premières pages du recueil d'articles d'Emmanuel de Waresquiel suffisent à montrer qu'on a grand tort. Pis : on a, presque, tout faux. Louis XVIII est un grand roi qui, bien qu'il chahoupe beaucoup, tient debout devant l'Histoire. Un prince qu'on dirait centriste aujourd'hui. Si d'entrée, en 1814, il récupère l'essentiel de ses pouvoirs exécutif et judiciaire, il reconnaît par sa Charte un « caractère collectif à la puissance législative » et par là consacre les « droits de la Nation ». Avec lui, la Restauration, ce n'est pas le décalque de l'Ancien Régime,



Penser la Restauration,
D'EMMANUEL DE WARESQUIEL

(Taillandier, coll. « Textes »,
488 p., 11,50 euros)

mais la « Révolution couronnée ». Des critiques, il en mérite. Mais c'est le seul homme d'État qui collectionne les louanges de Chateaubriand, c'est logique, et de Victor Hugo ! Qui l'eût cru ? Waresquiel n'aime décidément rien tant que de débusquer le sens de l'État chez des politiques contrefaits. Hier avec Fouché. Cette fois avec Louis XVIII ! Chapeau bas ! G. M.



Les petits pas de l'humanité

♥♥♥ Ce livre captivant nous aide à représenter le monde tel que nos ancêtres le voyaient du milieu du XVIII^e siècle à l'aube du XX^e siècle. Que pensaient-ils des orages, des tremblements de terre? Que savaient-ils du vent, de la structure interne de la Terre? Que de mystères, et que d'erreurs dans les analyses et commentaires. Mais il ne pouvait en être autrement. L'auteur nous révèle les théories les plus insolites qui ont émergé au fil du temps. Une histoire de l'ignorance bien stimulante. **DENIS LEFEBVRE**

■ **Terra incognita. Une histoire de l'ignorance**, d'Alain Corbin (Albin Michel, 282 p., 21,90 euros).



Des planches aux scènes de guerre

♥♥ **Joseph Kessel aimait la vie, l'aventure, l'écriture et... les femmes. Dans son nouveau livre, Dominique Missika s'intéresse à sa liaison avec la chanteuse et actrice Germaine Sablon. La passion a régné, jusqu'à la rupture brutale en 1945. L'auteur nous offre un regard sur la France des années 1930, les cabarets, la fête, et suit au plus près nos deux héros pendant la Seconde Guerre mondiale, leur entrée dans la Résistance. Tous deux sont aussi passés à la postérité avec *Le Chant des partisans*, dont l'auteure nous brosse la genèse.** D. L.

■ **Un amour de Kessel**, de Dominique Missika (éd. du Seuil, 202 p., 18 euros).

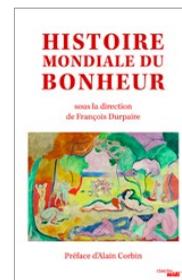


À retenir

♥♥♥ De l'Antiquité au terrorisme contemporain, les otages ont été des instruments de la violence entre les États puis entre les États et certaines organisations politiques. Dans cet ouvrage très pédagogique et très documenté, Gilles Ferragu revient sur l'histoire de ces captifs pas comme les autres, une histoire qui illustre aussi la manière dont le politique s'imisce dans la vie des individus. Ce livre rend ainsi la parole à ces acteurs malgré eux des relations internationales.

LAURENT LEMIRE

■ **Otages, une histoire**, de Gilles Ferragu (Folio Histoire, 540 p., 9,70 euros).

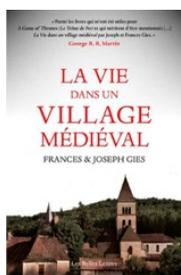


Vous avez quatre heures...

♥♥ Une soixantaine d'historiens, philosophes ou sociologues ont uni leurs talents pour une réflexion autour d'un thème qui préoccupe l'humanité depuis la nuit des temps : le bonheur, la quête du bonheur. De courts textes remontent à l'époque de Cro-Magnon, font un détour par l'Égypte ancienne, sautent au Moyen Âge, franchissent les siècles jusqu'à nos jours, nous initient aux plaisirs de la table... Une seule conclusion s'impose : le bonheur, c'est dans la tête. **D. L.**

■ **Histoire mondiale du bonheur**, sous la direction de François Durpaire (Cherche Midi, 443 p., 22 euros).

Aux paysans d'antan

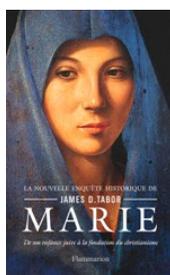


♥♥ Ce dernier volume de la trilogie des regrettés historiens Francis et Joseph Gies analyse les particularités des communautés médiévales paysannes d'Europe et des îles Britanniques, où vivaient 90 % de la population. Au travers de l'étude du village anglais, modèle archétypal, les auteurs mettent en lumière

l'organisation sociale et le mode de vie de nos ancêtres, les bâtisseurs des fondements de notre monde actuel. **V. D.**

■ **La vie dans un village médiéval**, de F. et J. Gies (Belles Lettres, 320 p., 17 euros).

D'un royaume à l'autre



♥♥ À partir d'une lecture personnelle des textes sacrés et des historiens de la période, mais aussi des documents archéologiques récents, Tabor s'essaie à dresser la figure d'une Marie « réelle », « femme, épouse et mère », authentique juive dont la théologie a fait, contre toute logique, une manière de chrétienne. Il explore ainsi sa (noble) généalogie et sa

famille, et la réinsère dans le contexte historique et spirituel qui donna naissance à son personnage. **JEAN-YVES BORIAUD**

■ **Marie**, de James D. Tabor (Flammarion, 370 p., 22,90 euros).

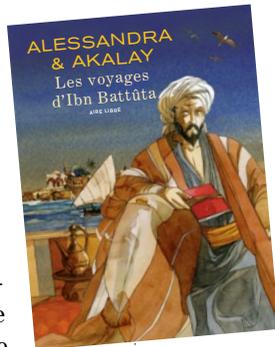
La Chine... j'avais perdu tous les présents mais me considérais encore comme l'Ambassadeur désigné. Cette mission restait ma priorité... En attendant, je passai quelque temps à Ceylan pour me reposer, prier, observer ce pays et le dessiner.



SI LE MONDE M'ÉTAIT CONTÉ

♥♥♥ *Parti pour La Mecque, Ibn Battûta ne rentre qu'après un périple de trente ans, narré dans ce somptueux album.*

Souvent cité mais peu connu, Ibn Battûta (v. 1304 - v. 1369) demeure l'un des plus grands voyageurs arabes du Moyen Âge. À 21 ans, il quitte Tanger, sa ville natale, pour un pèlerinage à La Mecque. Jusque-là, rien de bien original. Mais le jeune homme, au lieu de rejoindre une caravane, prend le chemin des écoliers. Il lui faut un an pour rejoindre la ville sainte, mais, loin de s'en contenter, Ibn Battûta continue à parcourir le monde, de l'Asie Mineure à l'océan Indien, de l'Inde à la



Chine, d'al-Andalus au Mali... et il ne rentre chez lui qu'au bout de trente ans. Comme Marco Polo, le récit qu'il fait de son périple semble très enjoué, mais il est aussi plein de rêve, et c'est ce rêve que l'écrivain marocain Lofti Akalay a scénarisé. L'album est mis en

lumière par les splendides aquarelles de Joël Alessandra. On ne peut que s'émerveiller devant ces *Carnets d'Orient* du XIV^e siècle. **LAURENT VISSIÈRE**

■ **Les voyages d'Ibn Battûta**, de Joël Alessandra et Lofti Akalay (Dupuis-Aire Libre, 256 p., 42 euros). À paraître le 26 juin.

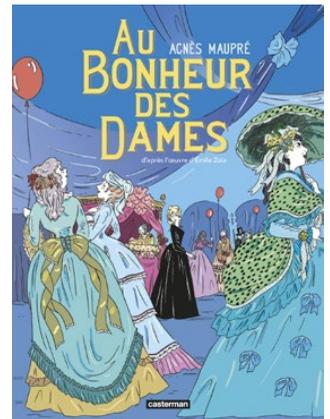
Comme un avion sans elle



♥♥♥ Née au Texas dans une famille pauvre, d'un père indien et d'une mère noire, Bessie Coleman (1892-1926) n'avait pour ainsi aucune chance de devenir l'une des plus célèbres femmes pilotes des années 1920. À force d'audace et d'intelligence, elle va cependant apprendre à piloter... en France, et se spécialiser ensuite dans la voltige. Selon leur méthode, les auteurs partent d'une documentation historique rigoureuse pour écrire un récit de fiction. L'album commence d'ailleurs avec le crash de Nungesser et Coli (8 mai 1927), à une date où la véritable Bessie s'est déjà tuée en vol. L'héroïne de la BD transporte alors de l'alcool pour Al Capone... L. V.

■ **Night Hawk (t. 1 : Black Squaw)**, de Yann et Henriët (Dupuis, 56 p., 14,50 euros).

French frous-frous



♥♥ En écrivant *Au bonheur des dames* (paru en 1883), Émile Zola voulait illustrer les débuts des grands magasins au cours du Second Empire. Les différents sujets qu'il abordait dans son livre conservent une certaine actualité (les géants de la distribution contre les petits commerces, la précarité des employés modestes, l'opposition entre Paris et la province, le féminisme...). Non sans talent, Agnès Maupré fait revivre le Paris tourbillonnant des années 1860, avec ses lumières et ses ombres. Mais cet album ne constitue pas une simple illustration de l'œuvre d'Émile Zola. C'est un véritable roman graphique, qui possède son propre rythme et son esthétique, et le personnage de Denise Baudu, la petite commise fraîchement débarquée de sa province, est particulièrement bien rendu. L. V.

■ **Au bonheur des dames**, d'Agnès Maupré (Casterman, 136 p., 20 euros).

OFFRE SPÉCIALE

POUR NE MANQUER AUCUN NUMÉRO

Rendez-vous sur le site

www.historya.fr

À NOS AMIS LECTEURS ET LECTRICES D'HISTORIA : vous êtes chaque mois quelque 10 000 à nous retrouver dans les kiosques, les Relay et les autres marchands de journaux. Aujourd'hui, cette démarche n'est pas toujours possible, même si beaucoup de marchands de journaux restent ouverts depuis le début de la crise. Et nous les en remercions.

Pour ne pas perdre le contact avec nos parutions, *Historia* s'est mobilisé aussi pour vous offrir une offre spéciale : **l'accès pendant trois mois à la version numérique des magazines Historia et à la totalité des archives du site historya.fr**

**3 MOIS
D'ABONNEMENT
100% NUMÉRIQUE**

Magazine + toutes les
archives du site

8,90€

Pour en bénéficier,
rendez-vous sur historya.fr

Retrouvez-nous sur Facebook et Twitter

 [magazine.historya](https://www.facebook.com/magazine.historya)

 [historyamag](https://twitter.com/historyamag)

Voyage

NOVGOROD LA VÉNÉRABLE

Première capitale de Russie, la « ville neuve » rayonne entre le XI^e et le XV^e siècle. Située au carrefour des routes commerciales, elle est alors une prospère cité marchande.

PAR CLAIRE L'HOËR



En voiture, il faut trois heures pour parcourir les 194 km entre l'impériale Saint-Petersbourg et Novgorod la médiévale. Sur le trajet s'égrènent les forêts de bouleaux de Carélie et de sapins, les seuls arbres à prendre racine dans la taïga glacée. De loin en loin, un village apparaît. De chaque côté de la route, les maisons en bois égagent le paysage : de coquettes isbas, mais aussi des baraques faites de bric et de broc. Dans ces villages se mélangent les habitants de Saint-Petersbourg qui ont fait bâtir une maison de campagne et les Russes pauvres, issus de dynasties de paysans, dont les ancêtres étaient soumis au servage au XIX^e siècle, avant de travailler dans les kolkhozes au siècle suivant. Tout ce petit monde cohabite souvent sans eau courante. Rien d'insurmontable au pays des lacs, des étangs, des rivières et des marais... Au détour d'un virage, la muraille apparaît enfin. Non pas de ces remparts de pierre tels qu'en offrent Carcassonne ou Guérande. C'est

une petite enceinte de brique rouge ponctuée de tours au toit pointu couvert d'ardoises. Cette muraille enserme le kremlin, c'est-à-dire le cœur politique, administratif et religieux d'une ville qui joua un rôle précurseur dans l'histoire de la Russie. Bien que son nom signifie littéralement « ville neuve », non seulement Novgorod est très ancienne, mais elle est aussi la première capitale du pays. Les matériaux de construction étant rares dans la vallée du Volkhov, c'est l'argile du sous-sol qui a servi à la fabri-

cation des centaines de milliers de briques. Facteur aggravant : la main-d'œuvre n'a jamais été très abondante sur cette terre inhospitalière. Aujourd'hui encore, avec 222 000 habitants, Novgorod n'est qu'une agglomération très secondaire par la taille.

À la force du poignet

Entre le XI^e et le XV^e siècle, les habitants étaient beaucoup moins nombreux encore, peut-être 20 000. Leur cité bâtie à la force du poignet a pris racine de part et d'autre du fleuve : sur la rive gauche se trouve le fameux

kremlin, corseté dans son enceinte rouge, tandis que la rive droite accueillait le monde des marchands, aujourd'hui représenté par un vieux marché appelé « cour de Iaroslavl ».

Novgorod a d'abord été un carrefour économique. Placée sur la route qui relie la mer Baltique à la mer Noire, elle est dès le XI^e siècle un entrepôt pour les échanges entre le nord et le sud de l'Europe. Les Varègues envoient leurs marchandises à Constantinople, la capitale de l'Empire romain d'Orient, devenue au Moyen Âge une des plus grandes places commerciales du monde. Novgorod va ensuite se retrouver également sur une des routes qui relient l'Europe à l'Asie. C'est au XII^e siècle un des principaux relais des villes hanséatiques allemandes vers l'Est. Des marchands de Lübeck tiennent le plus important des 40 comptoirs. Si bien que, entre le XI^e et le XV^e siècle, la cité est un pays de cocagne. Le premier trésor de la ville, ce sont les fourrures. Les hauts dignitaires d'Asie centrale, de >>>



PAYS DE COGAGNE La ville s'est construite des deux côtés du fleuve Volkhov : le kremlin sur la rive gauche, les étals des marchands sur la droite, qui proposent, parmi leurs produits phares, fourrures, ambre de la Baltique, cire, miel, bois...



1



2



3

RICHARD MASCHMEYER / ALAMY STOCK PHOTO

SLAVE D'HONNEUR (1) Une enceinte de brique rouge, ponctuée de tours tantôt rondes, tantôt carrées, protège le kremlin. Cette partie fortifiée des anciennes villes russes était le centre politique, administratif et religieux de la cité. (2) Hérisserie de tours serrées les unes contre les autres, la compacte cathédrale Sainte-Sophie (XI^e s.) emprunte à la tradition byzantine tout en posant les bases de l'architecture russe. (3) À l'intérieur, en plus des icônes (dont la plus vénérée de Russie, Notre-Dame du Signe), fresques et mosaïques abondent.



DE AGOSTINI PICTURE LIBRARY/WWW.BUSSYBROGEMANI IMAGES

LE VILLAGE EN BOIS DE VITOSLAVLITSY

À quatre kilomètres au sud de Novgorod, à proximité du monastère Saint-Georges de Iouriev, se trouve une jolie bourgade du nom de Vitoslavlitsy, entièrement constituée de bâtiments anciens en bois. Les citoyens russes s'y pressent depuis qu'ils ont redécouvert les vertus de la nature. Le village n'existait plus il y a cent ans. Pour lui redonner vie, l'architecte Leonid Krasnorechiev y a rassemblé dans les années 1960 des bâtiments des environs, qui illustrent depuis lors le savoir-faire et les traditions de la Russie profonde. On y admire des isbas, ces maisons tout en bois assemblées sans un clou. À proximité se trouvent des granges pour stocker le foin et le gros bétail. Mais on n'a pas poussé le scrupule jusqu'à y mettre des bœufs ! Le *bania* rappelle furieusement le sauna finlandais. Ce bain de vapeur est la preuve que le moujik russe ne dédaignait pas les pratiques d'hygiène après les travaux des champs. Et, bien sûr, de splendides églises ponctuent ce paysage de féerie, encore plus joli sous la neige ! C. L'H.

» Constantine ou des califats s'arrachent à prix d'or l'hermine blanche, la zibeline et la martre brunes, le renard noir – les seules à ne pas attirer la vermine. Deuxième trésor : l'ambre de la Baltique, connu pour ses vertus magiques et guérissimes. Il garnit d'ailleurs les vitrines de souvenirs encore aujourd'hui. Plus étonnant, la cire et le miel des ruches exploitées dans les forêts septentrionales sont renommés dans toute l'Europe. L'Église achète à Novgorod jusqu'à 800 tonnes de cire par an pour en faire des bougies. Le bois du Nord complète le catalogue des marchands novgorodiens. En sens inverse, venant du sud et remontant vers le nord, les objets de luxe, le froment, le sel et même des grenats importés du Sri Lanka à partir du VII^e siècle transitent par la ville. Enfin, le commerce le plus lucratif est celui des esclaves capturés parmi les populations slaves et revendus aux portes de la Méditerranée. Si la grande époque de la ville est le XI^e siècle, ses racines plongent plus profondément

dans le passé, comme le montre le monument du *Millénaire*, inauguré en 1862 et trônant au centre du kremlin. En célébrant les mille ans d'existence de la cité, le tsar Alexandre II voulut marquer les esprits. Fable ou réalité ? Il est clair qu'au IX^e siècle les Varègues étaient déjà présents dans la région. Quant à dire que Novgorod était une ville, il faut se montrer prudent... Le prince fondateur, Riourik, est à ranger du côté des légendes. L'installation de marchands venus du nord s'est faite progressivement, jusqu'à la construction de la cathédrale Sainte-Sophie, entre 1045 et 1050.

Univers mystique

Les clochers abondent dans le paysage d'une contrée baignée de spiritualité. De la promenade aménagée sur les remparts, Sainte-Sophie frappe par son aspect à la fois élancé et colossal. Cette église de brique blanchie à la chaux est l'héritière de la tradition byzantine par son plan en croix grecque, avec des bras de taille égale, ainsi que par sa tribune intérieure. Mais certaines de ses caractéristiques

VOTRE SÉJOUR

S'INFORMER

Le voyage nécessite l'obtention d'un visa auprès de l'ambassade (01 45 04 05 50 ; russie.net). Il peut être plus commode de s'adresser à une agence de voyages. Le Centre spirituel et culturel russe, nouvellement ouvert quai Branly, à Paris, est aussi un bon interlocuteur.

Y ALLER

Vol pour Saint-Petersbourg. Veliki Novgorod est à 194 km de Saint-Petersbourg, soit 3 heures de route en voiture de location. Vous pouvez aussi prendre le train à 7 heures à la gare Moskovsky. 3 heures jusqu'à Novgorod puis 10 min de marche de la gare au kremlin.

HÔTEL

Pour votre hébergement, la plate-forme Internet russe Ostrovok propose souvent les prix les plus intéressants. **Boutique-hôtel Truvor.** Dans un ancien bâtiment en brique réhabilité, des chambres toutes différentes ont été aménagées à partir de matériaux bruts, le bois et la pierre. À 300 m

du kremlin en passant le pont sur le fleuve Volkhov. Dvortsovaya Ulitsa 2/1.

Guest-house Tri Kota. Simple et très bon marché. Kitchenette. Possibilité de dîner sur place. À 800 m du kremlin. Ulitsa Oborony 3.

RESTAURANT

Zavodbar propose une cuisine russe simple et rustique. Goûtez les

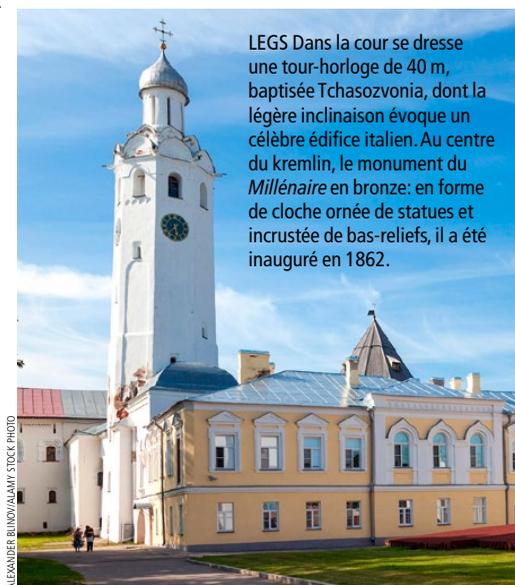


Le restaurant Zavodbar.

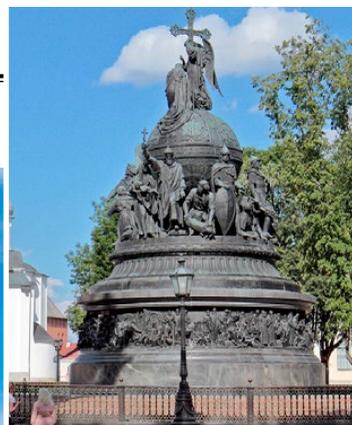
pelmeni, de délicieux raviolis sibériens farcis de viande hachée et buvez du kvas, cette boisson fermentée, pétillante et légèrement

téristiques en font aussi un bâtiment fondateur de l'architecture russe: sur son toit, quatre bulbes argentés et un bulbe doré plus imposant matérialisent la silhouette typique des églises du pays. Il s'agit en réalité d'une déformation de la coupole byzantine, ainsi adaptée aux chutes de neige qui font peser en hiver un poids important sur les voûtes. Les ouvertures sont peu nombreuses et très petites pour se protéger du froid mordant. Sur le côté, de monumentales portes en bronze du XII^e siècle s'ouvrent sur un univers mystique et enfumé

À l'intérieur, devant l'iconostase, ce mur couvert d'icônes séparant le pope des fidèles, une icône miraculeuse noircie par le temps et par l'encens est placée en bonne position. Pour les croyants russes orthodoxes, l'icône est l'équivalent de la présence divine. On la baise, on la touche, on s'incline devant elle... et le touriste s'abstient de toute remarque s'il ne veut pas s'attirer les foudres des paroissiennes! Pour admirer le savoir-faire des peintres,



LEGS Dans la cour se dresse une tour-horloge de 40 m, baptisée Tchasozvonja, dont la légère inclinaison évoque un célèbre édifice italien. Au centre du kremlin, le monument du *Millénaire* en bronze: en forme de cloche ornée de statues et incrustée de bas-reliefs, il a été inauguré en 1862.



il est préférable de se rendre au musée. La célèbre école d'icônes de Novgorod a atteint son apogée aux XIV^e et XV^e siècles, grâce à ses personnages aux couleurs vives et lumineuses, au modelé rigide et au corps surdimensionné. Ces images ont été le support de l'hérésie des vieux-croyants, les chrétiens schismatiques qui refusaient de se rallier au dogme du patriarche de Moscou et prétendaient continuer les pratiques de leurs prédécesseurs. Beaucoup d'entre eux furent exilés en

Sibérie par le tsar en réponse à ce désordre inacceptable. À Novgorod, la religion, l'art et la culture s'entremêlent avec bonheur. Les habitants étaient d'ailleurs réputés pour leur niveau culturel, comme en témoignent les multiples morceaux d'écorce de bouleau, gravés de messages personnels, de comptes, de suppliques, que les archéologues ont retrouvés et qui prouvent l'alphabétisation des habitants. Les riches familles ont financé de nombreux artistes, édifié des bâtiments remarquables, mais elles ont aussi eu la chance d'être épargnées par les malheurs du temps! Suffisamment éloignée de la côte, Novgorod n'a pas subi les raids des Scandinaves. Quant aux cavaliers de la Horde d'Or venus de Mongolie, ils ont été miraculeusement stoppés par les inondations dues au dégel en 1238. Les envahisseurs ont alors préféré proposer à la riche cité de payer un tribut qui lui permette

d'échapper aux attaques plutôt que de tuer la poule aux œufs d'or. Pourtant, quand il le fallait, les Novgorodiens savaient aussi se muer en guerriers farouches: au XIV^e siècle, les *uškujniki* recrutés parmi les marchands menaient des expéditions punitives contre les autres villes qui pratiquaient le commerce de la fourrure, comme Pskov ou Bulghar. Malgré le proverbe russe « Qui peut tenir tête à Dieu et à la grande Novgorod? », la ville et ses entrepôts ont évidemment toujours suscité la convoitise. En 1478, ils furent finalement annexés par la Moscovie. Le tsar Ivan III dispersa l'assemblée régnante et chassa les grands boyards vers la Sibérie pour les remplacer par ses fidèles Moscovites. Détrônée par Moscou, Novgorod ne retrouvera jamais le rang qu'elle a occupé pendant plus de cinq siècles. Le classement au patrimoine mondial de l'Unesco rattrape cette injustice depuis 1992. ♦

alcoolisée qu'on appelle aussi la bière de pain. La boutique propose en outre des produits locaux naturels, tels que des infusions, du miel et des gobelets en bois gravé et peint traditionnels. 2, Ulitsa Germana (entre la gare et le kremlin).

À VISITER

Sur la rive opposée à celle du kremlin, **la cour de**

Iaroslavl est un jardin où se trouvent les arcades blanches de l'ancien marché, environnées de nombreuses petites églises.

Le musée d'État de Novgorod héberge une belle collection d'icônes et d'objets découverts lors de fouilles archéologiques, des bracelets en pâte de verre, des pièces d'or musulmanes, des écorces de bouleau gravées.

Gastronomie

L'IMMACULÉ BLANC-MANGER

D'abord réservé aux personnes malades, ce petit plat revigorant a fait du chemin pour se hisser au rang d'entremets recherché par les gourmets.

PAR PATRICK RAMBOURG

Auguste Escoffier écrivait au début du XX^e siècle: « On ne fait plus que rarement le blanc-manger, et c'est chose regrettable, car c'est l'un des meilleurs entremets qui se puissent servir, quand il est bien préparé. » Le chef fait alors référence à une préparation au lait d'amandes, sucrée et gélifiée, pouvant être aromatisée à la liqueur (kirsch, marasquin, rhum) ou mélangée à une purée de fruits. Depuis, le blanc-manger a reconquis ses lettres de noblesse en tant que dessert, ce qu'il n'était pas à l'origine. On le donnait principalement aux personnes qui avaient besoin de recouvrer la santé, comme le soulignent, par exemple, *Le Mesnagier de*



Immaculée Conception

Paris (1393) et *Le Viandier* (1486), qui proposent un blanc-manger au chapon « pour malade ». Le volatile est cuit en eau, les chairs sont ensuite « broyées » avec des amandes, puis délayées dans du bouillon. Le tout est passé à l'étamine puis mis à bouillir jusqu'à l'obtention d'une consistance « bonne et épaisse ». Le plat était rarement épicé, mais parfois on y ajoutait du gingembre, voire quelques autres épices, et des grains de grenade en décoration. En période de carême, il se faisait avec du poisson à chair blanche. L'important était en effet de lui conserver cette couleur dont il tire son nom, même si nous pouvons rencontrer, par exception, des recettes de blanc-manger coloré.

Le plat n'en évolue pas moins et ne sera plus au fil du temps réservé aux malades. En 1555, le *Livre fort excellent de cuysine* en propose plusieurs versions, dont deux qui ressemblent à des sauces sucrées à base d'amandes, de pain, de vin, de verjus et de cannelle, accompagnant des volatiles rôtis parsemés de dragées, ou des fritures de poisson (en période maigre). Une autre recette,

À LA CARTE DE L'EUROPE

Le blanc-manger était connu dans toute l'Europe occidentale médiévale. Les manières de faire différaient selon les pays. Si la plupart des préparations prévoyaient du poulet, de la poule ou du chapon, voire de la perdrix, des recettes anglaises utilisaient le porc, soulignent Jean-Louis Flandrin et

Carole Lambert dans *Fêtes gourmandes au Moyen Âge* (1998). Le lait d'amandes était le plus fréquemment employé, mais le lait de chèvre ou de brebis pouvait se trouver dans des recettes italiennes, dans lesquelles on ajoutait bien souvent des clous de girofle et du verjus. Parfois de l'amidon de blé remplaçait la crème



de riz, car la plupart des recettes se faisaient avec du riz broyé, de la farine de riz ou du riz entier. Le sucre entrait généralement

dans la préparation, comme dans cette recette catalane du XIV^e siècle, où il est ajouté pendant la cuisson, et au moment de servir, en saupoudrant les écuelles. Mais des versions françaises n'étaient pas sucrées et des versions anglaises étaient parsemées d'amandes frites. À chacun ses goûts et son blanc-manger. **P. R.**

Le vin

PAR GÉRARD MUTEAUD

le « blanc manger de chapon », se prépare avec la chair de l'animal, bouilli ou rôti, mélangé avec des pignons et des amandes en poudre, de la cannelle et de l'eau de rose; l'ensemble est filtré à l'étamine, frit dans du « bon beurre frais », sucré, salé, puis servi dans des « croûtes ». On le constate, les manières de préparer le blanc-manger sont loin d'être stabilisées et la situation ne se clarifie pas avec la recette du *Cuisinier français* un siècle plus tard : celle-ci est classée parmi les entremets et se résume à une sorte de gelée non sucrée, faite d'amandes et de lait.

Doux, blanc et moelleux

Dans son *Cuisinier royal et bourgeois* (1691), François Massialot présente aussi une gelée, mais sucrée, avec de la cannelle, de « l'écorces de citron », des amandes, du lait et de l'eau de fleur d'orange. Il explique que le blanc-manger peut se servir en entremets, « ou pour plat, ou pour hors-d'œuvre », suggérant que sa place dans l'ordonnement du repas n'est pas fixée. Retenons toutefois que l'amande reste le principal ingrédient du plat. La préparation paraît donc s'orienter alors vers une gelée aromatisée, bien loin de ce qui se pratiquait au Moyen Âge et à la Renaissance. Le *Dictionnaire pratique du bon ménager de campagne et de ville* (1715) le confirme :

« C'est un mets délicat fait en forme de gelée. » Mais pour l'*Encyclopédie méthodique* (1789) le blanc-manger est décrit comme une « espèce de ragoût ou de consommé » composé de blancs de chapon. Pas si simple ! Le blanc-manger se transforme encore au cours du XIX^e siècle. Grimod de La Reynière parle d'une crème « qu'il est très difficile de bien faire », mais qui est « un manger délicieux » lorsqu'elle est bien confectionnée. Le chef André Viard classe ses trois recettes de blanc-manger (chaud, froid et renversé) parmi les crèmes (1817). Pour Antonin Carême, une dizaine d'années plus tard, c'est un « entremets de douceur » qui doit être « extrêmement moelleux et bien blanc » et qui est fort estimé des gourmands. Pour lui, c'est un lait d'amandes sucré et collé, pouvant être aromatisé au rhum, au marasquin, ou être fait avec de la crème. Il propose également des blancs-mangers rubanés qui alternent une couche blanche avec une couche aromatisée, par exemple, au cédrat, à la vanille, au café moka, au chocolat, aux pistaches, aux avelines, aux fraises, etc. C'est ce blanc-manger, qualifié de crème ou d'entremets, qui va devenir la norme. Dans les menus, il apparaît dès lors au dessert, même s'il peut arriver qu'un « blanc-manger de poulet à l'ancienne » soit servi à un souper de la Belle Époque. ♦



Ces Amours vendangeurs, qui s'activent sur un sarcophage du III^e s. trouvé à Narbonne, connaissaient-ils le nectar diois, vanté par Pline l'Ancien ?

BULLES ROTURIÈRES

Il faut croire aux légendes comme les enfants croient au père Noël : eux seuls détiennent la vérité sur son histoire. La clairette de Die, vin pétillant naturel produit au sud-est de Valence, aurait – selon la légende – deux mille ans d'âge. Pline l'Ancien, souvent mis à contribution pour confirmer les origines anciennes d'un vignoble, parlait déjà d'un vin apprécié des Vocondes, fédération de peuples gaulois ancêtres des Diois (département de la Drôme). Ces derniers auraient abandonné, tout un hiver, des jarres contenant du vin dans le lit d'une rivière. Redécouvertes au printemps, elles auraient livré un liquide légèrement sucré et pétillant, reconnu depuis 1942 sous l'AOC « clairette de Die ». Le vignoble, culminant à 700 mètres d'altitude, soit l'un des plus hauts de France, s'étend sur quelque 1600 ha au pied du Vercors. À l'inverse de la clairette de Bellegarde (Gard), produite à partir du cépage éponyme, la clairette de Die est issue majoritairement (75 % minimum) de muscat à petits grains, qui lui apporte sa trame aromatique gourmande, et, accessoirement, d'un peu de clairette pour sa fraîcheur. Vinifiée selon la technique dite « ancestrale » – qui repose sur une fermentation incomplète en cuve se poursuivant en bouteille à partir du sucre résiduel du raisin –, elle livre un vin peu alcoolisé (entre 7 % et 8 %), au nez fruité accompagné de notes florales et miellées, donnant la sensation de croquer une grappe de raisin muscat. Il est conseillé de boire la clairette de Die sur ses jeunes années pour en savourer toute la fraîcheur fruitée. Elle se marie remarquablement bien avec les desserts, comme une salade de fruits exotiques (pamplemousse rose, ananas, mangue), une tarte à l'abricot, une crêpe à la confiture d'orange amère ou... un blanc-manger.

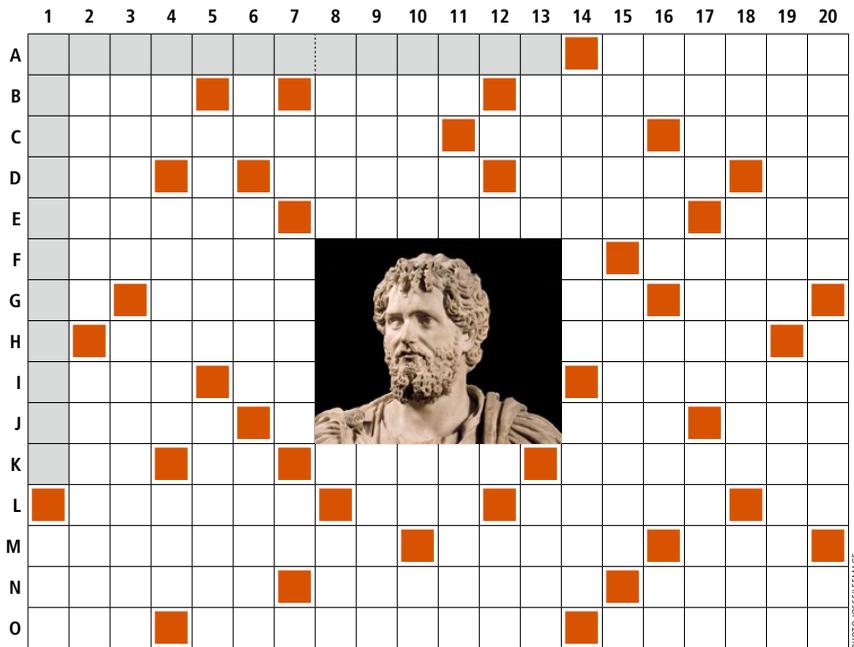
HORIZONTALEMENT : **A.** Personnage en illustration. Philosophe grec qui fonda son Académie à Athènes. – **B.** Reine d'Aragon. Territoire des Indiens. Capitale des Balkans. – **C.** Ministre de l'Éducation nationale au moment des événements de Mai 68, il fut finalement contraint à démissionner. Désert d'Asie qui inspira Pierre Benoit. Dieu solaire égyptien. – **D.** Forme de contrat aidé créé en France en 1984 sous le gouvernement de Laurent Fabius. Langue bantoue d'Afrique. Surnom donné à l'empereur d'Occident Louis I^{er} (778-840). Romains en couple. – **E.** Déesse mésopotamienne. Étourdis. Parti politique allemand. – **F.** Matés sans violence. Vierge romaine qui fut martyrisée sous Dioclétien. – **G.** Récompense du berger. Évêque de Reims. Petite Marie. Selon la tradition, Homère y serait mort et enterré. – **H.** Grec par sa mer. Le premier de la dynastie des Robertiens qui fut roi des Francs. – **I.** Traître de la littérature anglaise. Tous leurs chemins menaient à Röhm. Médecin norvégien qui donna son nom au bacille responsable de la lèpre. – **J.** Quotidien qui fut dès sa création en 1924 l'organe officiel du parti communiste italien (L...). Sigle qui désignait l'Afrika-korps. Rivière de Roumanie. – **K.** Île de la mer d'Irlande. Poste à pourvoir en général. Les Allemands y retenaient prisonniers des officiers. Accumulée. – **L.** Père de nombreuses Polonaises. Un Blanc en Afrique noire. Joueuse de tennis qui remporta 125 victoires consécutives sur terre battue. Coupe de France. – **M.** Général romain qui vainquit Philippe V de Macédoine à Cynocéphales en 197 av. J.-C. Ville d'Irak connue sous le nom

SUDOKU

Le 19 septembre de cette année-là, les Anglais remportent une écrasante victoire sur les Français et font prisonnier le roi de France, qui ne sera libéré que 4 ans plus tard.

		1		3	4		
7			5			2	6
2	3		4	7			8
	7	8		6		9	5
6	1		7		9	3	
			1				8
4				1	8		9
	9	7			2		1
		6	9		8		

SOLUTION DU N° 881 : 1795



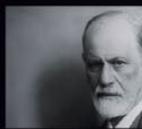
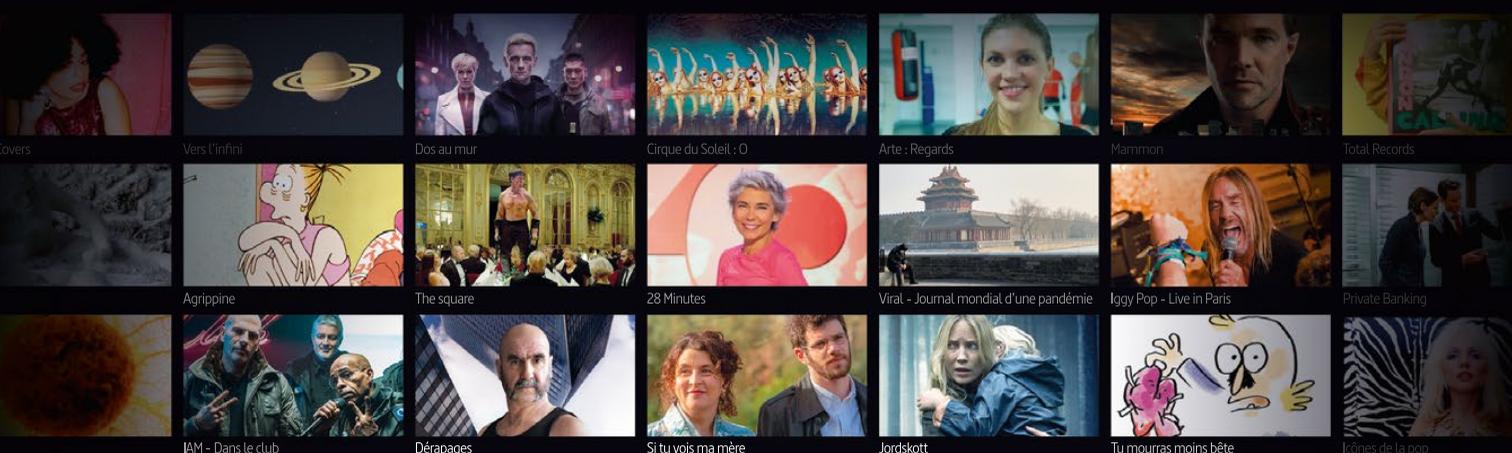
d'Arbèles dans l'Antiquité. Chef-lieu du Vaucluse. – **N.** Comte suédois qui fut le favori de Marie-Antoinette. Nom porté par trois rois de Belgique. Suite impériale. – **O.** Abréviation des entreprises britanniques. Spectacle représentant une bataille navale dans la Rome antique. État de Conakry.

VERTICALEMENT : **1.** Nom donné à la fontaine monumentale que ce personnage fit ériger à Rome au début du III^e siècle. Sigle du nom donné aux forces armées ralliées à la France libre sous l'égide du général de Gaulle. – **2.** Ville antique pleine de mystères. Troisième évêque de Rome. – **3.** Héroïne des *Métamorphoses* d'Apulée. Chroniqueur franc qui est l'auteur d'une *Vie de Charlemagne*. – **4.** Luth oriental. Il fut le contrôleur général des Finances de Louis XVI. Elle souhaite une bonne santé à tout le monde. – **5.** Ville de Phocide. Historien grec auteur d'une *Histoire romaine*. – **6.** Combattant de la libération. Peuple gaulois qui occupait l'oppidum de *Durocortorum* pendant la guerre des Gaules. Chef d'une conjuration contre Auguste qui inspira Corneille. – **7.** On n'y menait pas la vie de château! Mont où Moïse reçut les Dix Commandements. Négation. – **8.** Compositeur français (1866-1925). Napoléon y vainquit les Autrichiens en 1805. – **9.** Grande épée. Syndicat professionnel du monde agricole français. – **10.** Mathématicien français à qui l'on doit l'utilisation de lettres pour désigner des quantités connues ou inconnues (1540-

1603). Mesure prise par Mao. Langue du félibrige. – **11.** Fin de l'odyssée. Passage de la Bérézina. Première lettre de l'alphabet hébraïque. – **12.** César ou Alexandre. – **13.** Source de La Fontaine. Général à la retraite. – **14.** Cité antique de Syrie aussi connue sous le nom d'Abila de Lysanias. Roi d'Israël. – **15.** Invitée ou invoquée. Écrivain français qui a rédigé la *Chronique des Pasquier* (1884-1966). – **16.** A des Anglais. Pays de Caroline. Capitale africaine. Il vient après. – **17.** Fils de Télamon. Ville du Loiret célèbre pour sa faïencerie. Police politique de la RDA. – **18.** Nouvel an au Viêt Nam. Site archéologique de Crète. Dieu grec. – **19.** Ovale. Fille d'Agamemnon. – **20.** Astronome et mathématicien portugais (1502-1578). Géant de la mythologie grec qu'Héraclès étouffa en le maintenant en l'air. Au bord de la Meuse. ♦

SOLUTION DU N° 881

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20		
A	M	A	R	T	I	N	L	U	T	H	E	R		S	H	O	G	U	N	S	
B	E	L	O	I		A	U	G	I	A	S		C	H	U		A		U	E	
C	L	E	B	R	U	N		I	B	N		N	O	A	I	L	L	E	S		
D	A	S	E	S		T	E	N	E		Y	O	R	K	T	O	W	N		O	
E	N	I	S		P	E	S	E	T	A	S		K	E	R	M	A	D	E	C	
F	C	A	P	R	A	R	A							S	I	E	Y	E	S		
G	H		I	O		R	U							P	E			T	A	U	
H	T	H	E	S	E									E	R	N	S	T		P	
I	H	O	R	E	B		T							A		O	N	E	G	A	
J	O	U	R		L	E	A							R	O	S	I		A	N	
K	N	I	E	C	E		B	E	T	H	S	A	B	E	E		J	O	L	I	
L		L		I			L	O	T	H	A	I	R	E		A	R	D	R	E	S
M	O	L	I	V	I	E	R		E	S	C	A	U	T		H	E	R	R	H	
N	M	E	D	A	R		D	O	T		G	R		B	O	R	G	I	A		
O	O	S	A		A	A	R	I	O	N		J	O	S	U	E		S	I	E	D



Freud

DES MILLIERS



Re: Regards



Bach au cinéma

DE PROGRAMMES



Les vacances de la loose



La minute vieille

ORIGINAUX



Les épidémies



Everything will be fine

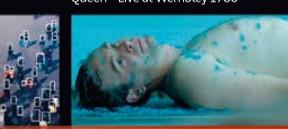
EN ACCÈS LIBRE.



Un monde obèse



Tous surveillés - 7 milliards de suspects



Queen - Live at Wembley 1986



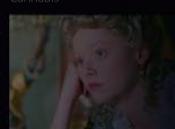
Juke-box



Bianca



Un monde obèse



Cannabis



Kubrick par Kubrick



Les chansons d'amour



Betty Boop, icône de l'Amérique



Tchaikovsky au cinéma



Dérapages



Bob Marley - Uprising live



Dérapages



Le cabinet du docteur Calligari



Wadjda



Fascinants volcans



50 nuances de grec



Arte: Regards

arte.tv

VOUS AIMEZ DÉJÀ



CONFINEMENT: D'OÙ VIENNENT LES MOTS POUR LE DIRE

La réclusion fut longue et pénible, mais elle nous a permis de nous initier à un nouveau dialecte: le « confinien ». Reste à approfondir les bases. À tout seigneur, fut-il tyran sanguinaire, tout honneur: le coronavirus. « Virus » vient du latin et, bien au-delà, de la racine indo-européenne *veis*, qui renvoie à la fois au suc ou au liquide (le Vésuve, par exemple, devrait donc sa première syllabe à la lave), et au... poison. Mais c'est très récemment que la microscopie électronique a permis de rendre visible les agents infectieux mis en évidence par Pasteur. Le virus, dans son acception actuelle, naît donc officiellement en 1938. Il fallait ensuite trouver un nom à chacun. Parfois le couronner: c'est le cas du Covid-19 (l'acronyme de *coronavirus infectious disease*), qui apparaît, sous microscope, telle une couronne bulbeuse et solaire. Attention: « 19 » n'est pas le numéro de dossard du dernier-né de la nombreuse famille des Covid, comme l'affirmait sur Fox News Kellyanne Conway, une conseillère du président Trump. Non, c'est simplement l'année de l'apparition de cette souche inédite: 2019. L'appellation en italo-espagnol *corona* n'a rien à voir non plus avec la bière mexicaine créée en 1925. Pas inutile

de le rappeler: le mauvais buzz était si pandémique que la production de la célèbre cervoise a du être stoppée net! Examinons maintenant le terme « confinement ». Il hérite de deux mots latins bien connus, *cum* (« avec ») et *finis* (« fin »). Soit une communauté de limites. Une frontière



CE N'EST QU'À LA FIN DU XVI^e S. QUE LE TERME « CONFINEMENT » ENTRE DANS LE DROIT PÉNAL ANGLO-SAXON

par exemple. C'est seulement à la fin du XVI^e siècle que « confinement » est convoqué dans le droit pénal anglo-saxon. Il s'agit du « solitaire confinement »: une peine d'isolement dans un lieu retiré sans doute imaginée par les quakers de Pennsylvanie pour remplacer les châtiments publics. Dans l'Italie fasciste, ce sont 10 000 *confinati*, opposants à Mussolini, qui étaient assignés à résidence dans des territoires reculés. La naissance de notre Europe doit d'ailleurs beaucoup à trois *confinati*, Altiero Spinelli,

Eugenio Colomi, et Ernesto Rossi, qui, dès 1941, publiaient le *Manifeste de Ventotene, pour une Europe libre et unie*. Un clin d'œil, pour finir, à l'historique du patronyme du ministre de la Santé, Olivier Véran, porté au VII^e siècle par un illustre saint homme, évêque de Cavaillon. À lui seul, il aurait éradiqué le redoutable Drac répondant au nom de Coulobre. Le dragon fut bouté hors du pays de la Sorgue et même des Alpes. Alors, Olivier, au boulot! ♦

Le mois prochain, dans votre numéro

Historia

Dossier spécial uchronie: ET SI L'HISTOIRE S'ÉTAIT DÉROULÉE AUTREMENT

**Récits: AU CŒUR DU SIÈGE DE PARIS DE 1870;
L'HISTOIRE OUBLIÉE DES CHINOIS DE SAINTE-HÉLÈNE;
À LA TABLE DE LOUIS XIV AVEC VATEL**

Et notre guide expos, livres, écrans et voyage.

En kiosque à partir du 2 juillet

Sidonie Bonnac & Thomas Hugues



LA CURIOSITÉ EST UN VILAIN DÉFAUT

DU LUNDI AU VENDREDI 14H-14H30 ET 21H-22H

Jeudi 11 juin "L'armistice du 22 juin 1940"
Avec **Éric Teyssier**

Jeudi 25 juin "L'assassinat du Duc de Berry,
le dernier Bourbon"
Avec **Franck Ferrand**

RTL

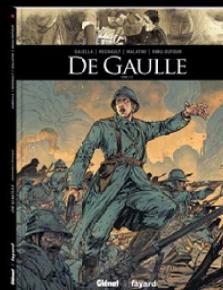
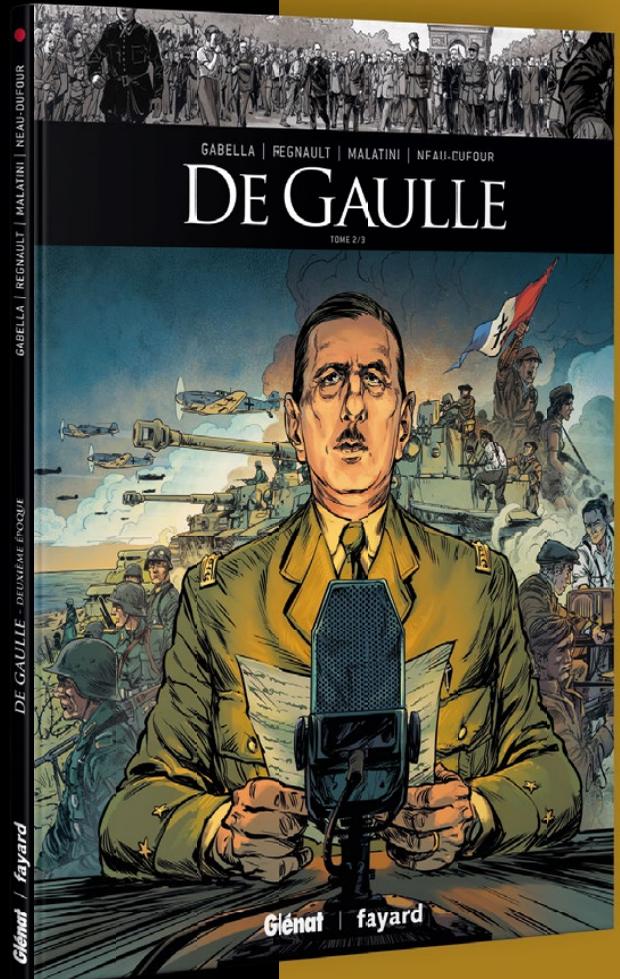
ON A TELLEMENT DE CHOSES À SE DIRE

ILS ONT FAIT L'HISTOIRE

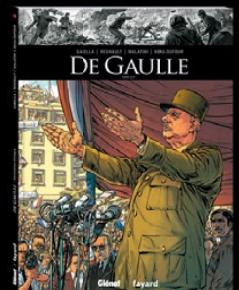
Glénat | fayard

TOME 2
LE 3 JUIN

2020, L'ANNÉE DE GAULLE
L'UN DES PLUS GRANDS
HOMMES D'ÉTAT FRANÇAIS



TOME 1
Disponible



TOME 3
Novembre

●● Une collection de portraits biographiques en BD ●●

33 ALBUMS DISPONIBLES AU RAYON BD

Glénat

RETROUVEZ NOS CATALOGUES SUR www.glenat.com    